LiRE magazine

NOUVEAUTÉS

Alain Damasio, Évelyne Bloch-Dano
Bernard Minier, Hélène Gestern,
Gabriel García Márquez,
Salman Rushdie, Pascal Bruckner,
Narges Mohammadi...

LE SURRÉALISME 100 ANS APRÈS

- André Breton et les siens
- Cadavres exquis et jeux textuels
- La bibliothèque idéale

ENQUÊTE

DU ROMAN À LA BD
Avant-première :
« La Route » par
Manu Larcenet

ENTRETIEN

THOMAS SCHLESSER
Le phénomène « Mona »

N° 528/AVRIL 2024/WWW.LIRE.FR

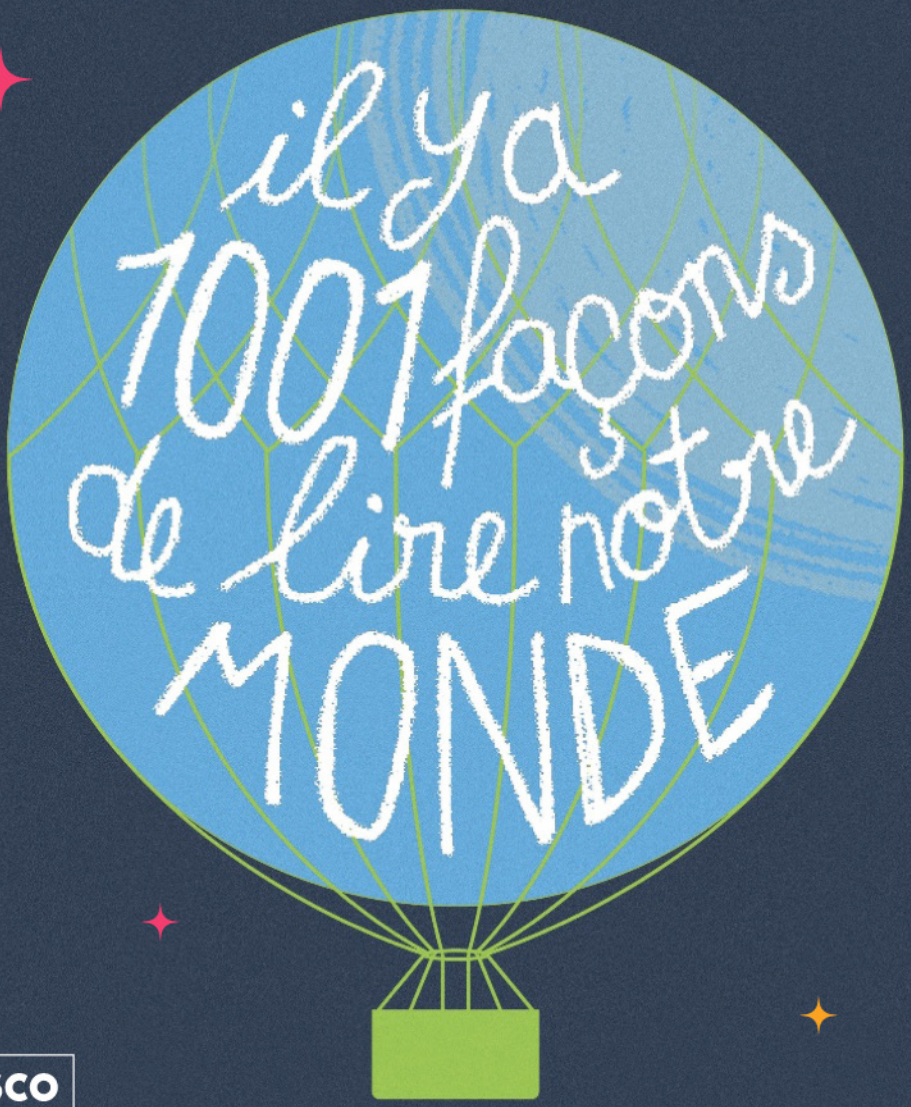
L 19817 - 528 - F: 7,90 € - RD

Lire notre monde

Strasbourg

CAPITALE MONDIALE DU LIVRE

UNESCO 2024



unesco

Avril 2024 > Avril 2025
Plus de 250 événements autour de la lecture

lirenotremonde.strasbourg.eu

@lirenotremonde

Projet soutenu par le Contrat triennal Strasbourg Capitale européenne 2021-2023

Crédit Mutuel Mécène principal

BANQUE des TERRITOIRES

PRÉFET DE LA RÉGION GRAND EST

La Région Grand Est

ALSACE

Strasbourg.eu

CNL

Fondation Jan Michalski

Télérama Le Monde Nouvel Obs LIRE DNA arte france•tv •3 grand est bleu culture

N° 528 - AVRIL 2024
LiRE magazine

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
THOMAS SCHLESSER

36
L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE
ÉVELYNE BLOCH-DANO

40
LE DOSSIER
LE SURRÉALISME, CENT ANS APRÈS

52
LE PORTRAIT
ALEXIS LAIPSKER

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Thomas Schlesser

13 **L'ACTUALITÉ**

36 **L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE**
Évelyne Bloch-Dano

40 **LE DOSSIER**
Le surréalisme, cent ans après

52 **LE PORTRAIT**
Alexis Laipsker

56 **L'ENQUÊTE**
Des romans bien dans leurs bulles

65 **LE CAHIER CRITIQUE**
66 • L'événement : Gabriel García Márquez
72 • Littérature française
77 • Romance
78 • Polars
84 • Littérature étrangère
88 • Science-fiction/Jeunesse
90 • Manga/Bande dessinée
92 • Poésie/Classiques/Études littéraires
94 • Essais/Documents

102 **LA LANGUE FRANÇAISE**

110 **LE CONCOURS DE NOUVELLES**
Jeunes talents

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Aurélie Dupont

LES EXTRAITS
60 • *La Route*, de Manu Larcenet
68 • *Vallée du silicium*, d'Alain Damasio
80 • *Les Effacées*, de Bernard Minier

LA CHRONIQUE DE
31 **Sophie Péters** Bibliothérapie
39 **Gérard Oberlé** Livres méconnus ou oubliés
64 **Patricia Reznikov** Dans les piles
101 **Pascal Ory** Mot de tête
107 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES!

CRÉDIT ILLUSTRATION DE COUVERTURE : ALE+ALE

Ce numéro comporte un encart Forum du Livre Saint-Louis et un encart Lire à Gordes diffusés sur une sélection d'abonnés.

STÉPHANIE LACOMBE POUR LIRE MAGAZINE – JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE – SCIENCE PHOTO LIBRARY/CCI ARCHIVES/AKG IMAGES – ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteur en chef
Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt

Iconographie
Janick Blanchard

Chroniqueurs
Gérard Oberlé, Pascal Ory, Sophie Péters, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt.

Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Louis Chevaillier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Aude Giger, Emmanuel Hecht, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Xavier Le Clerc, Éric Libiot, Aurélie Marcireau, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Maxime Rovere, Juliette Savard, Serge Sanchez.

Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre, 94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

C'est manifeste – mais il vaudrait mieux utiliser un « M ». En effet, il y a cent ans, un certain André Breton publiait ce qui ne devait être qu'une préface au recueil de poèmes *Poisson soluble,* et qui prit une notoriété considérable : le fameux *Manifeste du surréalisme.* Un texte qui recoupait toutes les bases de ce mouvement artistique, littéraire et intellectuel du XX^e^ siècle (même si ses jalons étaient déjà en cours plus tôt), et qui compte parmi ses plus célèbres représentants – outre Breton, et pour ne rester que dans le domaine des lettres – Louis Aragon, Paul Éluard, Philippe Soupault, Antonin Artaud ou René Daumal. D'œuvre en œuvre, avec des univers et des techniques très différents, tous ces auteurs ont su capter la réalité en se détournant des codes et conventions, en choisissant le décalage pour mieux saisir, l'air de rien, l'essentiel. Esprits visionnaires ou (osons la provocation !) bande d'hurluberlus, correspondant à un esprit d'époque ? Un siècle après le texte de référence – et donc une certaine distance –, *Lire Magazine* s'interroge aujourd'hui sur le mouvement surréaliste, ses grandes lignes et, surtout, sur son influence, sa descendance.
Et pour rester dans le domaine artistique à travers les mots, nous nous sommes entretenus avec l'auteur du roman phénomène du moment, *Les Yeux de Mona.* Historien de l'art, Thomas Schlesser met ici tout son savoir au service d'une fiction grand public (un grand-père décrit et analyse pour sa petite-fille, potentiellement aveugle, toute une série d'œuvres majeures des musées parisiens). Et, au fond, qu'est-ce que la représentation ? Les lettres auraient-elles le pouvoir de nous faire saisir une œuvre hors de nos autres perceptions ? Si oui, ne serait-ce pas là un phénomène « surréaliste » ? ■

Philippe Torreton

INVITÉ DES LUNDIS DES ÉCRIVAINS AUX DEUX MAGOTS

➔ On l'a connu instituteur engagé dans *Ça commence aujourd'hui*, grand militaire des tranchées dans *Capitaine Conan*, en Napoléon Bonaparte dans *Monsieur N.,* ou encore en Jean-Sol Partre dans *L'Écume des jours.* On a aussi découvert une autre facette de Philippe Torreton, celle de l'auteur, notamment en 2014 avec le succès de *Mémé.* Il publie aujourd'hui un roman, *Un cœur outragé* (Calmann-Lévy), autour d'un comédien s'imaginant un double – mais qui se révélera plus embarrassant que prévu. Il viendra en parler lors d'une rencontre dans le célèbre établissement parisien, animée par Baptiste Liger, le lundi 22 avril à 18 h 30. Qui sera naturellement suivie d'une séance de dédicaces. Mais aura-t-on affaire à l'acteur amoureux de poésie ou à son alter ego ? Méfiance…
Réservations et informations sur *evenementiel@lesdeuxmagots.fr* ou par téléphone + 33(00)1 45 48 00 33

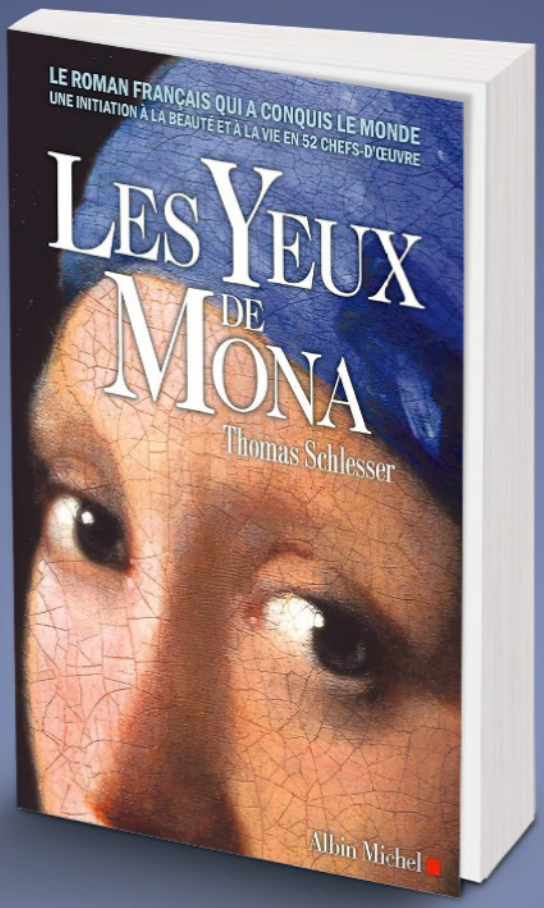
***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne : lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne : lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - BRUNO KLEIN/DIVERGENCE IMAGES/CALMANN-LÉVY



Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
LES YEUX DE MONA

Le roman numéro un des ventes de
THOMAS SCHLESSER

LE ROMAN ÉVÉNEMENT QUI DONNE ENVIE DE SE PRÉCIPITER AU MUSÉE !

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ ***Les yeux de Mona*** pour 49€ seulement
au lieu de ~~101,90 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/06/24 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

OMLM528

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

Thomas Schlesser au café littéraire Les Deux Magots, à Paris, le 4 mars 2024.

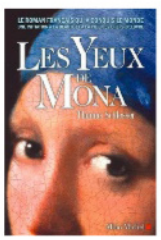
« *Devant une œuvre d'art, je suis comme tout le monde, dans le désarroi !* »

THOMAS SCHLESSER

GRÂCE « AUX YEUX DE MONA », IL RÉALISE LE RÊVE DE TANT D'ÉCRIVAINS : TOUCHER SOUDAIN TOUS LES LECTEURS

Voici une histoire d'édition qui tourne au conte de fées. En 2013, à la suite d'un drame personnel, l'historien d'art Thomas Schlesser, auteur de plusieurs essais pointus, imagine un roman qui mettrait l'art à hauteur d'enfant. Ce roman, *Les Yeux de Mona*, raconte l'histoire d'une petite fille de 10 ans frappée par un épisode de cécité, et d'un grand-père érudit et bienveillant qui décide, au sens propre, de lui en mettre plein les yeux. Chaque semaine, sous couvert de l'accompagner chez un pédopsychiatre, il l'emmène au musée, à la rencontre d'une œuvre et d'une seule, dont il tirera une leçon générale. D'abord perplexe, la petite fille apprend à regarder, puis à méditer, à rapprocher, à comparer, à conquérir le vocabulaire spécialisé. Si le roman se centre sur ces visites, il suscite autour de Mona tout un monde : celui de l'école, de ses amies, des garçons qui lui plaisent ou l'intriguent. Celui de sa famille, sa mère courageuse, son père guetté par l'alcoolisme et la banqueroute… Envoyé aux éditions Albin Michel, le livre a été tout de suite accepté. Avant même sa sortie, il a éveillé l'intérêt d'une foule d'éditeurs étrangers. Bien sûr, le récit d'une relation filiale idéale, les multiples histoires annexes qui finissent bien, et la mise au clair du discours sur l'art ont contribué à cet intérêt : notre époque angoissée aime les livres qui rassurent, et celui-là, tout en nous cultivant, nous fait l'effet d'une boîte de Prozac… Mais voilà : Thomas Schlesser, aujourd'hui 46 ans et directeur de la Fondation Hartung-Bergman, sait rendre sa passion pour l'art contagieuse. Il sait diffracter les notices en dialogues pour qu'elles deviennent aussitôt intelligibles à tout le monde. Il a malicieusement conçu, pour Mona, un parcours platonicien où les notions découvertes devant une œuvre aident à comprendre la suivante – un autoportrait lumineux de Rembrandt mène à Vermeer, la *camera oscura* utilisée par les peintres conduit à la photographie… On n'avait rien lu d'aussi ludique et didactique depuis *Le Monde de Sophie.*

C'est un Thomas Schlesser à la fois radieux et revenant de vives angoisses qui s'est présenté aux Deux Magots, où l'attendait une rencontre publique qui a tourné au triomphe. Radieux, car lui qui n'a jamais désiré le statut de romancier est en train de réaliser le rêve de tant d'écrivains : toucher soudain tous les lecteurs. Quant aux vives angoisses, elles s'expliquent aisément : et si le succès annoncé partout, avant même publication, n'avait pas été au rendez-vous ? Et si, aussitôt monté, le soufflé était retombé ? Aujourd'hui, Thomas Schlesser peut souffler : à l'heure où nous écrivons ces lignes, *Les Yeux de Mona* est numéro un des ventes en France et, nous précise l'auteur, numéro deux en Italie. Vous n'avez pas fini d'en entendre parler… •••



★★★☆☆
LES YEUX DE MONA
THOMAS SCHLESSER
496 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

BIO- *bibliographie*

1977

Né sous le signe du Sagittaire, Thomas Schlesser est le petit-fils d'une grande figure du cabaret parisien, André Schlesser. Passé par l'EHESS, il consacre une thèse de doctorat à l'œuvre de Gustave Courbet, soutenue en 2006. Dès le début des années 2000, il participe à la rédaction d'ouvrages collectifs et signe plusieurs essais de vulgarisation sur l'art.

2014

Après un passage à l'Institut national d'histoire de l'art (Inha), il succède à François Hers à la tête de la Fondation Hartung-Bergman, établissement situé à Antibes, qui entretient la postérité des œuvres des artistes Hans Hartung et Anna-Eva Bergman. Auteur de performances artistiques, Thomas Schlesser est par ailleurs distingué en 2016 par l'Académie des beaux-arts pour son essai *L'Univers sans homme*.

2024

Parution de son deuxième roman, *Les Yeux de Mona*, vingt ans après son premier. Devenu phénomène international avant même sa sortie en France, le livre est déjà en cours de traduction dans une trentaine de pays. En lice pour le grand prix RTL-*Lire Magazine*, l'ouvrage caracole en tête des ventes en France, rivalisant entre autres avec les nouveaux Joël Dicker et Jean-Christophe Rufin.

Vous évoluez dans le monde de l'art, où l'on ne vous présente plus. Quel a été votre parcours dans ce domaine ?

Thomas Schlesser. Quand j'avais 20 ans, je ne savais pas trop ce que je voulais faire. L'histoire de l'art est arrivée un peu par hasard. Je ne venais pas d'un milieu défavorisé, mais il n'y avait pas vraiment d'art à la maison. Ce sont l'histoire et les lettres qui m'ont mené vers ce domaine. J'ai soutenu ma thèse de doctorat sur Gustave Courbet en 2006, puis j'ai beaucoup travaillé comme chercheur à l'Inha, fait un post-doc à Sciences Po, enseigné dans de nombreux établissements, à la fois à Paris et en province. Après avoir baigné dans le milieu de la critique et du journalisme spécialisé en art, j'ai été nommé directeur de la fondation Hartung-Bergman en 2014, pour en faire à la fois un lieu patrimonial, visitable, et un centre de recherche de premier plan sur l'art moderne.

Si vous avez signé de nombreux essais, on vous découvre aujourd'hui comme romancier avec *Les Yeux de Mona*, même si vous aviez déjà fait paraître une fiction – *La Vierge maculée*, en 2004. Qu'est-ce qui vous intéresse dans la littérature de fiction ?

T.S. Je n'ai jamais eu le rêve social du romancier. J'ai simplement toujours cherché la meilleure forme pour exprimer ce que j'avais à dire. Et il est vrai que, pendant vingt ans, ce que j'avais à dire se matérialisait sous la forme de l'essai ou de la biographie, mais pas de la fiction. Et pour l'ensemble des livres que j'ai écrits, que ce soit sur la censure, sur l'art et le rêve, sur l'univers sans l'Homme, ça passait naturellement par un travail sur les archives, intellectuel, théorique… Le besoin d'écrire une fiction est né en 2013, en raison d'un événement personnel, à savoir le non-avènement d'un enfant, qui a déclenché chez moi le besoin de m'inventer une petite fille idéale, imaginaire. Cette quête d'imagination, personnelle, n'avait rien d'une quête du statut de romancier, qui m'est assez indifférent. L'indifférence n'a rien à voir avec le mépris, d'ailleurs ! Je n'ai juste pas ce rêve en moi.

Au-delà de son côté « musée imaginaire », *Les Yeux de Mona* n'est-il pas aussi une œuvre qui nous montre que l'art n'est pas détaché de la vie, mais qu'il agit sur nos vies ?

T.S. C'est exactement ça. La raison essentielle a été, comme je vous le disais, de m'inventer une petite fille idéale. Mais à cela s'ajoute une conviction. Je fais partie d'une génération qui, à la fin des années 1990, baignait presque exclusivement dans le culte de l'autoréférentialité. L'art devait parler d'art, la littérature de littérature… Cela ne correspondait pas à ce que je sentais de l'art et de la littérature. Et donc, dès cette époque, je me suis dit qu'un jour je raconterai que l'art est au service de la vie, et toute son importance comme élément existentiel. Sous forme d'essai, on aurait eu une démonstration hors-sol ; avec Mona, on tenait une démonstration sensible, correspondant à un idéal que j'ai depuis mes 20 ans.

Comment avez-vous établi ce parcours en cinquante-deux œuvres ?

T.S. Il a d'abord été imaginé chronologiquement – mais pas totalement ! –, avec des mouvements. Quand j'ai commencé le livre, le choix était beaucoup plus large, avec des œuvres du Moyen Âge, des vases chinois et même du cinéma. Et finalement, c'est le parcours d'Henry avec Mona qui a dicté les choix. C'est plus un parcours romanesque qu'un parcours intellectuel qui a fini par déterminer

« Je me suis dit qu'un jour je raconterai que l'art est au service de la vie, et toute son importance comme élément existentiel »

cette unité de lieu, et puis cette unité de temps, de la Renaissance à nos jours, avec une liste initiale qui a évolué lors de l'écriture. Pour la petite histoire, le Louvre a fait l'acquisition en 2019 de *L'Élève intéressante* de Marguerite Gérard. Quand j'ai vu ce tableau que je découvrais à ce moment-là, je me suis dit que si Henry était tombé dessus, il aurait évidemment eu envie de le montrer à Mona ! J'ai donc repris rétrospectivement un chapitre – consacré à un Chardin, devenu un chapitre fantôme – pour évoquer ce tableau.

Louvre, Orsay, Beaubourg : pourquoi avez-vous choisi ces trois musées ?
T.S. J'aurais pu avoir l'argument dramatique de la cécité potentielle de Mona, avec un initiateur qui l'emmène découvrir les plus belles œuvres à travers le monde. Mais dans ce cas-là, l'atmosphère d'urgence tragique aurait été diluée. Il me fallait une unité de lieu, et c'est devenu Paris, avec ces trois actes, ces trois musées-là, et une unité de temps avec ces cinquante-deux semaines, soit une année qui donne un peu le sentiment d'un compte à rebours.

MUSÉE DU LOUVRE

L'Élève intéressante **de Marguerite Gérard, acquis par le Louvre en 2019.**

Aussi, je voulais un roman qui tourne autour des changements dans l'enfance, et ici sur le passage des 10 à 11 ans. C'est juste avant l'adolescence, dans cette espèce d'interstice que la littérature explore tellement peu, et qui est celui du passage de l'école au collège. Soit ce moment où, alors qu'on grandit, on devient soudain le plus petit. Pour tout vous dire, je n'étais pas un enfant particulièrement précoce, j'ai été un très mauvais élève jusqu'à la seconde. J'ai encore les carnets de l'époque, avec des remarques tellement méchantes *[rires].* Mais je me rappelle comme si c'était hier avoir vécu ce passage, pendant mon été 1988. Me dire, non pas avec une mélancolie dévastatrice, mais avec la lucidité mature d'un gamin un peu en avance sur son temps affectivement, que l'enfance était en train de s'évanouir et que j'étais en train de passer à autre chose.

C'était donc important pour vous de donner à Mona un cadre d'apprentissage hors cadre scolaire, relevant d'une sorte d'interdit ?
T.S. Exactement, c'est une école buissonnière de l'art. Dans le roman, Mona et Henry vont au musée à la faveur d'un mensonge, ce qui n'est pas rien ! Naturellement, ça fait frémir la fibre transgressive de Mona, et donc ça favorise le climat d'excitation, de passion qu'il peut y avoir à l'endroit des œuvres qu'elle va découvrir avec son grand-père.

Le roman réussit à combiner érudition, précision analytique sur l'art, et une histoire émouvante, pouvant toucher un très large public. Comment avez-vous travaillé ce mélange d'exigence et de simplicité ?
T.S. Je crois qu'il y a cette grande tradition française de littérature que j'appelle la « ligne claire ». On utilise le terme pour la bande dessinée, mais cela peut s'appliquer aux grands stylistes qui savent se faire comprendre, parce que la langue devient tout à coup lucidité, lumière, prise de conscience, etc. Même dans mes essais les plus pointus, je me suis interdit le jargon de spécialiste. Je me pose toujours la question du présupposé de connaissance ou d'ignorance de mon lecteur – qui est une question fondamentale. Si je dis « contre-réforme », dois-je partir du principe que tout mon auditoire sait de quoi je parle ou pas ? Quand, par exemple, j'évoque les jansénistes dans *Les Yeux de Mona,* je me dis qu'il y a peut-être 60 % des lecteurs sachant de quoi il s'agit, mais cela signifie que 40 % ne le savent pas. Donc, j'explique. Et une partie des 60 % sont peut-être très contents qu'on leur rafraîchisse un peu la mémoire *[rires]* !

D'ailleurs, « Dadé », le grand-père, est capable d'aller très loin dans le commentaire, et pourtant son propos reste accessible…
T.S. Il y a trois choses techniques à ce sujet. D'abord, parfois, Mona lui fait sentir qu'elle ne comprend pas ce qu'il dit. La deuxième, c'est que cette petite est quand même particulièrement douée *[rires].* Enfin, la troisième, c'est qu'il y a un recours naturellement assez fréquent à la prétérition, où en bon narrateur zélé, je peux écrire : « Henry n'allait quand même pas lui expliquer ceci ou cela »…

Les Yeux de Mona**, c'est l'histoire d'un regard, d'une pensée qui progresse. Vous êtes-vous souvenu de votre propre éducation artistique ? Et avez-vous eu un guide, comme Mona ?** •••

Parmi les toiles que Thomas Schlesser fait découvrir à Mona, *Un enterrement à Ornans*, de Gustave Courbet, sur lequel figurent cinquante personnages.

T.S. Non, je n'ai pas du tout eu de guide. J'ai fait mon apprentissage aux choses de la culture, de la sensibilité de l'art vraiment tout seul. L'émotion esthétique a eu lieu pour moi dans les années 1980 avec le jeu vidéo. Encore une fois, je viens d'un cadre bourgeois, mais il n'y avait pas beaucoup de culture à la maison. En revanche, mon grand frère a eu des consoles très élémentaires, puis des ordinateurs un peu plus évolués. Mais je vous parle là des bouillies de pixels des années 1980 ! La CBS ColecoVision, la Mattel, l'Atari 520 st, avant ça le MO5 ou l'Amiga… En 1986, dans une boutique, je tombe sur la démonstration d'un jeu, *Defender of the Crown*, qui tourne sur un Amiga. Et là, je vois un saut esthétique qui passe par la technologie, mais ce n'est pas que de la technologie, c'est aussi que les concepteurs de l'époque poussaient dans leurs retranchements des technologies qui étaient faibles. J'étais bouleversé par ce que je voyais. Pour moi, la beauté, c'était ça.

Et des jeux vidéo, vous êtes allé vers les arts plastiques ?

T.S. Non, j'y suis arrivé de manière plutôt curieuse… À 18 ans, on m'envoie – un peu de force, comme je suis en hypokhâgne – au musée d'Orsay. Quand je tombe sur Courbet, je suis intrigué. Je trouve ses œuvres intéressantes – attention, pas émouvantes, ça n'était pas une révélation ! L'intérêt intellectuel s'est alors développé et, à force de le nourrir, a fini par faire éclore de véritables affects et une grande émotion. Si je vous dis ça, c'est que je fais partie de ces gens qui ne croient pas à l'opposition entre les affects, l'émotion, la naïveté et l'intuition d'un côté, et la science, la raison de l'autre. Je crois évidemment que c'est une unité insécable.

L'air de rien, *Les Yeux de Mona* a un côté très théorique, puisque, en tant que lecteur, on ne voit pas les œuvres, on les imagine à travers vos mots…

T.S. Quand je me mets à écrire ce livre, qui relève quasiment du jeu oulipien, je me mets des tas de contraintes, afin de me stimuler. Parmi ces celles-ci, je me dis que, puisque c'est un livre évoquant la cécité, les descriptions d'œuvres doivent être accessibles pour les aveugles – il est d'ailleurs aujourd'hui disponible en braille. Pour avoir travaillé avec des non-voyants, je sais aujourd'hui qu'il faut œuvrer en construction. On n'arrive pas avec son regard validiste en imposant des choses, parce que le vocabulaire ne fait pas tout. Mais voilà : je voulais un roman autour de l'art qui s'adresserait aussi aux non-voyants et qu'il y ait également un raccord avec l'intrigue. Je me suis donc lancé dans ces *ekphrasis* en italique, qui sont à la fois une torture et un plaisir…

Décrire des œuvres, est-ce déjà une première façon de les décoder, de les interpréter ?

T.S. Évidemment ! Quand vous faites une transsubstantiation du visible au lisible, bien évidemment que mettre des mots sur les choses, y compris sur les choses non figuratives ou abstraites, c'est déjà une manière de leur donner sens, de les faire résonner. Et dans nos opérations intuitives, sans aucune forme de science, notre psyché projette du vocabulaire automatiquement, c'est impossible autrement, parce qu'on pense avec des mots…

Comment avez-vous déterminé la dynamique générale du livre, de chapitre en chapitre, afin que les œuvres décrites soient à un niveau disons « égal » ?

T.S. L'élaboration des différents arcs narratifs a été très longue. En revanche, l'idée générale du roman, avec la leçon qui s'applique ensuite de manière plus ou moins directe, est arrivée d'un bloc. Mais les *ekphrasis*, sur le plan littéraire, c'était compliqué. Certaines œuvres s'y prêtent plus facilement que d'autres. Pour une sculpture de Rodin ou un tableau de Poussin, on a naturellement la bonne distance. Comme avec toutes les pièces disons d'échelle « intermédiaire ». Mais qu'est-ce qu'on fait avec *Un enterrement à Ornans* et ses cinquante personnages ? Et comment procède-t-on avec l'épure totale de Malevitch ? Cela oblige à vous demander ce que vous sacrifiez, et ce sur quoi vous insistez, lorsque vous transformez du visible en lisible.

MUSÉE D'ORSAY

Croyez-vous aux vertus du regard de l'enfance sur l'art, et sa capacité à révéler des choses que les plus âgés ou expérimentés ne voient plus ?
T.S. Bien sûr, mais ce n'est pas que le regard de l'enfant, c'est le regard frais de chacun ! Et les spécialistes sont très souvent condamnés à un regard vierge, tout spécialistes qu'ils sont. Si vous allez découvrir un musée à Séville ou à Porto, en règle générale, vous découvrez ces choses. En effet, ce qu'Henry admet de Mona, c'est que toute forme de projection de fantasme, d'imagination doit être acceptable, tolérable, et c'est comme ça que fonctionne le rapport aux œuvres d'art, on y projette toujours une part de notre inconscient. Et Henry prend toujours au sérieux les remarques de sa petite-fille, dans un rapport d'égal à égal, horizontal.

D'ailleurs, comment, en tant qu'expert, avez-vous envisagé d'aborder l'art, avec cette approche de petite fille ?
T.S. Certes, je suis expert, mais devant quelque œuvre que ce soit, je suis, comme tout le monde, dans le désarroi ! Qu'est-ce que c'est qu'une peinture, une sculpture ? Contrairement à ce que vous imaginez, ce n'est pas si difficile de désapprendre. Oui, j'ai sans doute un bagage beaucoup plus important dans ce domaine que la plupart des gens… Mais je continue à être surpris, démuni devant les œuvres.

Dans *Les Yeux de Mona*, Henry est censé l'emmener chez le pédopsychiatre et il va en réalité au musée. Quel est votre rapport avec la psychanalyse ?
T.S. On me dit parfois que je n'aime pas les psys… Mais c'est un roman, donc malgré ce que pensent Henry, Mona, Paul, Camille ou le petit Diego, ça reste une fiction ! Henry a clairement un détachement critique vis-à-vis de la psychanalyse, mais comme toujours chez lui, ce n'est pas parce que lui-même a eu une expérience plus tôt avec un peu de distance, qu'il est fermé aux choses. C'est un personnage d'ouverture, capable de penser contre lui-même. En réalité, je suis un fervent défenseur de la psychiatrie et de la psychanalyse. Je pense que l'état actuel de la psychiatrie en France compte tenu des manques de moyens, est un vrai sujet de société. On ne fait plus assez de place à la tolérance pour la folie, les névroses, et c'est très inquiétant. Commencer une psychanalyse, c'est apprendre à affronter le monstre qui est en soi, et conjurer ses peurs et son être… Mais c'est vrai que le roman ne raconte pas ça. C'est une guérison psychanalytique par un autre biais.

Attardons-nous un instant sur le phénomène éditorial, incroyable, puisque votre roman a été vendu dans des dizaines de pays avant même sa sortie française – et ce n'est pas fini… Comment avez-vous vécu cet engouement ?
T.S. Il y a un an, celui qui est devenu mon éditeur, Nicolas de Cointet, m'envoie un message un dimanche soir : *« Je ne sais pas qui vous êtes, j'en suis à la moitié de votre livre… Vous ne signez nulle part et on prend rendez-vous demain matin. »* J'étais à Antibes donc je ne pouvais pas le voir. Je le rejoins à Paris quarante-huit heures plus tard. Il me dit être totalement bouleversé, y croire à fond. Je lui dis de calmer son enthousiasme, parce que je ne sentais pas tellement mon livre dans l'air du temps… Il me répond que d'habitude c'est plutôt l'éditeur qui tempère l'enthousiasme de l'auteur ! Mais il y croyait pour deux, et voilà… Quelques semaines plus tard, nouveau coup de fil : *« Il se passe quelque chose, il faudrait que tu fasses ta relecture vraiment très très vite, parce qu'il n'est pas impossible que les Italiens et les Espagnols veuillent le sortir en même temps… »* Je tombe des nues ! En juin, je comprends que le manuscrit a circulé, et qu'il y a, oui, un engouement. Mais moi, ce n'est pas mon monde. J'en suis heureux, mais un peu déstabilisé. Et puis ça ne s'arrête pas, il y a Francfort, etc. Cet engouement m'a fait comprendre l'universalité de la particularité du lien qui unit grand-parent et petit-enfant. C'est comme s'il y avait là un angle mort de la littérature, qui parle évidemment beaucoup de transmission, mais pas tant à travers ce lien précisément. Et il y a évidemment la dimension artistique, la beauté universelle de ces œuvres. Mais, pour ne rien vous cacher, quand certains de vos collègues ont titré deux mois avant la parution « Chronique d'un succès annoncé », j'ai eu peur. Si derrière vous vous faites fracasser par la critique, les libraires et les lecteurs, vous passez vraiment pour un idiot ! La semaine dernière, quand on m'a appris que *Les Yeux de Mona* était deuxième meilleure vente en Italie, j'ai soufflé. Ouf, je l'ai échappé belle ! *[rires]*

« L'engouement autour du roman m'a fait comprendre l'universalité du lien qui unit grand-parent et petit-enfant »

Vous allez par ailleurs à l'opposé de la tendance touristique voulant qu'on visite les musées en cavalant sans prendre le temps de vraiment regarder. Avez-vous souhaité réhabiliter un rythme plus lent de contemplation ?
T.S. Oui, mais pour autant, je ne culpabilise pas les gens qui font rapidement le tour et qui photographient toutes les œuvres. Ça ne me gêne pas du tout. Dans le roman, le parti pris est celui du temps long devant une pièce unique. Mais je ne crois pas qu'il y ait une seule manière de venir à l'art ou de regarder l'art. J'adore par exemple la séquence de *Bande à part* de Jean-Luc Godard où les trois acteurs courent dans la grande galerie du Louvre. Des corps exultants qui passent à fond la caisse devant Jacques-Louis David, ça me va très bien ! Après, il est vrai que le roman prend le contrepied de la tendance actuelle de la consommation rapide. On critique aussi souvent les gens qui regardent tout à travers leur téléphone portable… En fait, le téléphone n'est pas un prolongement du regard, mais de la main. Quand les gens prennent des photos, c'est une manière d'accomplir un fantasme irréalisable, qui est de prendre l'œuvre. C'est une chose que je peux comprendre, qui ne me semble pas totalement aberrante. Et c'est ce que fait Mona devant Gainsborough, quand elle touche la toile !

D'ailleurs, trouve-t-on déjà *Les Yeux de Mona* dans les boutiques et les librairies des musées ?
T.S. Je ne suis pas allé voir ! Je n'ai pas la réponse… Mais, promis, je ne le mettrai pas dans la boutique de la Fondation que je dirige ! ■

Propos recueillis par Alexis Brocas, Baptiste Liger et Margaux Morasso
Photos : Stéphanie Lacombe pour *Lire Magazine*

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

DISPONIBLE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET ICI !

HORS-SÉRIE

LiRE magazine

LES PLUS BELLES POÉSIES ECRITES PAR DES FEMMES

101 textes incontournables

9,90 € SEULEMENT

Frais de port offerts

JE COMMANDE CE HORS-SÉRIE POÉSIES ECRITES PAR DES FEMMES

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget-de-Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI, je souhaite commander le hors-série consacré aux poésies écrites par des femmes pour **9,90 €** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire

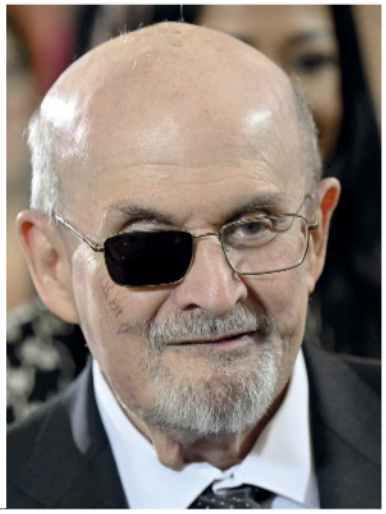
Ne payez rien maintenant, nous vous enoyons un lien sécurisé pour payer par CB (votre e-mail est nécessaire)

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/06/2024 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire magazine - 20 rue Rouget-de-Lisle 92130 Issy les Moulineaux

LIHPO528

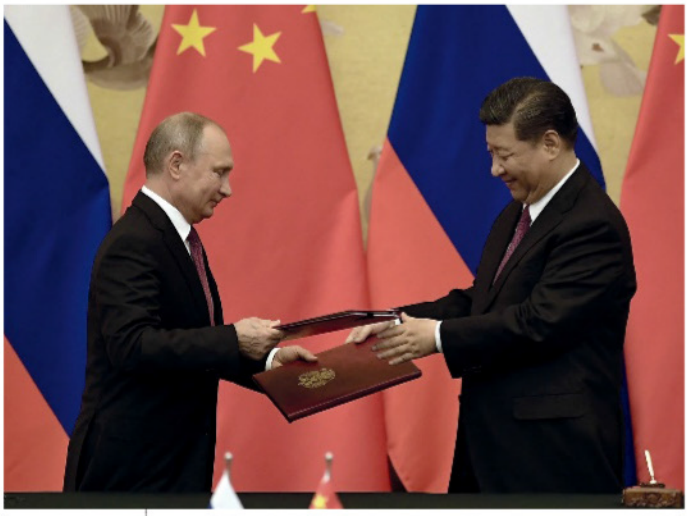
LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15 RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, 75011 PARIS

L'ACTUALITÉ



14

L'APRÈS-ATTENTAT DE **SALMAN RUSHDIE**



16

JEAN-FRANÇOIS COLOSIMO : « C'EST LE RETOUR DE L'INHUMANITÉ BELLICISTE »

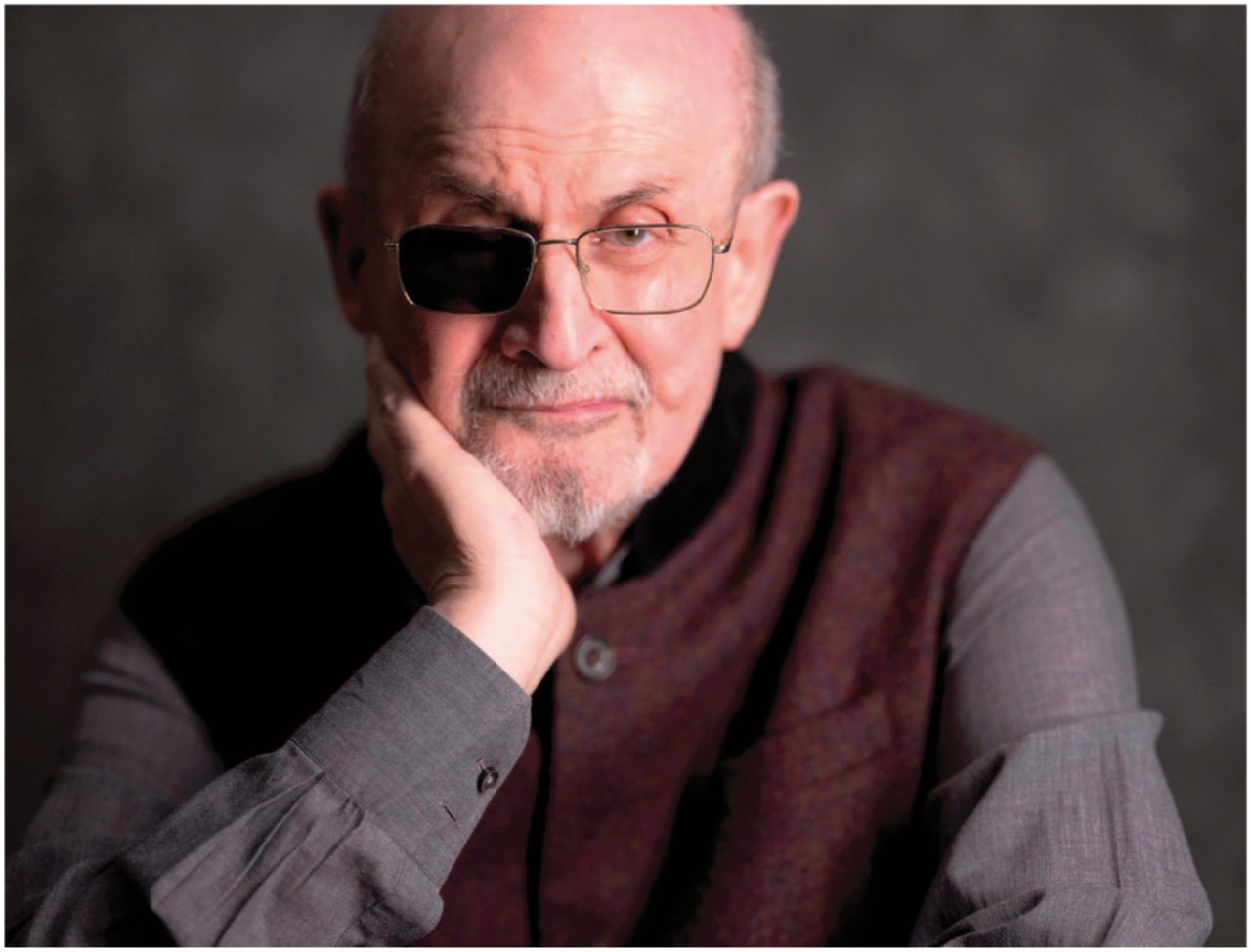
18

MORGANE MONCOMBLE LES QUATRE SAISONS DE LA ROMANCE

30

LES AMBIVALENCES DU STATUT DE VICTIME, SELON **PASCAL BRUCKNER**

ARNE DEDERT/DPA/DPA PICTURE-ALLIANCE VIA AFP – NICOLAS ASFOURI/POOL/AFP – DR – JF PAGA/GRASSET



Les blessures de lame

Moins de deux ans après l'attaque dont il a été la cible, Salman Rushdie publie *Le Couteau.* Un texte autobiographique très attendu, qui restera « secret » jusqu'à sa sortie mondiale, le 16 avril. Portrait d'un monstre sacré des lettres.

Le 16 avril (et le 18 avril en France) paraît *Le Couteau.* Ce livre cathartique que Salman Rushdie devait absolument écrire afin de pouvoir passer à autre chose. On s'en souvient. Le 12 août 2022, alors qu'il monte sur scène pour donner une conférence à Chautauqua, dans l'État de New York, un islamiste radicalisé nommé Hadi Matar fond sur lui pour lui asséner douze coups de couteau. L'action dure vingt-sept longues secondes. L'auteur est touché au cou, à l'estomac et à l'œil droit, qu'il a perdu. Miraculé, il sera également paralysé de la main gauche.

Cette attaque, personne ne l'attendait plus. Encore moins Salman Rushdie. En 1989, l'auteur des *Versets sataniques* a fait l'objet d'une fatwa lancée par l'ayatollah Khomeyni à la suite de la publication de ce livre jugé offensant envers l'islam. Cela faisait donc trente-quatre ans que l'écrivain, né en 1947 à Bombay dans une famille musulmane laïque de la bourgeoise indienne, subissait les effets d'une menace, qui avait causé de nombreuses victimes au début des années 1990. En 1991, son traducteur japonais, Hitoshi Igarashi, est assassiné à Tokyo. Peu avant, son traducteur italien, Ettore Capriolo, est agressé au couteau. En 1993, trente-sept personnes meurent dans un incendie à Sivas, en Turquie, qui vise Aziz Nesin, le traducteur turc des *Versets sataniques.* Toujours en 1993, William Nygaard, l'éditeur novégien de Salman Rushdie, reçoit trois balles devant sa maison, à Oslo.

Salman Rushdie, lui, change de nom. Il prend le pseudonyme de Joseph Anton, et vit sous protection policière. Régulièrement, la

RACHEL ELIZA GRIFFITH/GALLIMARD

fatwa est renouvelée, la récompense augmentée, à plus de 3 millions de dollars. En juin 2007, l'écrivain américano-britannique d'origine indienne est titré chevalier par la reine d'Angleterre, Elizabeth II. À la fin des années 2000, l'écrivain décide de reprendre sa liberté et son nom. Sa vie bascule en vingt-sept secondes.

DÉPASSER CE QU'IL S'EST PASSÉ

En septembre dernier, nous avons retrouvé l'auteur des *Enfants de minuit,* en librairie, avec un roman achevé quelques semaines avant l'attentat. Une saga fantastique ancrée dans l'Inde médiévale, et présentée comme la transcription d'une longue et vieille épopée de 24 000 vers écrits en sanskrit. Débutant aux côtés d'une héroïne, Pampa Kampana, âgée de 247 ans, le roman raconte comment cette petite orpheline a reçu d'une déesse la mission de créer une ville nommée Bisnaga (la « cité de la victoire »), qui devra être la merveille du monde. Les femmes devront y être les égales des hommes.

Déployé sur près de deux cent cinquante ans, *La Cité de la victoire* croise la vie de Pampa Kampana et celle de Bisnaga. Créée à partir d'un sac de graines magiques, la ville s'effondrera à cause de la cupidité et de la cruauté des hommes, ainsi que du détournement des religions. Autant de sujets qui font de ce texte, empli de phénomènes magiques et de mythes, et porté par un splendide souffle épique, un roman qui nous parle autant d'hier que d'aujourd'hui. *La Cité de la victoire* se lit également comme une célébration de la force des mots, et de la littérature comme dernier espace de liberté. Pour l'écrire, Rushdie s'est inspiré d'une histoire vraie, découverte lors d'un voyage dans le sud de l'Inde. Il s'agit de l'histoire de la capitale de l'empire de Vijayanagara, qui a réellement existé du XIVe au XVIe siècle, et qui s'appelle aujourd'hui Hampi. Oubliée, cette cité défendait un modèle d'égalité entre les hommes et les femmes.

L'écrivain britannique était en pleine relecture de son roman lorsqu'il a été poignardé. Il l'a dit : jamais il n'aurait pu porter le manuscrit jusqu'à la publication s'il n'avait écrit ces dernières lignes : *« Les mots sont les seuls vainqueurs. »* Empêché d'écrire après l'attaque, Salman Rushdie confiait le 31 août 2023 dans une interview au magazine *Le Point* : *« Une des raisons d'écrire sur ce qui s'est passé, en réalité, c'est vraiment de pouvoir écrire, ensuite, sur autre chose. Il me faut juste dépasser ce qui s'est passé. Cela n'a duré que vingt-sept secondes, mais on peut faire beaucoup de mal à quelqu'un en vingt-sept secondes. Je n'ai jamais voulu considérer les livres comme des thérapies. Mais il faut avouer que c'est tout de même utile. Une façon de prendre en charge l'événement. »*

Telle est la fonction du *Couteau*. Après quoi l'auteur reviendra, on l'espère, à ses merveilleuses fictions. ■ **Gladys Marivat**

LE COUTEAU. RÉFLEXIONS SUITE À UNE TENTATIVE D'ASSASSINAT (KNIFE. MEDITATIONS AFTER AN ATTEMPTED MURDER)
SALMAN RUSHDIE
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR GÉRARD MEUDAL, 272 P., GALLIMARD, 23 €. EN LIBRAIRIES LE 18 AVRIL.

LE PRINTEMPS DU LIVRE DE MONTAIGU
34e édition du grand festival littéraire en Vendée
19·20·21 AVRIL
pdl.terresdemontaigu.fr
SOUS LA PRÉSIDENCE
d'Agnès MARTIN-LUGAND
ILS SERONT ÉGALEMENT PRÉSENTS :
Adeline FLEURY · Douglas KENNEDY · Franck THILLIEZ
Cynthia KAFKA · Mathias MALZIEU · Sophie TAL MEN
Julien SANDREL · Natacha CALESTRÉMÉ · Laure MANEL
Claire NORTON · Thomas B. REVERDY · Guy LAGACHE…

VENDÉE LE DÉPARTEMENT · RÉGION PAYS DE LA LOIRE · PRÉFET DE LA RÉGION PAYS DE LA LOIRE · Crédit Mutuel · TERRES DE MONTAIGU
la culture avec la copie privée · sofia · ouest france · WEBTVCULTURE · bleu · LIRE magazine · LE FIGARO

« Nous vivons les débuts de la première guerre mondialisée »

Dans un essai très savant, le spécialiste des religions Jean-François Colosimo retrace l'histoire de ces pays qui s'insurgent aujourd'hui contre l'Occident, et tente de prédire l'issue de cette confrontation.

Au début de votre livre, vous rassemblez la Russie de Poutine, la Turquie d'Erdogan, l'Iran de Khamenei, la Chine de Xi Jinping et l'Inde de Modi, qui nous défient sous le label commun de « néo-empires ». Qu'entendez-vous par là ?

Jean-François Colosimo. Dès le XVIe siècle, les empires orientaux, tsariste, ottoman, persan, qing, moghol se confrontent à l'essor hégémonique de l'Europe. Ils tâchent de se moderniser au XVIIIe siècle. Ils alternent révolutions et réactions au XIXe. Ils s'occidentalisent définitivement au XXe siècle en adoptant le communisme (URSS, Chine populaire) ou le nationalisme (Turquie, Iran, Inde). Après 1989, désorientés, ces néo-empires réarment en opérant d'artificielles reconstructions identitaires. Leurs clonages similaires et ratés les font nous désigner comme l'ennemi à abattre afin de pouvoir se disputer la suprématie planétaire.

Ce *« Club des cinq »*, écrivez-vous, a connu par le passé de fausses occidentalisations non démocratiques et athées venant marginaliser les anciennes religions au profit de celle du progrès…

J.-F. C. Comment dérober à l'Europe colonisatrice le secret de sa puissance prométhéenne ? En l'imitant. En endossant son culte du progrès tout en rejetant sa faculté d'autocritique. La réforme est un échec. Lénine, Mao, Kemal, Pahlavi, Nehru fabriquent alors des religions séculières orchestrant un avenir radieux vite démenti par les faits. Après l'effondrement des utopies, leurs successeurs décident, pour remobiliser les masses, de ressortir les anciennes croyances du musée. Le religieux exclut l'altérité, maximalise l'unité, sacralise la guerre et légitime le martyre. Les revivalismes orthodoxe de Poutine, sunnite d'Erdogan, chiite de Khamenei, confucianiste de Xi Jinping, hindouiste de Modi sont des survivalismes autoritaires.

Sur l'ennemi commun de ces néo-empires, vous montrez la difficulté à le définir. L'« Occident collectif » de Poutine n'est-il qu'un bouc émissaire fictif ?

J.-F. C. L'Occident se réduit depuis 1945 à l'Alliance atlantique, qui soumet militairement le Vieux Continent au Nouveau Monde. Or, l'Amérique a une constitution politico-religieuse analogue à celle des néo-empires. Comme Rome, elle a sa religion civile et croit à sa domination innocente. Mais, le 11 septembre 2001, son mythe fondateur vacille et nous voilà embarqués dans des guerres incohérentes où nous servons de supplétifs au Pentagone. Ventre mou de cette coalition, nous en payons le prix fort. Comme en Afrique dont les Russes, les Chinois et les Turcs sont les nouveaux prédateurs. Le « Sud global » est un subterfuge dont usent les néo-empires pour asseoir leur néocolonialisme.

Vers où va cette confrontation en *« théâtre d'ombres »* ? Les néo-empires vont-ils l'emporter ? Ou leurs rivalités vont-elles les conduire à se neutraliser les uns les autres ? Et quid du rôle de la France face à cela ?

J.-F. C. Par le passé, les empires orientaux n'ont pas cessé de se combattre au cours de conflits répétés. Aujourd'hui, la Russie est vassalisée par la Chine qui a pour rivale l'Inde, tandis que la Turquie et l'Iran se déchirent sur l'islam. Aucun de ces néo-empires n'a de projet universel et tous participent de la civilisation globale. C'est le retour de l'inhumanité belliciste qui les unit. La France, seule puissance nucléaire de l'Union, présente sur toutes les mers, ouverte aux autres cultures, doit montrer la voie. Nous vivons la première guerre mondialisée. Sachons riposter. Pour nous et pour tous les destins broyés qui, sur le globe, aspirent à la liberté. ■

Propos recueillis par Patrice Bollon

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

OCCIDENT, ENNEMI MONDIAL N°1
JEAN-FRANÇOIS COLOSIMO
256 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

SAMUEL KIRSZENBAUM/ALBIN-MICHEL

Ni victime ni plante verte

La journaliste Marie Portolano publie un livre personnel et percutant sur les violences sexistes dans le journalisme, mais pas seulement.

ASTRID DI CROLLALANZA/STOCK

Il y a trois ans, son documentaire choc *Je ne suis pas une salope, je suis journaliste !* s'achevait sur ces mots : « *J'espère avoir contribué à libérer la parole ; le combat sera gagné quand il sera devenu inutile d'en faire un film.* » Il n'est pas gagné. Donc, Marie Portolano le poursuit en publiant un livre, *Je suis la femme du plateau.* La journaliste qui pilote à présent l'émission *Télématin* propose un témoignage percutant et sidérant sur les violences sexistes dans le milieu du journalisme, notamment sportif. Pendant longtemps, elle a été une figure du *Canal Football Club,* une femme dans un milieu très masculin. Une femme qui doit être jolie car elle est « la femme » du plateau. À ce poste, elles sont blondes, blanches, minces presque interchangeables. De toute façon, on ne les écoute pas. Et puis arrive ce jour où « pour rire », un journaliste connu – dont elle ne cite pas le nom – soulève sa jupe après une émission. Là, plus question de « faire avec » les blagues pas drôles, salaces… La suite est connue, elle en parle dans le documentaire où certains passages de cette agression ont été coupés. Elle recueille alors la parole d'autres journalistes et raconte des dizaines d'anecdotes d'hommes qui usent de leur position, de leur âge pour multiplier propositions indécentes, gestes déplacés quand ce ne sont pas des agressions. Un sexisme systémique : quand elle parle, les femmes sont souvent sanctionnées et les hommes… promus. *Je suis la femme du plateau* est un cri de colère. Non, les femmes ne se victimisent pas, elles ont décidé de se battre, écrit Marie Portolano. Elle hésitait à publier ce livre craignant qu'il ne soit pas compris. Qu'elle se rassure, on le comprend. Très bien. ■ **Aurélie Marcireau**

JE SUIS LA FEMME DU PLATEAU
MARIE PORTOLANO
256 P., STOCK, 18,50 €

© Zerrouki / Dargaud 2024

SALIM ZERROUKI

Rwama

Un témoignage sincère et juste sur l'Algérie des années 1980, en pleine métamorphose.

Tout le monde n'a pas eu la chance de grandir en Algérie ! Et encore moins dans un immeuble moderne en forme d'arc de cercle peuplé d'Algériens, de Russes, d'Allemands de l'Est, de Cubains et surnommé « Rwama » – littéralement « Les Français » en algérois. C'est depuis cette cité atypique, érigée sur les hauteurs d'Alger pour accueillir les « Jeux méditerranéens de 1975 » durant la dictature de Houari Boumediene, que Salim Zerrouki nous livre ses souvenirs d'enfance et d'adolescence avec une sensibilité et un humour décapant.

AU RAYON BANDE DESSINÉE

DARGAUD

Saisons et sentiments

Nouveau phénomène sur les réseaux sociaux et chez les libraires, Morgane Moncomble s'impose avec sa saga *Seasons* comme cheffe de file de la *new romance* à la française, un genre en plein essor. Rencontre avec une passionnée de l'amour.

À 28 ans, Morgane Moncomble est l'une des autrices dont les livres sont les plus vendus en France. Sur TikTok et Instagram, elle comptabilise pas moins de 215 000 abonnés. Si son nom est aujourd'hui sur toutes les lèvres des amateurs de *new romance,* son parcours atypique débute loin des bibliothèques, dans la petite ville du Val-d'Oise où elle a grandi. Son père ne lisait pas, et elle-même avait des difficultés: « *Ma mère se faisait des cheveux blancs, je peinais vraiment à apprendre à lire et à écrire. C'était terrible.* » À 11 ans, la rencontre d'une petite fille mordue de lecture change considérablement sa vision du passe-temps. Elle lui prête *Sortilèges et sacs à main* de la Québécoise Sarah Mlynowski – un coup de cœur. La pouvoir d'enchantement agit, Morgane Moncomble dévore les grandes sagas de l'époque: *Twilight* de Stephenie Meyer, *Journal d'un vampire* de L. J. Smith, *Hunger Games* de Suzanne Collins… Deux ans plus tard, elle décide de raconter ses propres histoires: « *Je lisais tellement que je n'ai plus trouvé quoi lire; les histoires que je cherchais n'existaient pas en librairie, alors je m'en suis occupée moi-même.* » Et si cela sonne comme monter un meuble Ikea, il n'en est rien: le plan romanesque est bien plus évident. Un récit fantastique s'est esquissé de lui-même pour rapidement atteindre les 200 pages. Ce n'est que vers 18 ans que Morgane Moncomble se lance dans la romance en publiant un texte sur Wattpad, une plateforme d'écriture en ligne: « *Mes écrits ont très vite fonctionné. Puis, Hugo Roman m'a contactée. Mon rêve devenait réalité, sachant qu'il s'agit de la maison d'édition de Colleen Hoover et de Christina Lauren!* »

UN ESPACE SANS TABOU NI JUGEMENT

Sept romans plus tard, l'écrivaine démarre *Seasons,* sa première saga en quatre tomes dans laquelle les protagonistes entretiennent des relations souvent contrariées et tumultueuses avec des partenaires aux quatre coins du globe. Les deux premiers volumes étaient des thrillers autour du patinage artistique. *Un printemps pour te succomber,* le troisième tome, déploie quant à lui une intrigue piquante dans laquelle la narratrice se trouve contrainte, par manque d'argent, de se marier avec son ex-petit ami. Une situation impensable qui la pousse à créer un stratagème en s'alliant à Camille, un milliardaire fondateur d'une application d'escorting et accessoirement… faux fiancé. Cette collaboration insolite pourrait bien offrir au jeune homme la possibilité de redorer son image de don Juan, une aubaine. Si l'amour est au cœur des différentes intrigues, la sexualité l'est tout autant. Hors de question d'édulcorer la sensualité sous la plume de Morgane Moncomble. L'esprit *new romance,* c'est surtout ça: « *Ce genre pose les bases d'une romance inscrite dans le monde actuel et dans laquelle les personnages sont souvent jeunes et libres de s'exprimer sur des thématiques comme la sexualité, même si ce n'est pas une obligation,* explique-t-elle. *J'aime l'amour, et le raconter dans cet univers-là me plaît. C'est un espace sans tabou et sans jugement. D'autres sujets peuvent s'y calquer, comme le féminisme ou la santé mentale.* » Un genre qui, pour l'autrice à succès, se veut également en « *constante évolution car nos rapports humains et amoureux mutent continuellement* », ajoutant à cela que « *la* new romance *d'aujourd'hui n'est déjà plus celle d'il y a cinq ou dix ans* ». Loin des critiques sectaires, Morgane Moncomble touche sa bille. ■

Marie Jouvin

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

SEASONS (T. 1). UN PRINTEMPS POUR TE SUCCOMBER
MORGANE MONCOMBLE
400 P., HUGO ROMAN, 17 €

DR/HUGO PUBLISHING

À l'école du Diable

Pour son premier roman, Jérémie Delsart invite Satan en salle des profs, offrant une savoureuse satire sur l'Éducation nationale.

Le roman satirique sur l'Éducation nationale, le pédagogisme et la formation des maîtres est presque un genre en soi, comme en témoignent *Festins secrets* de Pierre Jourde ou *Rééducation nationale* de Patrice Jean. Jérémie Delsart s'inscrit dans cette veine hexagonale avec son premier roman, placé justement sous le parrainage de Jean, auteur de la préface. *Le Miracle de Théophile* raconte l'histoire d'un professeur de littérature débutant, candide, passionné, philosophe, un peu perché, et surtout incapable de se plier aux méthodes d'enseignement absurdes en vigueur au sein de l'EN (ici rebaptisée « *EPT* » ou « *Éducation pour tous* »): l'approche horizontale, la lecture active, le travail en groupe, la « *complémentarité des cultures* », toutes ces calembredaines venues des sciences de l'éducation, qu'on lui a apprises à l'Espe, l'École supérieure du professorat et de l'éducation. Si l'on y ajoute la façon qu'a Théophile de parler naturellement un français quasi médiéval, on devine quels ennuis l'attendent avec ses tuteurs, inspecteurs et directeurs, chargés de le ramener à la stricte observance de la religion pédagogiste… Mais le Diable en personne intervient alors dans l'aventure, pour l'aider à mettre ces fâcheux en déroute! Si le sujet n'est pas spécialement original, la manière l'est: Delsart raconte l'épopée de son héros sur un ton de comédie picaresque, dans une langue soutenue et anachronique à dessein, pleine de « *quérir* », de « *celer* », de « *s'aller coucher* » et autres « *en dépit qu'il fût* ». Un pied de nez au jargon laborieux des pédagogistes comme à l'oralité flasque en vigueur aujourd'hui: de la tenue, de la clarté, de la fantaisie, que diable! Longuet par moments, le roman aurait mérité quelques coupes, mais son jeune et grinçant auteur ne manque assurément ni de talent, ni de culot. ■

Bernard Quiriny

LE MIRACLE DE THÉOPHILE
JÉRÉMIE DELSART
416 P., LE CHERCHE MIDI, 22,50 €

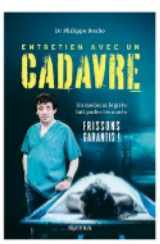
Les délices de la viande froide

Mais d'où vient le récent engouement pour les documents signés du médecin légiste belge Philippe Boxho? Les secrets des morts ne sont pas toujours bien gardés…

La Belgique a le génie du fait divers. Au pays de Tintin, le chien écrasé est élevé au rang des beaux-arts. Rappelons-nous que la patrie de Jean Ray, de Thomas Owen et de James Ensor est aussi celle de *C'est arrivé près de chez vous* et de Marc Dutroux. Comme si la camarde y avait toujours son couvert et qu'on la laissait s'asseoir à table avec un sourire narquois. L'ironie n'est cependant pas le ton des livres du docteur Philippe Boxho. Plutôt un humour à froid, qui n'est pas une gauloiserie de salle de garde, mais cette politesse du désespoir chère à Chris Marker.

À 18 ans, Boxho voulait être prêtre, mais à l'âme il a préféré les corps. Des corps non point souffrants, mais inertes, muets. À la suite d'un déjeuner avec un grand ponte de l'autopsie (au restaurant L'Entrecôte!), il a la révélation de la médecine légale. Et voilà notre aspirant cureton bientôt tripoteur de cadavres en terres liégeoises. De ces trente ans de pratique, le Dr Boxho a tiré des livres assez fascinants en ce qu'ils sont les souvenirs précis, glacés et parfois drolatiques de ces plus singulières expériences: *Les morts ont la parole* et *Entretien avec un cadavre*. Les titres des chapitres parlent d'eux-mêmes: « Des mouches et un squelette », « Le coup de la fourchette », « Une morte qui transpire », « Une superbe momie »… Plutôt que de roupiller sur un énième polar mimétique, autant plonger dans la vraie bidoche: cette viande violacée, musquée, maturée, dont Boxho nous explique charmes et délices avec une bonhommie contagieuse. « *La mort n'est pas dramatique pour celui qui meurt, elle ne l'est pas non plus pour celui qui en fait son métier.* » Bon appétit! ■

Nicolas d'Estienne d'Orves



ENTRETIEN AVEC UN CADAVRE
PHILIPPE BOXHO
192 P., KENNES, 19,90 €

LES MORTS ONT LA PAROLE
PHILIPPE BOXHO
176 P., KENNES, 19,90 €

DR/LE CHERCHE MIDI

Les dessous de fabrication d'une couverture

La couverture est le premier contact visuel et immédiat d'un lecteur avec un livre. À la croisée d'une exigence commerciale et d'un message allégorique, quelle importance revêt-elle pour le très populaire Guillaume Musso, qui vient de publier *Quelqu'un d'autre* ?

« *Il y a des livres dont la couverture fait tout le prix* », apprend le jeune Oliver Twist, impressionné par les murs tapissés de livres dans une pièce du cabinet de travail de Monsieur Brownlow. L'ombre portée de Charles Dickens a-t-elle envahi les bureaux de la maison d'édition de Guillaume Musso ? Branle-bas de combat chez Calmann-Lévy l'automne dernier au sujet de la couverture de *Quelqu'un d'autre*, le nouveau roman du « maître français du suspense ». Cette étape compte beaucoup à ses yeux. Camille Lucet, directrice générale adjointe chargée du marketing, l'assure : « *Il aime l'objet livre en tant que tel et, par respect pour ses lecteurs, souhaite leur proposer un ouvrage de qualité.* » Le papier, qui provient de la collection haut de gamme Munken du groupe suédois Arctic Paper, est soigneusement sélectionné. Pour les pages intérieures, l'auteur et l'éditeur ont jeté leur dévolu sur le Premium Cream, d'une épaisseur de 80 grammes, de teinte légèrement ivoire, doux au toucher. Quant à la couverture, elle constitue une enveloppe qui enserre le texte, prenant possession de l'histoire, de l'atmosphère et de l'univers créés par l'écrivain, bref, tout sauf un détail.

DU PAPIER QUI DONNE UNE PROFONDEUR À L'IMAGE

Selon l'historienne du graphisme Clémence Imbert[1], « *un livre n'est pas fait seulement des mots d'un auteur, il appartient à l'histoire matérielle, commerciale, sociale, à l'histoire des formes, des goûts et des couleurs* ». En lui donnant « *une forme palpable et délimitée, la couverture lui offre un corps et un visage* ».

Amateur de bandes dessinées dès sa jeunesse et féru d'art contemporain, Guillaume Musso a des images en tête lorsqu'il compose ses romans. Le service de fabrication de Calmann-Lévy et les graphistes chargés de concevoir et de réaliser les couvertures doivent être au rendez-vous. Même exigence (et pression), au bout de cette étape de la chaîne du livre, sur les épaules de l'imprimeur. À lui de déployer des trésors d'ingéniosité afin de régler les machines et caler l'impression. On joue avec la précision. Surtout quand elles sont lancées pour une quantité industrielle de 500 000 exemplaires, le premier tirage de *Quelqu'un d'autre*.

« *Pour cette couverture*, raconte Camille Lucet, *il est venu avec l'idée de la déchirure et de l'image avec les deux femmes. Il souhaitait que nous cherchions une piste autour du faux-semblant, du miroir, de la vérité cachée. Philippe Marchand, avec qui nous travaillons de longue date, a proposé ce montage final.* » Guillaume Musso a choisi le papier Old Mill Premium White, en 300 grammes d'épaisseur. Il a l'avantage de donner, par la répartition de ses fibres, de la profondeur à l'image. L'affaire s'est ensuite corsée. De nombreux tests ont été menés pour trouver la bonne couche de vernis à déposer sur certaines parties. De plus, les essais avec des couleurs différentes pour le nom de l'auteur et le titre (alternativement marron et noir) n'ont pas permis de trancher. « *Les deux nous plaisaient et se répondaient bien. Nous avons décidé de garder les deux variantes, cela avait plus de sens avec le sujet du livre. Il y a donc 250 000 exemplaires de chaque version.* » Les livres sont distribués dans les colis envoyés aux libraires de façon aléatoire. Chaque point de vente met en pile les exemplaires comme il le désire. Effet collector garanti pour le vingt-deuxième livre de Guillaume Musso. ■

Olivier Cariguel

1. On recommande son ouvrage de référence, *Les Couvertures de livres. Une histoire graphique* (Imprimerie nationale, 2022).

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

QUELQU'UN D'AUTRE
GUILLAUME MUSSO
352 P., CALMANN-LÉVY, 22,90 €

EMANUELE SCORCELLETTI/CALMANN LÉVY

Une richesse pour le 9-3

Rachetée il y a quatre ans, La P'tite Denise* règne sur la cité dionysienne, dont elle se trouve être l'unique librairie généraliste. Nous avons rendu visite aux deux amies qui la dirigent à présent.

« *On ne sait pas si c'est la fille, la sœur, ou la mère de saint Denis. La seule chose qu'on lui souhaite, c'est d'avoir la tête sur les épaules, parce que, pour tenir une librairie aujourd'hui, il le faut !* » Aurélie Dalmar et Laure-Marie Legay aiment leur « *petite histoire* », celle qui explique l'appellation de leur librairie, La P'tite Denise : ce nom faisant référence à Denis, premier évêque de Paris, dont la légende dit qu'après avoir été décapité au IIIe siècle il ramassa sa tête tranchée avant de marcher pendant plusieurs kilomètres jusqu'à son lieu de sépulture, là où s'élève aujourd'hui la basilique Saint-Denis. Une histoire par laquelle elles « *s'inscrivent* » dans la grande histoire de cette ville aujourd'hui la plus peuplée (113 942 habitants en 2021) d'un département décrié : le fameux « 9-3 », dont elle est la sous-préfecture.

H. ARTUS

LE CHOIX DES JEUNES

C'est dans le centre, désormais piétonnier, que se trouve son unique librairie généraliste. Sur la place du Caquet, derrière l'hôtel de ville, un antre de 120 mètres carrés qui, avant, s'appelait Folies d'encre – l'un des quinze établissements du même nom en Seine-Saint-Denis. Ouverte en 1998 dans une rue voisine, l'enseigne dionysienne avait déménagé à cet emplacement en 2010. Aurélie Dalmar et Laure-Marie Legay y travaillaient respectivement depuis 2012 et 2014. Début 2020, lors du départ de la responsable, elles ont décidé de s'associer et de racheter la librairie. Voilà comment, en février 2022, elles l'ont aussi rebaptisée La P'tite Denise, afin « *d'affirmer* [leur] *nouvelle identité* ». Elles en sont cogérantes, avec « *deux employés et une apprentie* ».

« *Au moment où l'on a repris, on a fait une étude de marché : quand, en France, 14 % de la population vivaient en dessous du seuil de pauvreté, à Saint-Denis, c'était 37 %. Travailler ici, c'est un choix qui n'est pas anodin* », revendiquent-elles. Poursuivant : « *Nous sommes dans une ville à l'identité très forte, très populaire, mais aussi très jeune. Ce n'est pas une cité-dortoir. La ville est riche de propositions et de réflexions sur notre société. Le tissu associatif est très important. Et nous, nous participons à cette réflexion.* »

Le lieu accueille et « *touche vraiment tous les publics, au travers de commandes scolaires mais pas seulement* ». Et les associées de souligner : « *C'est grâce au pass Culture, sur lequel on était dubitatives au début* [en 2019, la Seine-Saint-Denis fut l'un des cinq départements test du dispositif]. *C'est une grande réussite, les gamins s'en sont emparés. On a énormément de jeunes qui font des choix forts. La première fois, ils viennent demander un manga qu'ils ont vu sur TikTok. Mais on les revoit, et ils font des choix intéressants, de la littérature pointue, des essais, des découvertes.* » Ici, on ne vient donc plus par hasard, et ça, « *ça ne se passe pas sur Amazon. Ça se passe dans les rayons d'une librairie* », concluent celles qui, oui, ont la tête dans la ville et sur les épaules. ■

Hubert Artus

* 14 place du Caquet, 93200 Saint-Denis. Ouvert du mardi au samedi de 10 heures à 19 heures.

« J'aime comprendre ces vies éloignées de la mienne »

Jean-Stéphane Sauvaire adapte *Black Flies* de Shannon Burke, l'histoire de deux ambulanciers confrontés à la violence new-yorkaise. Film coup de poing, tendu, impressionnant, avec Sean Penn et Tye Sheridan. Entretien avec le réalisateur.

Jean-Stéphane Sauvaire au Festival de Cannes en mai 2023.

***Johnny Mad Dog, Une prière avant l'aube,* maintenant *Black Flies,* d'après le récit de Shannon Burke : tous vos films sont adaptés d'un livre. Est-ce un hasard ?**

Jean-Stéphane Sauvaire. C'est un hasard. À chaque fois, ces livres reposent sur l'expérience personnelle d'un auteur. Un enfant soldat, un boxeur en prison et, dans *Black Flies,* la vie d'un ambulancier dans le New York des années 1990 : Shannon Burke, l'auteur du livre lui-même. Ollie Cross, le jeune ambulancier, c'est lui. Partir d'un livre donne déjà une forme narrative au film. Ensuite, je confronte le texte à la réalité. J'ai changé d'époque pour situer l'intrigue aujourd'hui car c'est compliqué, et très cher, de reconstituer New York dans les années 1990. De toute manière, l'intérêt n'est pas là : moi, j'aime le cinéma qui parle d'aujourd'hui. J'habite New York depuis 2009 et ce film est une vision de la ville de l'intérieur.

Comment avez-vous eu connaissance du livre ?

J.-S.S. Mes producteurs me l'ont proposé. Il y avait déjà un scénario de Ryan King et j'ai réécrit une version avec lui. Pendant que les producteurs cherchaient le financement, j'ai rencontré les ambulanciers de mon quartier à Brooklyn. J'ai passé plusieurs nuits avec eux. Ça m'a pris quasiment deux ans. Le roman est facile à adapter : la construction existe, mais je voulais que la réalité transpire.

J'ai ensuite travaillé avec un autre scénariste, Ben Mac Brown, pour y ajouter les histoires des ambulanciers. Shannon Burke a aussi eu son mot à dire : il ne fallait pas s'éloigner de son expérience.

Un point commun existe entre tous vos films : le mélange de la fiction et du documentaire. Qu'est-ce qui vous intéresse dans ce principe ?

J.-S.S. Le film devient une expérience personnelle pour moi. Non seulement je confronte la réalité à la fiction, mais je mélange acteurs amateurs et acteurs professionnels. C'est toujours riche et passionnant. J'aime comprendre ces vies éloignées de la mienne. La fiction amène l'émotion, le documentaire, les faits.

New York est un décor fascinant maintes fois filmé. Comment éviter les clichés ?

J.-S.S. C'est effectivement un défi. J'ai traité la ville comme un corps humain avec ses artères. J'ai beaucoup filmé sous le métro aérien, proche du sol sans qu'on voie trop de lumière. Dès qu'on pose la caméra, il se passe quelque chose. Le monde s'uniformise, mon quartier de Brooklyn disparaît et je voulais qu'il en reste une trace.

Quels sont les metteurs en scène ou les films sur New York qui vous ont touché ?

J.-S.S. Martin Scorsese évidemment qui, d'ailleurs, a réalisé un film dans une ambulance, *À tombeau ouvert.* C'est le seul. J'adore ce cinéma, celui de William Friedkin, Sidney Lumet, Abel Ferrara… Friedkin a tourné une scène de *French Connection* près de l'endroit où j'habite maintenant. *Gloria,* de John Cassavetes, est aussi un film impressionnant sur New York. Mais aujourd'hui, le système oblige à tout sécuriser, à fermer les rues, etc. La liberté que ces cinéastes avaient n'existait plus.

PATRICIA DE MELO MOREIRA/AFP – FILMNATION ENTERTAINMENT

Comment s'est passé votre tournage ?

J.-S.S. Ça a été une lutte permanente. J'ai tourné vingt-trois jours, ce qui est très court et laisse peu de place à l'improvisation. De toute manière, traverser la rue avec les acteurs, c'est compliqué. Moi qui aime que la caméra soit au milieu de la vie, on a dû s'adapter. Mais les deux acteurs, Sean Penn et Tye Sheridan, étaient très impliqués. On a pu avancer vite. Sean a travaillé avec un ambulancier pour apprendre les gestes du métier, notamment médicaux, puisque je filme dans la continuité. Je voulais filmer l'énergie de ce métier qui oscille entre vitesse incroyable et baisse de régime, ce qui crée une tension particulière que je voulais saisir. La forme s'adapte au fond.

Quel est votre prochain film ?

J.-S.S. En ce moment, je vais régulièrement au Guatemala pour préparer un film sur les prisons et les gangs. Cette fois, j'ai écrit tout seul le scénario. Je n'ai pas trouvé de livre ! C'est l'histoire d'un journaliste-photographe qui parcourt la planète pour essayer de comprendre la violence de notre monde : Guatemala, Irak, Ukraine… Comme le jeune ambulancier de *Black Flies*, il s'agit d'un garçon innocent, confronté aux duretés de l'époque. Je suis en relation avec les gangs et les prisonniers parce qu'il faut leur accord pour filmer. Le scénario évolue en fonction du réel : les histoires des prisonniers sont toujours plus intéressantes que ce que j'ai pu écrire.

***Black Flies* a été présenté au dernier Festival de Cannes, et certaines critiques vous ont reproché une dramatisation exagérée…**

J.-S.S. On peut ne pas aimer le film, mais ne pas essayer de comprendre ce que vivent ces ambulanciers, ça m'agace. C'est trop… Mais trop de quoi ? J'invite ces critiques à venir passer quelques nuits à l'arrière de l'ambulance. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

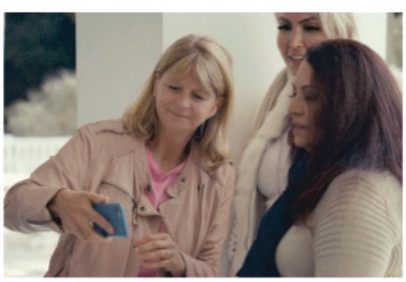
→ **Black Flies** de Jean-Stéphane Sauvaire avec Sean Penn, Tye Sheridan… En salles le 3 avril.

3 QUESTIONS À… SONIA KRONLUND

On avait évoqué sa formidable enquête, *L'Homme aux mille visages* (Grasset), consacré à un imposteur sentimental dans notre numéro de février. On découvre aujourd'hui le documentaire au cinéma, tout aussi édifiant.

Lorsque vous avez découvert cette histoire « incroyable », avez-vous pensé à en faire un livre, un film ou un reportage audio ?

Sonia Kronlund. C'est d'abord un épisode des « Pieds sur terre » pour France Culture qui est vite devenu un projet de long-métrage documentaire que j'ai commencé à concevoir en 2017. Mais dans sa version écrite, dans son traitement, le scénario de ce film était déjà un objet « littéraire » – j'ai essayé de faire en sorte qu'il soit bien écrit et romanesque. Et puis je n'y ai plus pensé et j'ai tourné un film qui m'a occupé plusieurs années. C'est après ce film qu'une éditrice, Juliette Joste, m'a proposé d'écrire un livre sur cette histoire.



Qu'est-ce qui diffère, pour vous, sur le fond du sujet et l'approche, entre le film et le livre ?

S.K. Un film est avant tout un travail collectif qui réunit des talents exceptionnels au service d'un regard. Chacune, la monteuse, la directrice de la photographie, les actrices, etc. – il n'y a presque que des femmes qui ont travaillé sur ce projet –, y apporte quelque chose d'essentiel et unique. Un film est une petite entreprise avec de nombreux talents pour vous aider. Alors qu'écrire est plus solitaire, une expérience plus intérieure. Aussi, sur le plan des langages, la grande différence, ce sont les corps, et ce qu'ils expriment d'indicible.

Enfin, quelles sont vos figures préférées disons « d'imposteurs » dans la littérature ?

S.K. Jean-Claude Romand dans *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère, Enric Marco dans *L'Imposteur* de Javier Cercas – qui se fait passer pour un rescapé du camp de Mauthausen. Et le personnage de Joe McGinniss dans *Le Journaliste et l'Assassin* de Janet Malcom. ■

Propos recueillis par Baptiste Liger

→ **L'Homme aux mille visages** de Sonia Kronlund, en salles le 17 avril.

FILMNATION ENTERTAINMENT - PYRAMIDE DISTRIBUTION

DVD

LE PRIX DU SILENCE
ELLIOTT NUGENT
(ELEPHANT)
→ **On connaît les adaptations de *Gatsby le Magnifique* avec Robert Redford (1974) et Leonardo DiCaprio (2013), mais on a oublié celle avec Alan Ladd. Il faut dire que cette version du chef-d'œuvre de Fitzgerald, sortie en 1949, s'empare librement de l'intrigue pour jouer la carte du film noir. Qui plus est avec un titre français différent…** B.L.

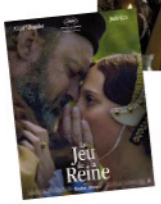
COMPLÈTEMENT CRAMÉ !
GILLES LEGARDINIER
(UNIVERSAL)
→ **Il faut redonner une chance à cette comédie, atypique, tirée du célèbre best-seller à couverture féline. L'auteur lui-même (bien connu dans le monde du cinéma, et qui tournait là son premier long-métrage) s'est lancé dans cette adaptation, avec un étonnant duo John Malkovich-Fanny Ardant. Une curiosité.** B.L.

LIVRE

DES GENS DRÔLES
COLLECTIF
(PLAYLIST SOCIETY)
→ **Pas très original sans doute, mais instructif. *Des gens drôles* regroupe sept entretiens avec des auteurs de comédies qui viennent d'horizons différents : cinéma, télé, YouTube… Cet éclectisme donne à ce petit recueil son intérêt. Chaque artiste interviewé revient sur son parcours, mais surtout sur la façon dont il appréhende le rire en fonction du médium et du propos. Michel Hazanavicius parle du rythme, Jean-Pascal Zadi de l'humour politique, Sophie Letourneur des drames du quotidien détournés par la comédie, Florent Bernard de podcast, etc. Au compteur également : David Marsais, Judith Davis et Émilie Noblet. Le constat est simple : faire rire est compliqué, aléatoire et casse-gueule, mais la technologie offre assez de place pour que chacun essaye d'y faire son trou et d'inventer son univers.** Éric Libiot

Au service de Sa Majesté

Tiré d'un roman d'Elizabeth Fremantle, *Le Jeu de la reine* revisite l'histoire d'Henri VIII à travers le parcours tumultueux de l'une de ses épouses, Catherine Parr.



Inspirateur du personnage de Barbe-Bleue, Henri VIII est tristement connu pour sa cruauté envers ses épouses – qu'il a fait assassiner, pour certaines d'entre elles. C'est sa sixième (et dernière) femme, Catherine Parr, qui est mise à l'honneur dans *Le Jeu de la reine*, roman d'Elizabeth Fremantle aujourd'hui porté à l'écran par le cinéaste algéro-brésilien Karim Aïnouz (dont on avait aimé *La Vie invisible d'Eurídice Gusmão*). Nous voilà donc à la cour d'Angleterre, en plein cœur du XVIe siècle. Face à la dureté et à la folie du monarque dont la santé décline, la reine tente d'avancer dans un monde où les jeux d'influence et les coups bas sont monnaie courante – notamment dans le domaine religieux. C'est évidemment l'affirmation d'une femme de pouvoir dans un monde hostile qui est ici mise en avant. L'ensemble est soigné, nerveux, les ponts avec aujourd'hui malins, et on ne peut que saluer le couple Alicia Vikander-Jude Law. Reste toutefois la sensation d'un film un peu trop lisse, sorte de gros épisode des *Tudors* peinant à affirmer un plus grand souffle cinématographique. Plaisant et frustrant. ■ **Baptiste Liger**

(En salles le 27 mars)

Cœur fantôme

Tout auteur ayant déjà eu à faire la promotion d'un livre au Japon (ou même ailleurs) sera intrigué par le troisième long-métrage d'Élise Girard. Sidonie (Isabelle Huppert) doit en effet se rendre au pays du Soleil-Levant pour la promotion de la réédition d'un vieux livre à succès, à la demande de son très francophile éditeur (Tsuyoshi Ihara), nommé Mizoguchi (oui, comme le cinéaste). Mais cette femme en deuil de son époux (Auguste Diehl) ne tardera pas à comprendre qu'elle est aussi dans une contrée où les fantômes ont toute leur place… *Sidonie au Japon* peut séduire par son ton et le jeu des comédiens, mais il souffre de poncifs, d'une écriture trop surlignée, et de partis pris esthétiques pas toujours convaincants dans les scènes « fantastiques ». On peut se laisser charmer, ou préférer revoir des classiques du cinéma nippon, *Lost in Translation*, ou même relire certains Nothomb… ■ **B.L.**

(En salles le 3 avril)

ET AUSSI…

Pour les vacances de Pâques, Élie Semoun remet le couvert avec l'un des cancres les plus célèbres de la BD, imaginé par Godi et Zidrou : *Ducobu passe au vert* (3/4). Pour rester dans la même période, mais avec un public plus adulte et exigeant, on peut recommander la *Semaine sainte* d'Andrei Cohn, drame historique remarqué à la Berlinale, inspiré d'un classique de la littérature roumaine, *Un cierge de Pâques* de Ion Luca Caragiale (10/4). Enfin, le romancier Alex Garland *(La Plage,* c'était lui) continue sa carrière de cinéaste à Hollywood avec *Civil War,* ambitieux film de SF politique, qui marque le retour de la comédienne Kirsten Dunst (17/4). ■ **B.L.**

BROUHAHA ENTERTAINMENT 2023

L'épreuve du feu

Réputée inadaptable, l'œuvre de « hard SF » du chinois Liu Cixin a été confiée aux réalisateurs de *Game of Thrones*. Verdict ?

Raconter un récit digne de *La Guerre des mondes* tout en respectant les limites de notre science ? C'est le défi relevé par *Le Problème à trois corps* (2016) de Liu Cixin, premier volet d'une trilogie qui s'est rapidement imposée comme une référence de la « hard SF », sous-catégorie de la science-fiction reposant sur une probabilité scientifique à toute épreuve, soit de la SF « réaliste ». Projet ambitieux aussi attendu que redouté, son adaptation télévisée (la troisième en comptant la série télé chinoise sortie en 2023 et la série animée sortie un an plus tôt), arrive enfin sur Netflix quatre ans après l'acquisition des droits d'adaptation par la plateforme. Un travail de longue haleine, mais nécessaire pour trier le bon grain de l'ivraie du récit original, dont l'approche ultra-cartésienne et scientifique pourrait rebuter même les plus valeureux. Afin de rendre sa série accessible au plus grand nombre, Netflix s'est adjoint les services de David Benioff et D. B. Weiss, pères de *Game of Thrones*, autre série tirée d'une saga réputée inadaptable. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que le duo n'a pas hésité à épurer au maximum le matériau originel. Scindée en huit épisodes, cette première saison reprend les grandes lignes du premier tome de la saga littéraire originelle, et internationalise son casting. Nanti d'un budget pharaonique (20 millions de dollars par épisode), *Le Problème à trois corps* déroule son récit à hauteur d'homme, ce qui est à la fois sa force et sa faiblesse. Force, car en privilégiant la caractérisation des personnages, elle parvient à créer un lien émotionnel puissant quitte à verser dans le pathos, racontant *in fine* non tant l'histoire d'une apocalypse imminente que la dislocation d'un groupe d'amis. Faiblesse, car en dépit d'une poignée de séquences impressionnantes, la série risque fort de décevoir les amateurs de sensations fortes, plus intéressés par le versant invasion extraterrestre que par les turpitudes existentielles des protagonistes. Plus SF intimiste que hard SF, *Le Problème à trois corps* réussit son pari sur le plan émotionnel, mais nous laisse quelque peu sur notre faim en termes de spectacle pur. ■

Ilan Ferry

(Sur Netflix depuis le 21 mars)

NETFLIX – THÉÂTRE ANTOINE

• THÉÂTRE

Ô capitaine, mon capitaine !

Éloge de la poésie, *Le Cercle des poètes disparus* est adapté sur les planches. Avec un impressionnant Stéphane Freiss en lieu et place de Robin Williams.

Sous l'impulsion de John Keating, un enseignant de littérature pas comme les autres, un petit groupe de jeunes gens scolarisés dans un collège traditionaliste va apprendre à sortir des sentiers battus et à aimer la vie, la liberté et la poésie. Ce fol apprentissage du « *carpe diem* » , qui galvanisera le petit groupe, aura un prix : l'un d'eux s'y brûlera les ailes… Trente-cinq ans après sa sortie sur grand écran, le film culte de Peter Weir, *Le Cercle des poètes disparus*, qui arracha des torrents de larmes à des millions de spectateurs autant qu'il les enflamma, est arrivé sur scène – une première ! –, accueilli chaque soir par une ovation debout.

Y compris l'accueil du public, invité à monter sur le plateau, jusqu'au lever de rideau, pour une boum endiablée, très rock des années 1950/1960, tout fonctionne à merveille dans ce spectacle qui célèbre l'amitié, l'audace et la transmission : légèrement francisée (on y cite des poètes français), à la fois lyrique et fluide, l'adaptation du scénario original de Tom Schulman par Gérald Sibleyras émeut, captive et enthousiasme ; épatante de maîtrise, de rythme et de subtilité, la mise en scène d'Olivier Solivérès enchante, de même que la scénographie, d'une grande ingéniosité et qui réserve de belles surprises

visuelles. Quant à la distribution, on ne peut rêver mieux. Les six jeunes comédiens qui incarnent les élèves sont formidables : ils bougent avec grâce, jouent juste dans tous les registres et ont une diction ainsi qu'un phrasé parfaits. Dans le personnage de John Keating, Stéphane Freiss impressionne. Magistral de charisme, d'aisance et d'empathie, le comédien parvient à faire oublier le créateur du rôle au cinéma, l'immense Robin Williams. C'est tout dire ! ■

Dominique Poncet

→ **Le Cercle des poètes disparus** de Tom Schulman. Mise en scène par Olivier Solivérès. Théâtre Antoine (Paris 10e), jusqu'au 26 mai.

Dernier flirt avant la fin du monde

Une romance postapocalyptique d'un nouveau genre, signée par l'Américain Jason Aaron et le dessinateur français Alexandre Tefenkgi.

S'il est un sous-genre que la pop culture affectionne particulièrement, c'est bien le postapocalyptique. De *Mad Max* à la récente série *Westworld* en passant par la saga vidéoludique *Borderlands*, on ne compte plus le nombre d'incursions plus ou moins réussies dans ce sillage propice aux récits tous plus épiques les uns que les autres. Il faudra désormais compter sur *Once Upon a Time at the End of the World* qui suit les tribulations de deux adolescents sur une Terre ravagée par une terrible maladie. Paysages désolés et arides, survivalistes brutaux et mutants déglingués du bulbe, l'album reprend toutes les figures imposées du genre en y insufflant une bonne dose de subversion. À travers la quête de Mezzy, guerrière intrépide, et de Mace, garçon aussi maladroit que futé, poursuivis par une bande de survivalistes réactionnaires, *Once Upon a Time…* interroge non seulement notre rapport au genre et au corps, mais également à une certaine image de l'Amérique. Des thèmes chers au cœur de l'auteur Jason Aaron, ex-baptiste qui, de *Scalped* à *Southern Bastards,* s'est toujours évertué à montrer l'envers du décor du rêve américain, dressant en creux le portrait d'un pays forgé pour et par la violence. À ses côtés, le dessinateur français Alexandre Tefenkgi brille par le dynamisme de son trait. La grande force du récit réside dans ce subtil numéro d'équilibriste mettant dos à dos l'amour naissant entre Mace et Mezzy et leurs retrouvailles des décennies plus tard dans une ambiance plus infernale que jamais, ou quand la dureté de l'expérience se confronte à l'innocence de la jeunesse. Un jeu sur la temporalité qui n'a rien d'un gimmick narratif, puisqu'il devrait servir de pivot central au second tome qu'on attend avec impatience. À la fois récit sinaïtique et histoire d'amour poignante, *Once Upon a Time…* renouvelle avec panache un genre qui en avait bien besoin ! ■ **Ilan Ferry**

ONCE UPON A TIME AT THE END OF THE WORLD. T. 1 (ID.)
JASON AARON, ALEXANDRE TEFENKGI,
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JULIEN DI GIACOMO, 176 P., URBAN INDIES, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 26 AVRIL.

• LES CLASSIQUES DE BOLL ARSÈNE LUPIN

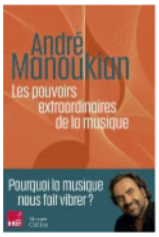
2023 JASON AARON & ALEXANDRE TEFENKGI. ALL RIGHTS RESERVED. © 2024 URBAN COMICS – BOLL

Ondes magiques

Pianiste et auteur-compositeur, André Manoukian étudie ici le rapport que l'homme entretient avec le son. Et s'émerveille de la manière dont la musique agit sur le vivant.

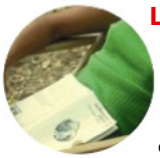
ANTOINE JAUSSAUD/HARPER COLLINS

« *Aujourd'hui on ne dit plus "je fais des chansons", ou "je fais des titres", ni "j'ai composé une mélodie". Non, on dit "je fais du son".* » Et c'est bien le son qui est à l'origine de l'émerveillement sans limites d'André Manoukian dans son dernier ouvrage *Les Pouvoirs extraordinaires de la musique*. L'auteur, compositeur et pianiste, y forme une déclaration d'amour inconditionnelle aux ondes vibratoires ou *« good vibes »*, en réunissant un florilège de petites ou grandes histoires qui démontrent le rôle primordial que tient la musique dans nos existences et ses effets insoupçonnés sur le vivant. L'auteur balaye les différentes espèces pour mettre en valeur la magie d'un chant d'oiseau ou les interactions entre l'homme et les baleines. Il met par ailleurs en évidence les liens particuliers entre la langue d'un peuple et son aptitude au chant, insistant sur le rôle fondateur de l'oreille dans la maîtrise de l'oralité, à l'appui des travaux du médecin et chercheur Alfred Tomatis.



L'observation des pratiques musicales depuis l'Égypte et la Grèce antiques jusqu'au rock en passant par l'âge d'or du grégorien, le contrepoint chez Bach et l'exercice parfait du style galant de Mozart concourt à bâtir un éloge de la spontanéité si chère au cœur d'André Manoukian. Ce texte très incarné est une invitation à creuser des sujets forts variés d'ordres scientifiques, médicaux ou purement artistiques. Sans oublier la leçon à retenir: *« Les nouveaux prêtres, les nouveaux sorciers* […] *aujourd'hui sont les chanteurs ou rappeurs, qui déplacent les foules colossales dans des stades ou des arènes transformés en lieux de musique.* » Ne reste plus qu'à décider, en conscience, de nos dispositions à l'égard de cette magie moderne! ■ **Aude Giger**

LES POUVOIRS EXTRAORDINAIRES DE LA MUSIQUE
ANDRÉ MANOUKIAN
160 P., HARPERCOLLINS, 19,90 €



LE COMPTE INSTAGRAM
@Screen Library
→ Sur Instagram, Alexane Pelissou offre une ode apaisante à la lecture. De Rohmer à Lánthimos, de *Call Me By Your Name* à *Saltburn*, elle partage en photo les plus belles images de livres de l'histoire du cinéma.

LE PODCAST
L'Intention
→ Imaginé par Hachette Livres, L'Intention est un podcast original où les auteurs du groupe partagent leurs inspirations et racontent le processus créatif derrière leur dernier livre. Parmi les premiers invités, le Prix Stanislas Julie Héraclès et Cédric Sapin-Defour.

LE DOCUMENTAIRE
Le Petit Prince. Naissance d'une étoile
→ Principal pourvoyeur de documentaire littéraire, Arte innove avec un film animé consacré à la genèse du chef-d'œuvre de Saint-Exupéry. Une merveille qui mélange des images d'archives et de magnifiques séquences d'animation.

L.D.

Un Nobel à fond les manettes

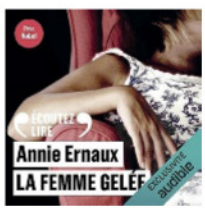
Après G.R.R Martin, c'est au tour de la Polonaise Olga Tokarczuk, Prix Nobel de littérature 2018, de se lancer dans l'aventure vidéoludique.

Au printemps 2023, un jeu vidéo était sur toutes les lèvres pour sa richesse visuelle et sa jouabilité, mais surtout pour son univers fascinant et son récit tentaculaire. Né d'une collaboration entre le mythique studio japonais FromSoftware et l'auteur de *Trône de fer*, George R. R. Martin, considéré comme l'un des meilleurs jeux du XXIe siècle, *Elden Ring* donnait un aperçu époustouflant de ce qu'une alliance entre littérature et jeu vidéo pouvait générer comme objet de divertissement. Presque deux ans jour pour jour après la sortie de cet opus magnum vidéoludique, une annonce a ravi les joueurs férus de narration autant que les lecteurs curieux d'aventures virtuelles.

Après l'auteur de fantasy, c'est la romancière polonaise Olga Tokarczuk qui se lance, chez elle, dans l'industrie. Hébergeant certains des studios les plus réputés du monde comme CD Projekt Red, Techland ou 11 Bit Studios, la Pologne est aujourd'hui l'une des grandes nations du jeu vidéo et entend faire bouger les lignes du secteur en produisant des contenus innovants. En plus d'être l'une des actionnaires de Sundog, un petit studio polonais aux grandes ambitions, l'autrice des *Livres de Jakób* développe pour lui un jeu intitulé *Ibru*, qui sortira en 2026. Au menu : *« un RPG* [jeu de rôle] *policier combinant cyberpunk et mythes sumériens »*. Un mélange des genres détonant qui donne l'eau à la bouche, et une nouvelle invitation adressée aux grands écrivains. On lui souhaite en tout cas une destinée aussi fulgurante que le dernier succès littéraro-vidéoludique polonais, le jeu *The Witcher*, adapté de la série romanesque fantasy d'Andrzej Sapkowski. ■

Léonard Desbrières

• LIVRES AUDIO

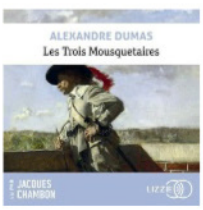


LA FEMME GELÉE D'ANNIE ERNAUX
LU PAR ELSA LEPOIVRE (ÉCOUTEZ LIRE GALLIMARD)

■ Récit autobiographique d'Annie Ernaux, Prix Nobel de littérature en 2022, *La Femme gelée* raconte comment le désir d'émancipation féminin ne parvient pas à échapper aux injonctions sociales, malgré la réussite scolaire. Elsa Lepoivre, sociétaire de la Comédie-Française, interprète le texte avec justesse et densifie l'écriture relativement minimaliste de son autrice.

AZUCENA OU LES FOURMIS ZINZINES DE PINAR SELEK
LU PAR ARIANE ASCARIDE (DES FEMMES-ANTOINETTE FOUQUE)

■ Victime de la répression dans son pays et vivant désormais en exil en France, l'écrivaine d'origine turque Pinar Selek entraîne le lecteur dans un univers onirique, qui constitue aussi la chronique métaphorique d'une résistance. Avec sa verve communicative, la comédienne Ariane Ascaride donne corps à ce manifeste poétique pour la liberté.



LES TROIS MOUSQUETAIRES D'ALEXANDRE DUMAS
LU PAR JACQUES CHAMBON (LIZZIE)

■ Si *Les Trois Mousquetaires* représente le prototype même du roman d'aventures, l'écrivain Roger Nimier affirmait qu'il s'agissait de *« notre seule épopée depuis le Moyen Âge »*, tandis que Victor Hugo tentait de résumer la maestria de son auteur dans l'une de ses formules : *« Dumas séduit, fascine, intéresse, amuse, enseigne. »* L'acteur Jacques Chambon, lui, envoûte.

Christophe Rioux

HARALD KRICHEL/CREATIVE COMMONS - ARTE

PHASE 4 PRODUCTIONS
PRÉSENTE

UN POLAR GLAÇANT

VIRGINIE LEDOYEN

PAUL HAMY

AVEC LA PARTICIPATION DE
SANDRINE BONNAIRE

LE MANGEUR D'ÂMES

UN FILM DE
JULIEN MAURY ET ALEXANDRE BUSTILLO

D'APRÈS LE ROMAN D'ALEXIS LAIPSKER "LE MANGEUR D'ÂMES" ÉDITIONS MICHEL LAFON PUBLISHING

UN FILM RÉALISÉ PAR JULIEN MAURY & ALEXANDRE BUSTILLO AVEC VIRGINIE LEDOYEN PAUL HAMY SANDRINE BONNAIRE FRANCIS RENAUD MALIK ZIDI CAMERON BAIN LYA LESSERT PRODUIT PAR FABRICE LAMBOT PIERRE-MARCEL BLANCHOT LÉO MARDENBERG DAVID LAVANT SUPERVISÉ PAR BASTIEN SIRODOT ET CÉDRIC ILAND SCÉNARIO ANNELYSE BATREL ET LUDOVIC LEFEBVRE IMAGE SIMON ROCA SON NICOLAS MAS 1ER ASSISTANT RÉALISATEUR SAMUEL GIRARDIN DÉCORS MARC THEBAULT COSTUMES ALICE EYSSARTIER MONTAGE BAXTER MUSIQUE ORIGINALE RAPHAËL DESCOLA RÉGISSEUR GÉNÉRAL SYLVAIN SASTRE-MORALES DIRECTEUR DE PRODUCTION JULIEN CAYOT SUPERVISEUR DE POST-PRODUCTION DAVE DEBOTTIGNIES PRODUCTEUR EXÉCUTIF STÉPHANE LAUREST PRODUCTEUR EXÉCUTIF VFX TONY KOCK PRODUCTEURS ASSOCIÉS DIMITRI STEPHANIDES ET GREGORY CHAMBET

UNE PRODUCTION PHASE 4 PRODUCTIONS EN COPRODUCTION AVEC PLAGE DU MARCHÉ PRODUCTIONS STAR INVEST FILMS PRODUCTION ET UMEDIA DISTRIBUTION STAR INVEST FILMS FRANCE VENTES INTERNATIONALES WTFILMS EN ASSOCIATION AVEC UFUND PALATINE ET SG IMAGE AVEC LA PARTICIPATION DE OCS PRIME VIDEO ET FRANCE TV AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION GRAND EST ET DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DES VOSGES ET DU CNC

PHASE 4 · STARINVEST · WTFILMS · SG IMAGE 2022 · OCS · prime · france•tv · Grand Est · CNC · STARINVEST

AU CINÉMA LE 24 AVRIL

Assiste-t-on à une course à la concurrence victimaire?

Dans son nouvel essai, Pascal Bruckner s'interroge sur le statut de la victime. Qui peut avoir des effets pervers.

Le coup de génie du christianisme est d'avoir inversé les hiérarchies de l'Antiquité. La victime a fait de sa faiblesse une arme, quand le vainqueur excipait jusqu'ici de sa seule force. Cette arme, souvent contre l'avis des Églises, s'est faite droit, des femmes, des enfants, des esclaves, des colonisés. C'est la grandeur de la civilisation. Mais sur cet édifice « *s'est greffée une stratégie dérivée : la posture victimaire* », véritable « *pathologie de la reconnaissance* ». Dans son nouvel essai, *Je souffre donc je suis*, Pascal Bruckner poursuit son œuvre salutaire de déconstruction. Après avoir dénoncé le « *fanatisme de l'Apocalypse* » ; l'islamophobie, ce « *racisme imaginaire* » ; « *la construction du bouc émissaire blanc* » ; le « *sacre des pantoufles* » et le renoncement au monde, il se penche sur la « *rêverie victimaire* », fruit de « *l'obsession frénétique du malheur* », et de l'extension infinie du domaine de la plainte et de la souffrance. Les prétendants à « *l'élection par le malheur* » sont nombreux, car contrairement au bonheur, celui-ci façonne un destin. Pour espérer une place sur le podium, il faut jouer des coudes, ou de la « *kalach* » quand on est djihadiste ou poutinien. La priorité, c'est d'abord de se débarrasser des Juifs assis sur leur « *magot symbolique* » : l'holocauste. Tout est alors bon pour les diaboliser, eux, l'État d'Israël, mais aussi Zelensky, « *juif ethnique* » à la tête d'un pays « *nazi* », l'Ukraine ! Il n'y a plus de limite. Face aux « *temps de fer* » qui s'annoncent, Bruckner suggère de terrasser notre plus grand ennemi : « *l'affolement, la haine de soi, la complaisance au malheur* ». Un bon début. ■

Emmanuel Hecht

JE SOUFFRE DONC JE SUIS. PORTRAIT DE LA VICTIME EN HÉROS
PASCAL BRUCKNER
320 P., GRASSET, 22 €

Quelle réindustrialisation pour la France?

Contre un discours souverainiste mécanique, l'économiste Vincent Vicard montre que l'enjeu n'est pas tant de réindustrialiser notre pays que de réfléchir à une politique industrielle pertinente.

De tous les pays européens comparables, la France est celui où la part de la production industrielle dans l'emploi et le PIB a le plus reculé depuis vingt ans, grevant notre commerce extérieur. D'où la pression pour une réindustrialisation tous azimuts qui envahit les discours politiques.

Dans un petit livre précis et clair, *Faut-il réindustrialiser la France ?*, Vincent Vicard relativise d'abord les chiffres. L'emploi industriel a baissé chez nous au profit des services, mais il faut décompter les externalisations des entreprises. Et notre pays pâtit paradoxalement de la gestion de nos multinationales. L'automobile allemande a gardé des chaînes d'assemblage sur place, pas la nôtre, plus rationnelle. Dans nos importations, certaines n'en sont donc pas. Résultat : si notre déficit commercial est abyssal, notre compte courant est très positif, du fait de ces gains de nos industries réalisés ailleurs. Relocaliser ces activités en France ne serait profitable ni aux entreprises ni au consommateur. Pour Vicard, cela aurait surtout un effet sur nos territoires.

Mais deux dimensions nouvelles apparaissent : la géopolitique et l'écologie. Le covid puis l'Ukraine ont montré que des productions doivent être rapatriées pour éviter des pénuries ou des dépendances, que peuvent exploiter politiquement des nations tierces. Quant à la transition écologique, elle exige, pour engendrer une nouvelle croissance, des investissements massifs aidés par l'État. Réindustrialiser la France doit donc se faire au cas par cas, selon une politique industrielle qui ne tienne pas seulement compte de la rentabilité immédiate, mais aussi d'une vision de l'avenir à long terme de notre pays. ■

Patrice Bollon

FAUT-IL RÉINDUSTRIALISER LA FRANCE ?
VINCENT VICARD
164 P., PUF, 12 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 AVRIL.

JF PAGA/GRASSET - DR/PUF

BIBLIOTHÉRAPIE

SOPHIE PÉTERS

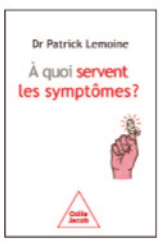
Est-ce normal, docteur ?

À tous ceux et celles qui se demandent si leurs bobos quotidiens ne font pas d'eux des personnes bizarres, voire malades, l'ouvrage de Patrick Lemoine répond point par point que, décidément non, … tout est normal. *À quoi servent les symptômes ?* nous explique comment et pourquoi tout ce qui nous perturbe à longueur de journée, mais surtout de nuit, a joué et continue de jouer un rôle crucial dans le succès de notre espèce. Son auteur, psychiatre, spécialiste du sommeil, docteur en neuro-sciences, professeur associé à l'université de Pékin, nous montre au travers de nombreux exemples que notre illusion de la maladie n'est que l'exacerbation d'un comportement non seulement normal, mais nécessaire à la survie de l'espèce. C'est l'exagération qui conduit à la véritable pathologie.

« SI MOZART ÉTAIT NÉ DE NOS JOURS, IL SE SERAIT RAPIDEMENT RETROUVÉ SOUS NEUROLEPTIQUES »

À quoi peuvent donc bien servir la dépression, l'insomnie, l'anxiété, la psychose, les toxicomanies, les troubles du comportement alimentaire ? En passant en revue la litanie de nos problématiques actuelles, on sent le psychiatre concerné, voire préoccupé, par la surmédicalisation du symptôme qui aboutit à un « *surmédicamentation* » : « *Faire de l'endeuillé un déprimé, du cancre un hyperactif, de l'halluciné un schizophrène est hautement dommageable, car cela aboutit à étiqueter, stigmatiser, ostraciser parfois même les porteurs de ces différences qui, pourtant, peuvent aussi apporter des contributions précieuses à la communauté. Malheureusement, si Mozart était né de nos jours, il se serait rapidement retrouvé sous neuroleptiques.* »

Pour bien comprendre cette distinction entre stratégie de survie adaptée et maladie mentale, Patrick Lemoine nous encourage à séparer le symptôme ressenti et le signe médical : « *Par exemple, se sentir fatigué, avoir des crampes, ne pas avoir le moral, ou trembler ne sont pas nécessairement les signes d'une maladie, mais peuvent être des réactions normales à des circonstances particulières, comme courir un marathon, faire la fête toute la nuit, vivre un deuil, ou être exposé à un froid intense.* » En le lisant, on comprend bien que la vie n'est pas autre chose qu'une suite de compromis. Et qu'il y a plus à s'inquiéter de vouloir éradiquer tous les symptômes que de les interroger pour ce qu'ils sont : des messagers utiles et des mécanismes défensifs. « *Par exemple, ressentir de la tristesse, avoir des difficultés de sommeil, ou se sentir découragé après la perte d'un être cher peut être très éprouvant. Ces mécanismes nous rendent plus capables de faire face à d'autres deuils potentiels et nous évitent de sombrer dans une véritable dépression. Prendre immédiatement des somnifères, des tranquillisants ou des antidépresseurs risque de nous empêcher de mettre en place des mécanismes de résilience. Les plages d'insomnie, dans ce contexte, permettent souvent de faire le point par rapport au disparu, de le ranger dans notre panthéon personnel. Et même si cela peut paraître choquant, le courage du psychopathe, la détermination du paranoïaque idéaliste passionné, l'infatigable énergie du maniaque comme Churchill peuvent, dans certaines circonstances, sauvegarder tout un groupe humain. Du point de vue évolutionniste qui nous occupe dans cet ouvrage, l'idéaliste passionné peut jouer un rôle dans le sauvetage d'une communauté.* » Et le médecin de conclure : « *Rien n'est plus ennuyeux qu'une symphonie composée uniquement d'accords parfaits.* » Il est temps de cesser de faire l'apologie d'une vie sans aspérité, pour nous sortir de l'ennui de la normalité qui nous guette. Merci du conseil, docteur. ■



★★★★☆
À QUOI SERVENT LES SYMPTÔMES ?
PATRICK LEMOINE
240 P., ODILE JACOB, 22,90 €

AUDREY SOVIGNET

UNE SAISON À LA PAGE

La 34e édition du Printemps du livre de Montaigu vous accueille en Vendée pour son annuel week-end littéraire.

Le plus grand événement littéraire de la Région Pays de la Loire fera son retour du 19 au 21 avril, pour trois journées rythmées par la passion de la lecture. Depuis plus de trente ans, le Printemps du livre de Montaigu s'attache à toucher un public toujours plus large, et invite tous les lecteurs à se rassembler pour soutenir la création littéraire, et refléter la diversité de l'offre culturelle. Cette année, la présidence d'honneur est confiée à Agnès Martin-Lugand. Celle-ci a imaginé un programme varié, qui mette en avant toutes les formes de littérature, du polar au roman *feel-good* en passant par la bande dessinée et la littérature jeunesse. Plus de 1000 élèves auront ainsi l'opportunité de rencontrer des auteurs : l'événement met un point d'honneur à sensibiliser les plus jeunes au processus créatif de l'écriture, en organisant des rencontres, de la maternelle au lycée. Plus de 200 auteurs prendront donc leurs quartiers sur la place de l'Hôtel-de-Ville et dans le parc Henri-Joyau, pour des temps forts d'échanges, de dédicaces et d'animations. Parmi eux, Adeline Fleury, Douglas Kennedy, Thomas B. Reverdy, Franck Thilliez, Sophie Tal Men… Une programmation prometteuse, qui annonce un week-end riche en émotions littéraires !

Margaux Morasso

printempsdulivre.terresdemontaigu.fr/festival

Annie Ernaux illustrée

La Maison européenne de la photographie met sa base de données au service de la Prix Nobel de littérature dans une exposition qui met en résonance textes et clichés.

En 1975, Annie Ernaux quitte Annecy pour s'installer à Cergy, dans le Val-d'Oise, sacrifiant le paysage alpin et lacustre pour celui résolument urbain de la banlieue parisienne. À ce moment précis surgit l'idée de faire un livre sur ce nouvel environnement, ses habitants et leur quotidien. Ainsi naît le projet de son *Journal du dehors* (1993), où elle raconte des scènes de la vie collective de 1985 à 1992, au gré de ses déambulations. Elle décrit avec sa plume précise les badauds qu'elle croise. Elle restitue les conversations qu'elle entend, provenant d'anonymes qu'elle ne reverra jamais. Une foule dont elle capture sur le vif les joies et les peines. La Prix Nobel de littérature qualifie elle-même ce recueil de « *collection d'instantanés* ». Logique que la Maison européenne de la photographie (MEP) se soit emparée du sujet en convoquant la commissaire britannique Lou Stoppard pour effectuer des recherches dans sa base de données et établir des correspondances entre l'œuvre de l'écrivaine et les clichés issus du fonds du musée.

Un étage entier est dédié à « Extérieurs », une exposition conçue avec Annie Ernaux, 83 ans, devenue une icône depuis la parution de *L'Événement* (2000), un récit poignant sur l'avortement adapté au cinéma par Audrey Diwan en 2021. Dans une scénographie épurée, les clichés en noir et blanc ou en couleurs représentent beaucoup de femmes, d'une mère portant son bébé dans ses bras à la fenêtre de son appartement d'une cité HLM (Janine Niepse, 1965) aux businesswomen agglutinées dans le métro tokyoïte (Hiro, 1962). Les tirages résonnent avec les thèmes abordés par Annie Ernaux dans ses textes universels. « *Noter les gestes, les attitudes, les paroles de gens que je rencontre me donne l'illusion d'être proche d'eux. Je ne leur parle pas, je les regarde et les écoute seulement. Mais l'émotion qu'ils me laissent est une chose réelle. Peut-être que je cherche quelque chose sur moi à travers eux.* » ■

Gabrielle Martin

→ **« Extérieurs. Annie Ernaux & la Photographie »**
Maison européenne de la photographie (Paris 4e), jusqu'au 26 mai. *mep-fr.org*

DOLORÈS MARAT CLAUDE DITYVON MARIE – PAULE NÉGRE

CONCOURS DE NOUVELLES

Lire Magazine-Librinova" saison 7

La nouvelle édition de cette opération sera parrainée par Bernard Minier.

Autant faire appel à un « pro ». On ne le sait pas toujours, mais c'est après avoir participé à de nombreux concours d'écriture que Bernard Minier s'est lancé dans le roman. Bien lui en a pris puisque son premier ouvrage, *Glacé*, lui a valu le succès que l'on connaît, largement confirmé par la suite *[voir les extraits de son nouvel ouvrage,* Les Effacées, *page 80]*. Après Mélissa Da Costa l'an dernier, l'auteur de thrillers a accepté d'être le parrain de l'édition 2024 du concours de nouvelles organisé par *Lire Magazine* et Librinova.

Pour tous les passionnés d'écriture souhaitant tenter leur chance, voici le règlement :

- La nouvelle doit être inédite et compter de 12 000 à 16 000 signes.
- Votre texte doit commencer par la phrase d'incipit proposée par Bernard Minier : « Pleine lune, le bateau se balançait sous les étoiles. »
- Tous les genres littéraires sont possibles.
- Les participations sont ouvertes du 21 mars au 1er juillet 2024.

Les nouvelles seront évaluées par un jury composé de professionnels de l'écriture sur la qualité de la plume, l'originalité de l'histoire et la cohérence du récit.

Le premier prix remportera la publication de sa nouvelle dans le numéro de novembre de *Lire Magazine*. Les six nouvelles lauréates seront publiées dans un recueil numérique chez Librinova.

À vous de vous lancer ! ■ **Baptiste Liger**

Pour participer et déposer son texte : *concours-ecriture.com*

Retour à Saint-Louis

Le Forum du Livre se déroulera du 19 au 21 avril.

Chaque année, Saint-Louis célèbre l'arrivée des beaux jours avec son Forum du Livre. Ce rendez-vous bien connu des Alsaciens accueille une pléiade d'écrivains pour des tables rondes et des dédicaces. Le président de cette 41e édition, Sorj Chalandon, Adeline Dieudonné, Jean-Christophe Rufin, Michel Bussi, Harold Cobert, Rascal ou encore notre chroniqueuse Stéphanie Hochet ont accepté l'invitation. L'actualité de l'année y occupe une place centrale, avec des conférences de Pierre Haski sur le conflit israélo-palestinien, et de Laura Sibony sur les rouages de l'intelligence artificielle. Éric-Emmanuel Schmitt et Lisette Lombé, quant à eux, enchanteront les visiteurs lors de deux spectacles immanquables. ■ **Marie Jouvin**

forumlivre.fr

BRUNO LEVY/XO

LES CLASSIQUES DE LIRE magazine

Sa majesté & ses mystères

Voltaire le voyait comme un « génie barbare ». Et pour cause ! William Shakespeare n'avait que faire des règles d'unicité ou de bienséance propres au bon goût français. Chez lui, la comédie se mâtine de tragédie et inversement, la violence se déploie sur scène… Qu'il donne dans la farce scabreuse ou dans les monologues élevés, Shakespeare excellait dans tout. Ce qu'il fallait pour séduire le public bigarré des théâtres londoniens du XVIe siècle. Mais si l'importance de son œuvre ne se discute pas, sa vie reste largement mystérieuse. Dans ce numéro, nous tâchons de circonscrire l'individu Shakespeare, d'interroger sa poétique extraordinairement variée, d'analyser ses usages des genres, de nous pencher sur ses sonnets. Avec Robert Kopp, Anthony Burgess, Barbara Schulz… ■ **Alexis Brocas**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

HORS-SÉRIE

Les plus belles poésies écrites par des femmes

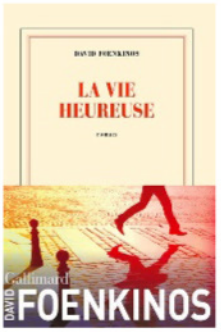
Il est grand temps de réévaluer la place des femmes dans la poésie universelle. N'est-ce pas une femme, la première à signer un texte littéraire : la Sumérienne Enheduana ? Quant au vers libre, on en attribue la maternité à Marie Krysinska. Le hors-série *Les Plus Belles Poésies écrites par des femmes* vous propose cent textes écrits par les plus grandes poétesses, de l'Antiquité à nos jours, du Mexique au Japon. Pour s'émouvoir avec Louise Labé et Caroline de Günderode ; rêver avec Inés de la Cruz et Emily Dickinson ; protester avec Constance de Salm et Adrienne Rich ; s'affirmer avec Kae Tempest. Chaque poème est accompagné d'un bref commentaire ou d'un plus long article. Les traductions sont inédites ou signées par de grands maîtres. De quoi enfin changer notre regard sur la poésie féminine. *« Je crois que ma solitude devrait avoir des ailes »* (Alejandra Pizarnik). ■ **Louis Chevaillier**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

SENS CRITIQUE

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.



15 ✶ La Vie heureuse
David Foenkinos
(Gallimard)

« […] Lorsqu'une ancienne camarade d'école lui propose de la rejoindre pour l'épauler dans ses fonctions de directrice de cabinet du secrétaire d'État au Commerce extérieur, Éric Kherson, qui sans vraiment se l'avouer se sentait tourner en rond entre son poste de cadre dirigeant chez Decathlon et sa vie solitaire de père divorcé très peu investi, est le premier étonné de son empressement à sauter sur l'occasion. Grand bosseur et bien vite le bras droit de cette femme ambitieuse, le voilà qui l'accompagne en Corée pour convaincre les dirigeants de Samsung d'implanter une usine de trottinettes en France. C'est là, à Séoul, que tout bascule, quand Éric découvre par hasard cette pratique thérapeutique inventée ici pour endiguer un taux record de dépression et de suicide : assister à ses propres funérailles et ressentir la mort, enfermé dans un cercueil, tout cela pour se sentir ensuite plus vivant et trouver la motivation de réorganiser sa vie. […]. Face à la tyrannie des injonctions sociales et à rebours de la vanité des apparences, est-il possible de changer d'état d'esprit pour une vie plus heureuse et équilibrée ? Il semble que ce soit le rappel de notre finitude qui soit le plus à même de nous convaincre de l'urgence de la joie et du bonheur : à appréhender sa mort, l'on n'a que plus envie de profiter de sa vie. Un roman doux-amer, où l'on retrouve avec plaisir l'incomparable sens de la formule de David Foenkinos. » ■ **#Cannetille**

3 ✶ Le Bureau d'éclaircissement des destins
Gaëlle Nohant
(Le Livre de Poche)

« Irène travaille méticuleusement pour le centre de documentation sur les persécutions nazies et doit rendre les objets dont a hérité le centre après la libération des camps. Chaque objet raconte une histoire et Irène tente de la retracer pour trouver des descendants au propriétaire initial. Des morceaux de vies sont décrits, les horreurs sont écrites avec pudeur et la restitution apporte des moments de respiration dans le roman *[lauréat du grand prix RTL*-Lire Magazine *2023]*. » ■ **#livreclem**

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 12 mars 2024, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

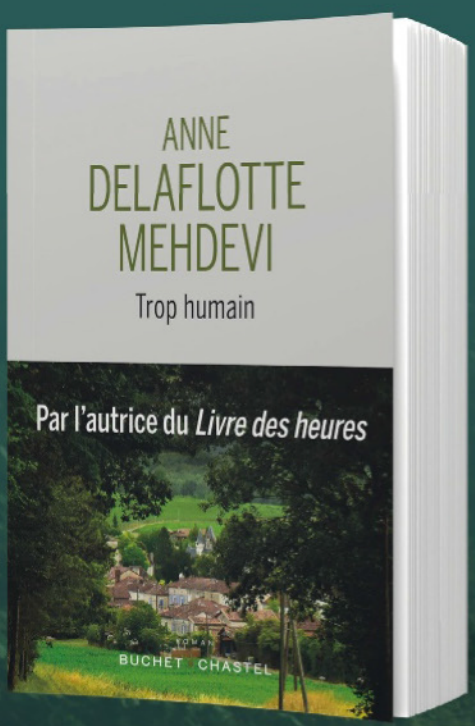
	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Joël Dicker	Un animal sauvage	Rosie & Wolfe	Polars
2	Thomas Schlesser	Les Yeux de Mona	Albin Michel	Littérature
3	Delphine Horvilleur	Comment ça va pas ?	Grasset	Essais
4	Guillaume Musso	Quelqu'un d'autre	Calmann-Lévy	Littérature
5	Vincent Lemire, Christophe Gaultier	Histoire de Jérusalem	Les Arènes	BD
6	Nicolas Mathieu, Aline Alko	Le Ciel ouvert	Actes Sud	Littérature
7	Sylvain Tesson	Avec les fées	Équateurs	Littérature
8	Christian Bobin	Le Murmure	Gallimard	Littérature
9	Jean-Christophe Rufin	D'or et de jungle	Calmann-Lévy	Littérature
10	Paul Auster	Baumgartner	Actes Sud	Littérature
11	Jean-Baptiste Andrea	Veiller sur elle	L'Iconoclaste	Littérature
12	Stephen King	Holly	Albin Michel	Polars
13	Marie Darrieussecq	Fabriquer une femme	P.O.L	Littérature
14	Édouard Durand	160 000 enfants. violences sexuelles et déni social	Gallimard	Essais
15	David Foenkinos	La Vie heureuse	Gallimard	Littérature
16	Julia Malye	La Louisiane	Stock	Littérature
17	Jean Dufaux, Philippe Delaby	Murena (t. 12)	Dargaud	BD
18	Neige Sinno	Triste tigre	P.O.L	Littérature
19	Jean-David Morvan, Thomas Tcherkezian	Missak, Mélinée et le groupe Manouchian	Dupuis	BD
20	Hayao Miyazaki	Le Voyage de Shuna	Sarbacane	BD
21	Asma Mhalla	Technopolitique. Comment la technologie fait de nous des soldats	Seuil	Essais
22	Camille de Peretti	L'Inconnue du portrait	Calmann-Lévy	Littérature
23	Emmanuel Todd	La Défaite de l'Occident	Gallimard	Essais
24	Nathan Devers	Penser contre soi-même	Albin Michel	Essais
25	Cécile Coulon	La Langue des choses cachées	L'Iconoclaste	Littérature
26	Daniel Cohen	Une brève histoire de l'économie	Albin Michel	Essais
27	Marion Fayolle	Du même bois	Gallimard	Littérature
28	Lydie Salvayre	Depuis toujours nous aimons les dimanches	Seuil	Littérature
29	Collectif	Le 1. Hors-Série XL. Dune, les leçons d'un mythe	Le Un	Essais
30	Sophie Divry	Fantastique histoire d'amour	Seuil	Littérature
31	Collectif	Le 1. Robert Badinter 1928-2024	Le Un	Essais
32	Cédric Sapin-Defour	Son odeur après la pluie	Stock	Littérature
33	Julien Denormandie, Erik Orsenna	Nourrir sans dévaster (t. 8)	Flammarion	Essais
34	Frank Herbert	Dune	Robert Laffont	SF
35	Collectif	La Déferlante n° 13. Avorter	La Déferlante	Essais
36	Giuliano Serena	Felicità	Robert Laffont	Littérature
37	Sarah Rivens	Lakestone (t. 1)	HLab	Littérature
38	Valérie Zenatti	Qui-Vive	L'Olivier	Littérature
39	Mr Tan, Diane Le Feyer	Mortelle Adèle et les Reliques du chat-lune	Mr Tan and Co	BD
40	Emma Doude van Troostwijk	Ceux qui appartiennent au jour	Minuit	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Joël Dicker	L'Affaire Alaska Sanders	Rosie & Wolfe	Polars
2	Giuliano Da Empoli	Le Mage du Kremlin	Folio	Littérature
3	Gaëlle Nohant	Le Bureau d'éclaircissement des destins	Livre de Poche	Littérature
4	Guillaume Musso	Angélique	Livre de Poche	Littérature
5	Annette Wieviorka	Anatomie de l'affiche rouge	Seuil	Essais
6	Frank Herbert	Dune (t. 1)	Pocket	Polars
7	Aurélie Valognes	L'Envol	Livre de Poche	Littérature
8	Toshikazu Kawaguchi	Tant que le café est encore chaud	Livre de Poche	Littérature
9	Laetitia Colombani	La Tresse	Livre de Poche	Littérature
10	Jean-François Beauchemin	Le Roitelet	Folio	Littérature

ANNE DELAFLOTTE MEHDEVI

TROP HUMAIN



« Une intrigue originale qui interroge subtilement ce qui fait notre humanité. »

la Fringale culturelle

« Un roman bouleversant de sincérité et de justesse. »

Opélie Drezet, Librairie La Maison jaune

BUCHET • CHASTEL

Évelyne Bloch-Dano

DANS LA BONNE POSTURE

On connaît son travail de biographe, moins sa passion pour Babar et le yoga. Alors qu'elle publie un roman, *Violette et Stella*, nous sommes allés voir la jurée Femina chez elle, à L'Étang-la-Ville. Rencontre avec une proustienne zen.

Elle est en quelque sorte la régionale de l'étape : de 1993 à 2008, Évelyne Bloch-Dano a tenu dans *Le Magazine littéraire* une chronique sur les maisons d'écrivains. Cette fois-ci, les rôles s'inversent, et c'est elle qui reçoit de la visite à L'Étang-la-Ville, où elle s'est installée en 1990. Dès notre arrivée dans le salon, on est frappé par le minimalisme des lieux. À part un vinyle d'*Imagine* de John Lennon, à première vue, peu de détails attirent l'œil. La faute aux flammes : les lieux ont connu deux incendies qui ont emporté bibelots, livres et garde-robe. « *La seconde fois, mon mari et moi avons perdu tous nos vêtements,* se souvient Évelyne Bloch-Dano. *Je me suis rarement habillée chez Dior, mais c'était quand même désagréable. Enfin, ça apprend à relativiser…* » Au-dessus d'une bibliothèque où Proust et Balzac règnent en maîtres, on remarque trois éléphants en bois, rapportés du Kenya : « *J'y avais voyagé avec ma famille, l'occasion d'aller voir la maison de Karen Blixen, à quelques kilomètres de Nairobi – ses pelouses impeccables et ses massifs de bougainvilliers, la superbe vue sur les Ngong Hills, parfois voilées par la brume…* »

PAS DE RITUELS, MAIS UNE FAÇON D'ÊTRE

Autour d'un café et de sablés normands aux pommes, on lui demande quelle maison d'écrivain l'avait marquée le plus favorablement : « *Elle n'a rien d'extraordinaire en soi mais j'ai beaucoup aimé celle de Jean Giono, Lou Paraïs, à Manosque. Elle est très hospitalière, on s'y sent bien. On y découvre un Giono différent de sa caricature de Provençal à la Pagnol, entre lavande et pastis. C'était un homme de goût, un esthète bibliophile qui nous rappelle qu'on peut être raffiné en restant très simple. À l'inverse, je n'irais pas vivre dans la maison de campagne de Beckett en Seine-et-Marne. C'est une sorte de cube très austère, un Lego sans rien autour. Mais ça correspond bien à l'esthétique de Beckett, me direz-vous…* »

Au rez-de-chaussée, on note aussi de gros volumes sur les légumes et un beau portrait de la mère juive allemande d'Évelyne Bloch-Dano, sujet de son livre *La Biographe*. L'escalier mène à une pièce lumineuse : son bureau. On y trouve une toile du peintre péruvien Barrientos et la reproduction d'une planche de Claire Bretécher, qui amuse beaucoup l'autrice. Sur les étagères, des livres qui ont survécu aux incendies, dont un roman de Proust à la couverture

La maison d'Évelyne Bloch-Dano, en région parisienne, a connu deux incendies. Bibelots, livres et vêtements en ont fait les frais. La couverture caramélisée d'un roman de Marcel Proust (ci-dessous) en témoigne.

méconnaissable, caramélisée par le feu, ainsi que *Babar et la Vieille Dame*, en meilleur état : « *Bien avant Proust, il y a eu Jean de Brunhoff. Les aventures de Babar, ce sont les premiers livres que j'ai lus. Hélas, je ne suis pas parvenue à transmettre ce goût à mes petits-enfants…* »

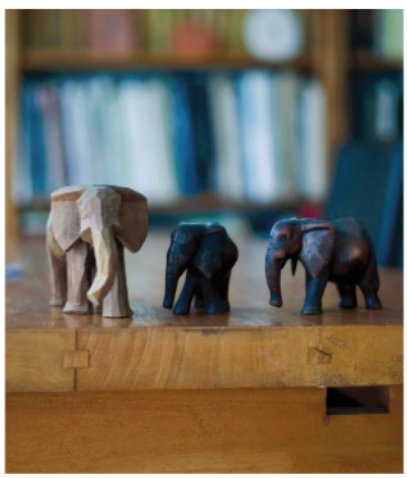
Évelyne Bloch-Dano a-t-elle des rituels d'écriture ? Pas de gros mots, s'il vous plaît : « *D'une manière générale, je n'aime pas la répétition. Par exemple, ça me barbe de prendre toujours le même itinéraire. L'écriture, à mes yeux, est une activité capricieuse, très liée au désir : il m'arrive de faire de grosses journées ; et d'autres jours, si je n'en ai pas envie, je n'écris pas. Ma seule règle est de ne jamais travailler après 19 heures. À ce moment-là, je me détends, je cuisine, je me promène…* »

Le bureau ouvre sur la chambre, où un tapis de yoga repose en évidence. Dans *Violette et Stella* (nous y reviendrons), Évelyne Bloch-Dano met cette phrase dans la bouche d'Anne, la narratrice : « *Le yoga a été ma bouée de survie, depuis le début.* » Faut-il y voir une confession ? « *Absolument. Ça fait très longtemps que je pratique le yoga. Sans aller jusqu'en Inde comme une de mes filles, j'ai fait des stages, j'ai eu des profs particuliers qui venaient à la maison… Maintenant, j'en fais au feeling. C'est bien plus qu'une gymnastique joignant le corps et l'esprit, ça engage une façon d'être, une façon de vivre. On sait mieux respirer, se relaxer, regarder le monde.* » L'écrivaine siège au jury du prix Femina, dont les délibérations sont réputées houleuses. Sans la moindre arrière-pensée (cela ne nous ressemble pas), on lui demande si certaines de ses consœurs déroulent aussi de temps à autre leur tapis pour garder la tête froide. Son sourire en dit long : « *Ah ! des séances de yoga collectives, ça ne nous ferait pas de mal, et pas uniquement lors des délibérations ! Mais ce n'est pas du tout leur truc, j'ai l'impression – à aucune des jurées.* »

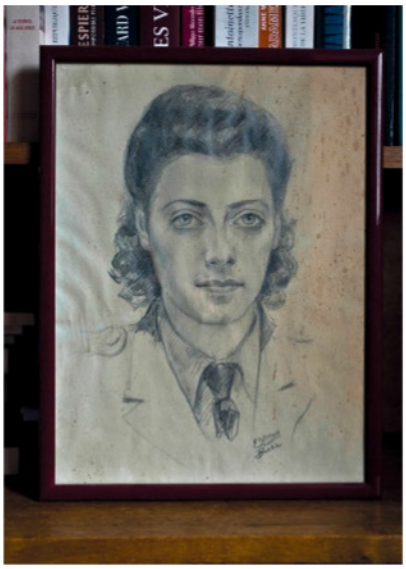
LE ROMAN COMME UNE RESPIRATION

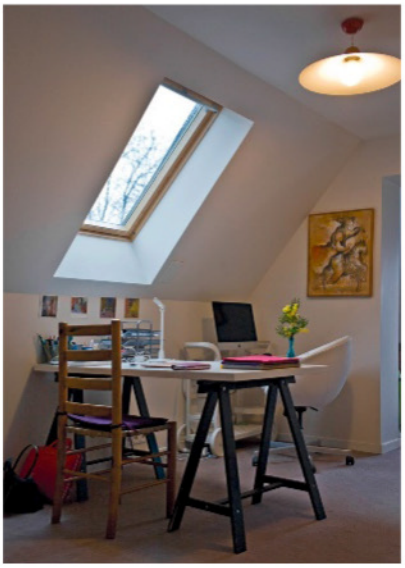
Nous redescendons au salon, et une question nous brûle les lèvres. *Violette et Stella* raconte la vie d'Anne (née en 1948), de sa fille Stella (née en 1968) et de la meilleure amie de cette dernière, Violette. Les deux héroïnes sont donc de la génération de Vanessa Springora et de Judith Godrèche, qui reprochent aux baby-boomers de les avoir abandonnées. Qu'a-t-elle à répondre à ces accusations ? « *Le féminisme était là avant nous, on ne l'a pas inventé, mais on a tracé des voies. C'est ce que je voulais montrer à travers le personnage d'Anne. Je défends le féminisme des années 1970. On a obtenu des choses fondamentales, dont la contraception et l'avortement. On a aussi mené une réflexion sur les rapports de couple – pour certaines contre les hommes, pour d'autres, comme moi, avec les hommes. Il y a eu alors une libération sexuelle. On écrit en ce moment qu'elle ne profitait qu'aux hommes. Je m'inscris en faux : elle nous a profité à nous aussi, les femmes. Mais oui, elle a entraîné un certain nombre d'excès et de désastres, qui existaient aussi indépendamment de ça. Des hommes plus âgés ayant du pouvoir et abusant de jeunes filles, on n'a pas attendu ma génération pour voir ça, c'est une constante. Avec mes filles, je faisais très attention. Avec mon fils aussi, d'ailleurs. Je n'aurais jamais accepté ce qu'a accepté la mère de Vanessa Springora, c'était hors de question.* » *Violette et Stella*, qui croise trois portraits de femmes, est aussi le récit émouvant d'une désillusion politique : « *Je n'ai jamais été une militante, mais j'ai quand même participé à quelques manifestations. Avec mes amis, nous étions animés par un grand espoir, qui est retombé. Je ne vois pas actuellement ce qui pourrait en susciter. On est dans la crainte. La période que l'on vit n'est pas très exaltante, ça manque d'enthousiasme… Peut-être que certains écologistes en ont, mais ce n'est pas flagrant quand on les entend et quand on les voit !* »

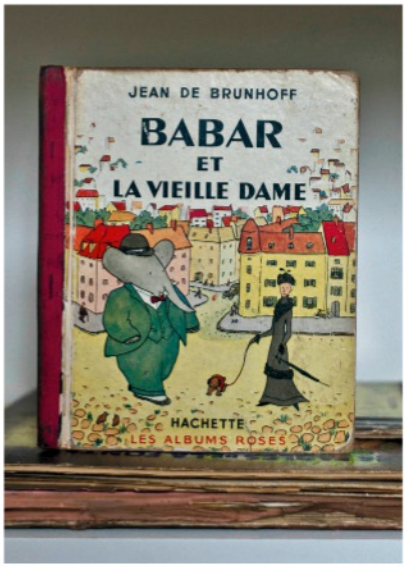
Évelyne Bloch-Dano nous avoue s'être inspirée d'un livre pour écrire le sien : *Mémoires de deux jeunes mariées* de Balzac. •••



Des éléphants en bois rapportés du Kenya. Voyage ayant permis de visiter la maison de Karen Blixen.







À gauche, un beau portrait de la mère juive allemande de l'écrivaine. L'escalier qui mène à l'étage conduit à une pièce lumineuse, son bureau (au centre). À droite : Parce que *« bien avant Proust, il y a eu Jean de Brunhoff »,* figure aussi en bonne place sur une étagère un album des aventures de Babar.

On s'étonne que *Violette et Stella* soit son premier roman alors qu'elle publie depuis 1997. La remarque ne la désarçonne pas : *« Je m'attendais à cette question ! Sachez que, initialement, j'écrivais des romans. Il y a eu un concours de circonstances. Quand, en 1994, j'ai présenté chez Grasset un manuscrit à Manuel Carcassonne – qui est toujours mon éditeur aujourd'hui chez Stock –, je travaillais déjà sur Alexandrine Zola. J'ai signé pour ce second texte, qui est devenu* Madame Zola. *Je me suis ensuite spécialisée dans les biographies… J'avais l'impression d'avoir trouvé ma voie, que ça me convenait bien. J'adore ce genre littéraire, mais à un moment j'ai eu envie de reprendre ma liberté. En 2021, j'ai sorti* L'Âme sœur, *sur Gustav Mahler et Natalie Bauer-Lechner. Ça a été un livre difficile à écrire, notamment parce que Mahler n'est pas simple à cerner… J'ai eu le sentiment d'être arrivée à ce que je pouvais faire de mieux, et j'ai eu envie de changer de domaine. Le retour au roman est arrivé comme une respiration. »*

Parmi les nombreux ouvrages que l'on trouve, des beaux livres sur les fruits et les légumes.

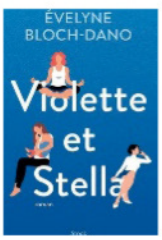
POUR FINIR AVEC SAND

Évelyne Bloch-Dano est une femme constante : elle a créé le prix Femina des lycéens (auquel elle est très attachée) après avoir longtemps enseigné. C'est sa carrière qui l'avait conduite à emménager ici, alors qu'elle avait été affectée au lycée de Saint-Germain-en-Laye et que son mari travaillait à La Défense, facilement accessible depuis la gare de L'Étang-la-Ville. Coïncidence étonnante : le petit-fils de Zola, Jean-Claude Le Blond-Zola, vivait au coin de la rue ! Dans le cadre de ses recherches pour *Madame Zola*, elle avait pu interviewer ce descendant du couple…

Les nabis, dont Édouard Vuillard, sont passés par L'Étang-la-Ville. On est à une quinzaine de kilomètres de la maison de Zola à Médan, encore plus près du château de Monte-Cristo de Dumas, au Port-Marly, et de la datcha de Tourgueniev, entre La Celle-Saint-Cloud et Bougival. Il ne manque que le fantôme de Proust dans la région, mais pour retrouver son écrivain préféré Évelyne Bloch-Dano a une résidence secondaire : une villa Belle Époque à Cabourg. L'autrice de *Madame Proust* et d'*Une jeunesse de Marcel Proust* reconnaît au passage avoir pris ses distances avec cet obsessionnel qui aurait dû s'adonner un peu plus au yoga : *« Proust est certainement l'écrivain qui a le plus compté pour moi, mais il n'y a pas que son œuvre, il y a aussi le personnage, les gens qu'il a côtoyés, j'ai du mal à tout démêler… Ça a proliféré, les études proustiennes, son aura… Il m'arrive d'être lassée par tout ce qui s'écrit sur lui ou autour de lui – parfois sous lui. Je n'ouvre pas* La Recherche *tous les jours. Proust vous ramène à vous, à la réflexion. Quand je ressens le besoin de m'évader, je prends un roman de Balzac. Et l'écrivain que j'aurais le plus aimé connaître n'est pas Proust, mais George Sand. Elle est très sympathique, d'une incroyable générosité. Sa correspondance, remarquable, est un de mes livres de chevet. Terminons donc sur elle ! »* ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine*



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
VIOLETTE ET STELLA
ÉVELYNE BLOCH-DANO
267 P., STOCK, 20,50 €

GÉRARD OBERLÉ

Le père de l'architecte

L'obscurité qui couvre les pères, alors que leurs fils sont nimbés de lumière, m'avait incité, dans une notice de l'an dernier, à rendre les honneurs au père d'Alfred de Musset. Animé par le même esprit d'apostolat, je récidive avec le géniteur du fameux architecte Viollet-le-Duc. Aujourd'hui, Emmanuel-Louis-Nicolas Viollet-le-Duc (1781-1857) demeure une référence pour les bibliophiles, comme auteur de la *Bibliothèque poétique* (1843-1847), catalogue raisonné de l'importante collection de poètes anciens qu'il avait rassemblée pendant trente ans, mais son nom est ignoré du grand public. Il était fils d'un bourgeois gentilhomme portant blason, exerçant comme huissier et commissaire-priseur au Châtelet, arrêté en 1794. La fermeture des écoles en 1793 ayant interrompu ses études, le collégien de 12 ans les poursuivit avec les livres pour seuls maîtres, et se passionna aussitôt pour les anciens poètes, une passion dont il ne se délivrera jamais. Voué sans réserve aux muses pendant toute sa vie, il publiera ses propres poèmes, des traités de versification, et collabora avec l'érudit bibliophile et éditeur Pierre Jannet à la *Bibliothèque elzévirienne*, floribonde collection d'ouvrages antérieurs au XVIII^e^ siècle, de poètes et prosateurs, textes rares et parfois inédits. Sa bibliographie recèle aussi un roman, une œuvre de jeunesse datant de 1809 qu'il ne fera paraître qu'en 1853 dans la *Bibliothèque elzévirienne* (unique entorse à la vocation de la collection). Publié dans ce format inapproprié et arrivant à contretemps, ce roman passa inaperçu et ne fut jamais réimprimé.

Six mois de la vie d'un jeune homme est pourtant un récit intéressant, une narration très représentative du sentiment de désillusion ressenti par bien des jeunes gens au début du XIX^e^ siècle. Ce malaise générationnel, désigné sous l'appellation « mal du siècle » a émergé avec *Les Souffrances du jeune Werther*. Le roman de Goethe fut une source d'inspiration pour tout le mouvement romantique : *Childe Harold* de Byron, *René* de Chateaubriand, *Adolphe* de Constant, *Obermann* de Senancour, plus tard Octave, de la *Confession d'un enfant du siècle* de Musset et bien d'autres moins connus sont tous des jeunes gens désillusionnés. Eugène de Lautrec, le héros de Viollet-le-Duc, est taillé dans le même bois. Les désarrois de l'âme inquiète et agitée d'Eugène relèvent de la même maladie morale. « *J'ai vécu dans le temps que je peins,* dit l'auteur dans la préface, *j'ai vu les lieux que je décris ; j'ai connu les hommes que je mets en scène ; j'ai entendu les paroles que je leur prête. L'action seule du petit drame où je les fais agir est feinte…* » Eugène vit en solitaire dans le château de ses ancêtres, au pied des Pyrénées non loin de Bétharram. « *Le XVIII^e^ siècle terminait son cours sous le régime du Directoire.* » Les autres protagonistes sont le père O'Donnel, un prêtre réfugié avec sa nièce Méri dans le presbytère d'un hameau perdu, le comte d'Albret, l'oncle d'Eugène, un agent royaliste accueilli au château avec Aglaé, une belle et mystérieuse pupille dont il a la charge. La trame du roman est assez simple : passions contrariées, amour impossible… L'auteur le reconnaît dans sa préface : « *L'action du petit drame* […] *m'a semblé suffisante pour développer les caractères et les passions que j'ai voulu reproduire.* »

> EUGÈNE DE LAUTREC, LE HÉROS DE VIOLLET-LE-DUC, EST TAILLÉ DANS LE MÊME BOIS

Roman autobiographique et roman pyrénéiste, avec de saisissantes descriptions des sites (qui font penser aux toiles de Caspar David Friedrich), coutumes et cérémonies locales… Jacques Labarère n'a pas omis de le faire figurer dans sa *Bibliographie pyrénéiste*. « *Pourquoi, me dira-t-on, interrompre le sommeil où était enseveli cet ouvrage depuis quarante ans, pour en assoupir aujourd'hui ses lecteurs, s'il s'en trouve ? Parce que d'abord, chaque auteur tient à publier ses œuvres, ensuite parce que la France littéraire est sujette à ces mouvements de bascule qui suivent les chances de sa politique.* » Ainsi se disculpe l'auteur en publiant sous le Second Empire une œuvre de jeunesse datant de l'empire précédent. ■

AUDREY SOVIGNET

Max Morise, Simone Breton, Paul Éluard, Joseph Delteil, Gala Éluard, Robert Desnos, André Breton et Max Ernst (sur la bicyclette), lors de la foire de Montmartre en 1923.

STEFANO BIANCHETTI/BRIDGEMAN IMAGES

SOMMAIRE

42 **La bande à Breton**
Histoire d'une révolution

44 **Qui sont les héritiers ?**

45 **Le Manifeste**
Itinéraire d'un texte fondateur

46 **Technique surréaliste**
L'esprit d'un collectif

47 **Au théâtre**
En avant-garde toute !

48 **Sélection**
8 œuvres au-delà du réel

50 **Sur grand écran**
Une idylle vite rompue

LE SURRÉALISME CENT ANS APRÈS

Rimbaud l'avait pressenti avec sa quête d'une *« alchimie du verbe »* et sa *« mélancolique lessive d'or du couchant »*. Lautréamont l'avait effleuré par une fameuse comparaison *(« beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie »).* Apollinaire a inventé son nom. Et André Breton en a établi les principes fondateurs. Né d'un fier refus de la réalité positive, d'un attrait pour le rêve et la théorie freudienne, d'un intérêt sans a priori pour les mots des supposés fous, et d'un exubérant désir de nouveauté, le surréalisme a irrigué tous les arts : la poésie avec Éluard, le roman avec Aragon, la peinture avec Dalí, le cinéma avec Buñuel… Et pour cause : autant qu'une méthode de création souvent stimulée par le jeu, le surréalisme apparaît d'abord comme une façon de voir le monde en déjouant systématiquement toutes les conventions par lesquelles nous nous le représentons, et en faisant fi de toute raison. La promenade y devient jeu de hasard, l'écriture quête de *« rencontres fortuites »* et de collisions fructueuses, la pensée s'ouvre au délire ; l'inconscient bâillonne le surmoi pour dicter sa parole. Quelle libération que le surréalisme ! Et quelle étonnante histoire que celle de ce mouvement, parti d'une volonté d'émancipation absolue, et qui finit en dictature au fil des exclusions prononcées par son fondateur. Une histoire somme toute brève, mais assez marquante pour que, cent après le *Manifeste* de 1924, nous taxions de « surréaliste » tout ce qui nous semble défier la raison. Assez marquante aussi pour que de nombreux artistes, sans se revendiquer du mouvement, en véhiculent l'empreinte dans leur œuvre : hier Ionesco et Beckett, aujourd'hui le réalisateur Quentin Dupieux… La surréalité n'a pas fini de nous désarçonner.

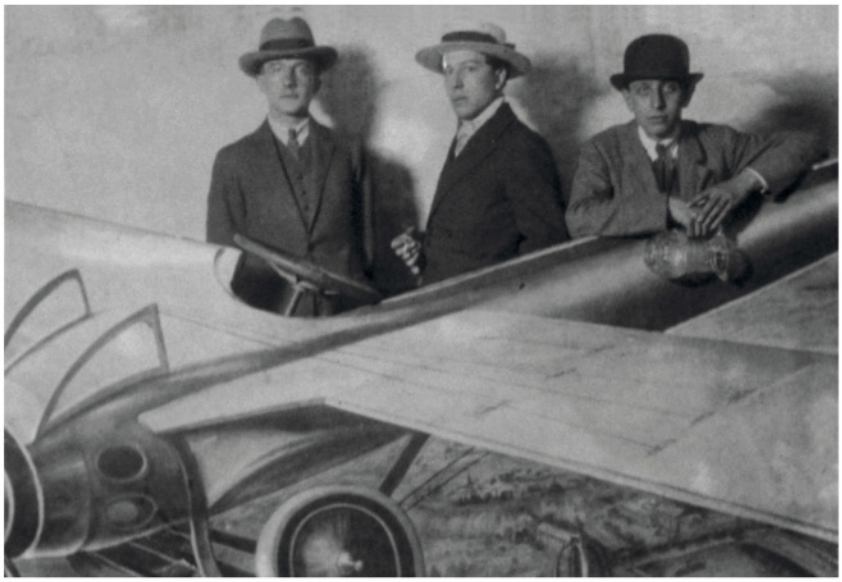
Alexis Brocas

La bande à Breton

HISTOIRE D'UNE RÉVOLUTION

Influencé par Freud, dont il adopte les conceptions, et par les dadaïstes, dont il reprend les provocations, le surréalisme s'est vite imposé comme un mouvement majeur avant que l'usure et les dérives autoritaires d'André Breton n'en fassent un « brillant fantôme ».

Qu'est-ce que le « surréalisme » ? « *Un nouveau mode d'expression pure* […] *dont il nous tardait de faire bénéficier nos amis* », répond son créateur, André Breton (1896-1966), dans le premier manifeste du mouvement paru en octobre 1924. Le mot lui-même, nous y apprend-il, a été adopté en hommage au défunt Guillaume Apollinaire. En 1917, l'ami de Picasso et des cubistes avait qualifié de « *surréaliste* » sa pièce déjantée *Les Mamelles de Tirésias*. En 1924, le poète moderniste n'est plus, mais Breton, lui, est bien vivant. La future figure de proue de l'avant-garde littéraire et artistique mondiale a 28 ans. Voilà déjà huit ans que ce natif de l'Orne, fils de gendarme et ancien étudiant en médecine, s'est entiché d'une nouvelle « science de l'esprit ». Promue par le docteur Freud, elle est appelée « psycho-analyse ».



Réunis lors d'une foire à Montmartre en 1923, les poètes surréalistes Paul Éluard et Robert Desnos encadrent le fondateur du mouvement, André Breton.

DE RÊVE ET DE FOLIE

Cette science encore à peu près inconnue en France, il la veut mettre au service de la création sous toutes ses formes. C'est en 1916, pendant son service militaire, lors d'un séjour au centre de neuropsychiatrie de Saint-Dizier, que le jeune appelé a été « *frappé à jamais* » par le comportement des « *évacués du front pour troubles mentaux* », rapporte la spécialiste des œuvres d'André Breton, Marguerite Bonnet (*Folie et psychanalyse dans l'expérience surréaliste*, 1992). « *Le séjour* […] *a eu une influence décisive sur le déroulement de ma pensée* », confirmera plus tard l'intéressé, qui préparait à l'époque l'internat de la Salpêtrière. Car, tout en voulant devenir « *médecin d'asile* », André se sent « *furieusement poète* ».

Ce qui nous ramène logiquement au *Manifeste* de 1924. À cette date, André Breton a bâti l'essentiel de sa doctrine pour les années à venir. Elle se fonde d'abord sur le refus de croire en la folie des « *fous* » dont la liberté « *ne saurait être en jeu* ». Percevant dans cette folie un pouvoir de création original, il se déclare irrémédiablement « *hostile* » à toute manière d'écrire dite « *réaliste* » ou « *positiviste* » : celle d'un « *saint Thomas ou d'un Anatole France* », assène-t-il. Infortuné Anatole France qu'un pamphlet surréaliste titré « Un cadavre » assassinera symboliquement en octobre de la même année. Ne jurant que par Freud, Breton promeut une méthode d'écriture qu'il veut « *révolutionnaire* ». Usant d'automatismes psychiques et reposant sur des associations, cette méthode ouvre la porte des rêves, le sommeil et la demi-veille étant considérés comme des terres à explorer, au même titre que l'état d'éveil. Ce sont ces trois états réconciliés qui constituent, selon Breton, une « *surréalité* ». Il note au passage qu'elle eût parfaitement pu s'appeler « *supernaturalisme* », un terme que Gérard de Nerval emploie dans *Les Filles du feu* paru en 1854, alors que le poète était interné dans la clinique du docteur Émile Blanche, à Passy.

Gérard de Nerval, le fou, le suicidé, mais aussi Isidore Ducasse, alias « comte de Lautréamont », l'Américain Edgar Poe, Charles Baudelaire, Arthur Rimbaud ou Alfred Jarry, le *Manifeste* dresse soigneusement la liste des précurseurs du surréalisme. C'est une jolie bande de fous furieux : décadentistes fin de siècle marqués par le pessimisme, rêveurs prônant le dérèglement des sens, symbolistes remettant l'imaginaire et le fantastique au goût du jour, pataphysiciens faisant triompher le principe de plaisir sur celui de réalité… Tous ont rejeté avec force le naturalisme qui triomphe en Europe à la fin du XIXe siècle. La liste de ces génies tutélaires, à laquelle Breton ajoute le divin Sade et le

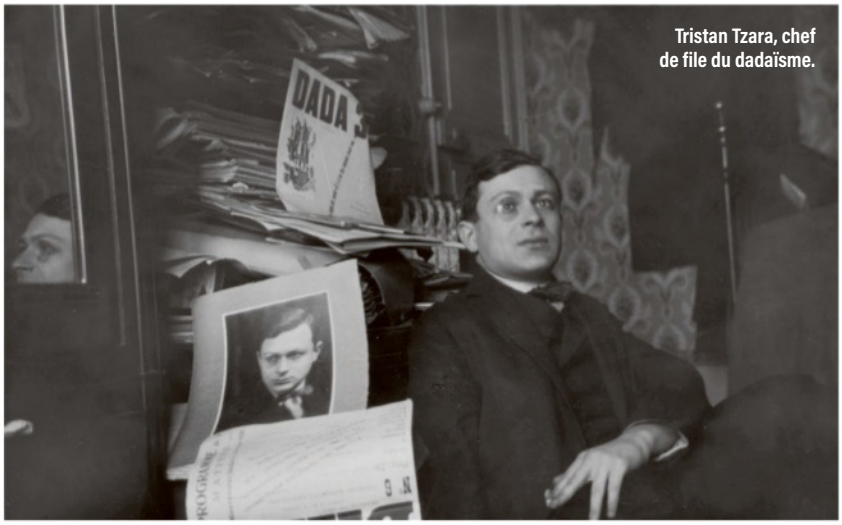
SCIENCE PHOTO LIBRARY/CCI ARCHIVES/AKG IMAGES

satiriste Swift, ne variera plus : tous figurent en bonne place dans l'*Anthologie de l'humour noir* qu'il tentera de publier une première fois en 1939, l'ouvrage se voyant refuser le visa de censure par Vichy. Le manifeste s'achève par la liste des compagnons de la première heure : Philippe Soupault, le cocréateur du mouvement, et Louis Aragon, rencontré en 1917 au Val-de-Grâce où tous deux partageaient la garde du « service des fous » et une passion pour *Les Chants de Maldoror* de Lautréamont. D'autres ont fait acte de *« surréalisme absolu »,* parmi lesquels René Crevel, Robert Desnos, Paul Éluard, Georges Limbour, Benjamin Péret ou Roger Vitrac.

UNE « MACHINE DE GUERRE » NOMMÉE DADA

En lisant ces noms gravés dans le marbre surréaliste, on ne peut s'empêcher de remarquer une absence, et de taille, celle du poète roumain Tristan Tzara (1896-1963), le chef de file du dadaïsme, un mouvement artistique et littéraire avant-gardiste auquel André Breton a participé deux ans durant. Il avait été enthousiasmé par la lecture du corrosif « Manifeste Dada 1918 », dont l'intention affichée était de jeter aux orties, outre l'État, la famille et la religion, la poésie et l'art traditionnels. Créé en 1916, à Zurich, par le Roumain affublé de son éternel monocle, le mouvement dada était devenu en quelques années une *« machine de guerre »,* pour reprendre l'expression de Maurice Nadeau, auteur d'une *Histoire du surréalisme* (1945). Attendu comme le messie, Tzara avait débarqué à Paris en janvier 1920, inaugurant une série ininterrompue de spectacles-provocations, de bulletins et de tracts incendiaires : récitation « d'antipoèmes », public injurié, jets d'œufs, canulars divers ridiculisant la littérature et l'art sous toutes leurs formes, le tout placé sous le signe de l'autodérision.

Enrôlé par le jeune Tzara, Breton avait participé à ces provocations diverses qu'excitait un public avide d'émotions. Mais pour lui, Dada ne pouvait se borner à crier dans le désert : *« il lui fallait agir »,* résume Nadeau. Le refus de Tzara de participer à un très sérieux *« congrès international pour la détermination des directives et la défense de l'esprit moderne »* convoqué par un Breton monté en graine provoqua leur rupture. Elle deviendra définitive en juillet 1923, quand Breton et les surréalistes viendront perturber une représentation de la pièce *Cœur à gaz* de Tzara à la galerie Michel.



Tristan Tzara, chef de file du dadaïsme.

En 1924, André Breton a donc *« lâché Dada »* depuis quelques mois. Dépourvu de ressource, il est devenu conseiller artistique et littéraire du couturier Jacques Doucet, auquel il recommande les toiles « surréalistes » de Klee, Matisse, Chirico, Duchamp, Braque, Ernst ou Picasso. Il se crée peu à peu une réputation de chef de secte inflexible, multipliant les procédures bureaucratiques d'intervention et de contrôle.

LA CRÉATIVITÉ À SON COMBLE

Il pousse ses amis surréalistes aux limites de la dépersonnalisation et de la folie (Jacques Rigaut et René Crevel iront jusqu'à se donner la mort) et leur fait participer à des expériences d'écriture et de dessins sous hypnose si épuisantes que le poète Robert Desnos faillit en perdre la raison. Mais qu'importe, la créativité des jeunes écrivains placés sous sa bannière est à son comble. Artaud entreprend un récit pour dire qu'il n'a rien à dire *(L'Ombilic des limbes),* Éluard prétend *Mourir de ne pas mourir,* Crevel se suicide au gaz dans *Détours*… Quant à Breton, il délire sur une femme qui devient folle (*Nadja*) et engage le groupe avec Aragon sous le signe de la « révolution surréaliste ». Parallèlement, le mouvement s'élargit jusqu'aux domaines les plus divers : photographie avec Brassaï et Man Ray, musique avec Éric Satie, Francis Poulenc et Arthur Honegger, cinéma avec Luis Buñuel et Salvador Dalí, dont la première du film décoiffant *Un chien andalou* a eu lieu le 6 juin 1929.

UN CADAVRE

Il ne faut plus que mort cet homme fasse de la poussière.
André BRETON (*Un Cadavre*, 1924.)

PAPOLOGIE D'ANDRÉ BRETON

MORT D'UN MONSIEUR

AUTO-PROPHÉTIE

En décembre de la même année, c'est un coup de tonnerre. Paru chez Kra, le *Second manifeste du surréalisme* de Breton n'est qu'une suite de vitupérations contre les « amis » d'antan accusés d'être des *« maquereaux de plume, des crétins et des énergumènes ».* Cassant, jaloux, exclusif, l'homme se veut aussi pétri d'ésotérisme *(« Je demande l'occultation profonde du surréalisme »)* que péremptoire *(« Je ne crois pas à la possibilité d'une littérature ou d'un art exprimant les aspirations de la classe ouvrière »).* Campé en prêtre-roi sourcilleux de la pureté de « son » mouvement, il multiplie les exclusions. Celle notamment d'Aragon et de Soupault, accusés de s'adonner en solo à la poursuite de la *« stupide aventure littéraire »* du roman, censément moribond. Aragon, qui écrit désormais

Le pamphlet « Un cadavre », publié par des exclus du groupe en 1930, attaque l'auteur du *Manifeste,* représenté le front ceint d'une couronne d'épines.

HERITAGE IMAGES/FINE ART IMAGES/AKG IMAGES - CHRISTIE'S IMAGES/BRIDGEMAN IMAGES

des articles pour *L'Humanité*, se voit même refuser par le groupe la permission de faire publier son roman *La Défense de l'infini*.

Breton a d'autres raisons de s'inquiéter. La décennie s'achève et de nouveaux groupes entrent en concurrence avec le surréalisme. Outre *Bifur,* que dirige l'ancien dadaïste Ribemont-Dessaignes, sont apparus dans le monde de la subversion littéraire et artistique *Le Grand Jeu*, animé par de jeunes lycéens de Reims (René Daumal, Gilbert-Lecomte et Roger Vailland), et *Documents,* de George Bataille, qui s'est assuré le concours de dissidents du groupe, dont Desnos et Leiris. En 1930, avec Raymond Queneau, Jacques Prévert, Roger Vitrac et d'autres exclus du mouvement, ces derniers attaquent frontalement le sourcilleux gardien du surréalisme dans un pamphlet portant, ironiquement, le même titre que le texte dirigé contre Anatole France, « Un cadavre ». Représenté le front ceint d'une couronne d'épines, Breton y est qualifié pêle-mêle de « *lion châtré* », de « *flic* », de « *curé* » et d'« *esthète de basse-cour* »! Même Paul Éluard, fidèle entre les fidèles, finit par s'éloigner. Lassé par « *l'affreuse manière de discuter* » du « *maître* », il suivra les pas d'Aragon et se rapprochera du

***Un chien andalou,* de Luis Buñuel (1928).**

communisme, qu'il finira par rejoindre en 1942. À cette date, Breton a définitivement « *manqué son rendez-vous avec l'histoire* », considère l'écrivain Julien Gracq. Lors de son voyage au Mexique en 1938, il avait bien rédigé avec Trotski le programme d'une « *fédération internationale de l'art révolutionnaire indépendant* », mais l'assassinat, en 1940, du rival de Staline avait ruiné les espoirs de son groupe, devenu incapable de prendre position face aux accords de Munich. Au seuil de la guerre, il y avait bien eu, à Paris, l'« Exposition internationale du surréalisme ». Le succès avait été immense. Las ! la guerre était venue, dispersant ce qui restait du groupe des surréalistes. Éluard allait retourner sous les armes et s'engager dans la Résistance. Les artistes Ernst, Duchamp, Tanguy et Dalí prenaient la route de l'étranger. Breton allait les rejoindre à New York. Il y consommera sa rupture avec Dalí, devenu franquiste.

DÉSILLUSION ET DISSOLUTION

Avec l'aide de Peggy Guggenheim, il tentera tout de même de reconstruire un réseau littéraire et artistique, dotant son mouvement quelque peu moribond d'une revue, *VVV*. Parlant à la radio en faveur de la France libre, il contestera pendant toute la durée de la guerre la mort du surréalisme. À l'été 1944, il publie *Arcane 17,* une rêverie ésotérique librement inspirée de sa fille Aube, de sa rencontre avec Élisa Claro et des arcanes du tarot divinatoire. Trois ans plus tard, l'exposition « Le surréalisme en 1947 » organisée à Paris par le graveur et marchand d'art Aimé Maeght est un demi-succès. Rien n'est vendu, mais des milliers de curieux s'y sont pressés pour voir, entre autres, le sein en mousse portant l'inscription « prière de toucher », une œuvre de Duchamp, alors âgé de 60 ans. Comme lui, le surréalisme a vieilli. Il s'est officialisé, perdant ce qu'il avait de révolte contre l'ordre établi. Au seuil des années 1950, c'est la révolution lettriste portée par Isidore Isou et bientôt Guy Debord qui est en marche vers 1968. Aragon et Tzara se sont convertis au communisme pur et dur. La poésie s'incarne dans les textes dissidents de Char, Prévert et Éluard. Le mouvement de Breton n'est plus qu'un « *brillant fantôme* », comme l'écrit le critique Maurice Blanchot. Auréolé du succès tout neuf de l'existentialisme, Sartre l'écrit sans fard dans sa revue *Les Temps modernes,* qu'il vient de fonder, « *le surréalisme n'a plus rien à nous dire* ». Bon an mal an, Breton maintient le mouvement en éveil jusqu'à sa mort, en 1966. Il a recruté quelques jeunes fidèles : Alain Jouffroy, Nelly Kaplan, Malcolm de Chazal…

Mais le surréalisme, dont la dissolution est prononcée en 1969, nourrit désormais des artistes qui se définissent en dehors de lui : Gracq, Mandiargues ou Aimé Césaire, les situationnistes, les peintres du groupe Cobra Asger Jorn et Karel Appel, et, aux États-Unis, les Kerouac, Corso ou Ginsberg, trois jeunes poètes porteurs de la contre-culture un brin mystique de la Beat Génération. Mais c'est alors une autre histoire… ■

Jean-François Paillard

QUI SONT LES HÉRITIERS ?

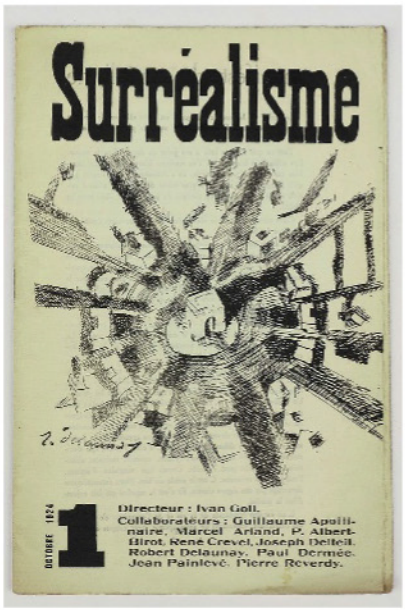
L'héritage surréaliste ? Pléthorique. Il y a d'abord ceux qui le revendiquent sans fard, tel le groupe d'humoristes des Monty Python ou le cinéaste français Quentin Dupieux, dont le récent *Daaaaaalí!* est une révérence au mouvement. Il y a ceux, certainement les plus nombreux, qui s'approprient l'héritage sans le revendiquer. Les poètes américains, ceux de la Beat Génération notamment. *Howl* (1956), le long cri d'amour et de détresse d'Alan Ginsberg doit beaucoup à l'émission radiophonique des poèmes scandés d'Antonin Artaud *Pour en finir avec le jugement de dieu* (1947) qu'il écouta par hasard sur une cassette. La technique du *cut-up* de William Burroughs s'inspire manifestement des cadavres exquis et autres jeux textuels inventés par Breton. Lequel conseillait, dès son *Manifeste* de 1924, d'appeler poème *« l'assemblage aussi gratuit que possible »* de titres ou fragments de journaux à la manière des papiers collés de Braque et de Picasso. Il y a enfin ceux qui se défendent contre l'évidence d'avoir été influencés, comme le situationniste Guy Debord pour qui les surréalistes *« se plaisaient dans la belle humeur des amusements banalisés ».* Entre autres amusements, Breton *(Nadja)* et Aragon *(Le Paysan de Paris)* furent les premiers à préconiser la marche au hasard des rues, jeu que les situationnistes reprendront à leur compte sous le titre ronflant d'*« exploration psychogéographique ».* Plus près de nous, observons que certains poètes *« anti-surréalistes »* sont sans doute leurs plus fidèles héritiers. Christian Prigent, par exemple, aux textes aussi désopilants que provocateurs ? Ah non ! Pour le très grand connaisseur du mouvement qu'est Prigent, le surréalisme n'aurait été que *« brocante d'images, rêves désespérément interchangeables, clichés libertaires, calembours pénibles, sublimités d'éros riquiqui ».* On dirait du Breton, non ? **J.-F.P.**

STUDIO-FILMS (PARIS)

Le Manifeste

ITINÉRAIRE D'UN TEXTE FONDATEUR

À l'origine simple préface à un recueil d'André Breton, le *Manifeste du surréalisme* pose les principes révolutionnaires par lesquels se définira le mouvement.



Deux manifestes du surréalisme parurent en octobre 1924, dont l'un dans la revue *Surréalisme.*

On l'ignore souvent mais en octobre 1924 parurent non pas un, mais deux manifestes du surréalisme, celui de Breton, au Sagittaire, et celui d'un cercle qui réunissait Paul Dermée, Pierre Albert-Birot, Pierre Reverdy, Joseph Delteil, etc. autour d'Yvan Goll et de sa revue précisément intitulée *Surréalisme*. C'est dans l'unique numéro de celle-ci que fut publié l'autre manifeste du surréalisme. Ainsi, la rédaction du texte fondateur de Breton s'inscrit-elle dans la controverse qui agitait un certain monde littéraire sur la propriété et le sens du mot « surréalisme ». Rappelons que, d'après Pierre Albert-Birot, qui en fut témoin, Apollinaire en fut l'inventeur au cours d'une conversation et qu'il l'utilisa pour qualifier son drame *Les Mamelles de Tirésias*. Ceci advint avec certitude dès 1917 comme le confirme une lettre adressée à Paul Dermée. Dans celle-ci, Apollinaire préconise l'utilisation du mot « surréalisme » plutôt que « surnaturalisme » pour nommer le courant poétique moderne. Yvan Goll se présentait donc à juste titre comme héritier de ce courant. Pas question pour lui de révolution mais d'« évolution ». Il assignait pour seule mission au poète de sublimer la réalité en rappelant que l'auteur du *Pont Mirabeau* avait écrit un poème à partir de phrases entendues dans la rue, et que les cubistes utilisaient de véritables fragments de papier peint pour fabriquer certaines œuvres.

L'ACCÈS AU TERRITOIRE INEXPLORÉ DE LA PENSÉE

Quant au *Manifeste du surréalisme* de Breton, ce n'était au départ qu'un bref essai destiné à présenter son recueil de poèmes *Poisson soluble*. Celui-ci devait éviter à ces « historiettes » d'être aussi incomprises que *Les Champs magnétiques,* écrits en collaboration avec Soupault et publiés en 1920. Cette préface, reléguant *Poisson soluble* au second plan, finit par s'amplifier jusqu'à devenir le livre que nous connaissons aujourd'hui.

À la fois inspiré par les découvertes de Freud, les idées de Marx et certains grimoires ésotériques, Breton postulait l'existence d'un lieu de la pensée où cohabitent les contraires. Il suffisait de supprimer certaines barrières mentales pour accéder à ce territoire inexploré, source d'un langage inédit. L'écriture automatique, l'étude des rêves, le déchaînement de l'imagination étaient les clés d'or de cet ébranlement. Breton, qui se réclamait du parrainage de grands anciens comme Sade, Poe, Swift, et bien sûr Rimbaud avec son fameux précepte « *Changer la vie* », insistait sur le fait que le surréalisme avait maille à partir avec le fonctionnement même de l'esprit humain, et non avec la seule littérature.

Le *Manifeste* de Breton fit l'objet de nombreux articles dès sa sortie. Le 11 octobre 1924, Maurice Martin du Gard lui accorda en première page des *Nouvelles littéraires* une recension accompagnée d'un portrait de l'auteur par Man Ray. *La Nouvelle Revue française, Le Mercure, Paris-Midi…*, chacun y allait de son commentaire. C'était le sujet à la mode. Les critiques, évidemment, n'étaient pas toujours élogieuses. Henri Michaux, dans *Le Disque vert* de janvier 1925, exprima son désintérêt pour *Poisson soluble* et ses doutes sur la possibilité d'un « *relâchement* » complet de la conscience. Toujours est-il que le socle sur lequel s'appuya le plus influent mouvement artistique de l'avant-guerre était désormais solide. Petit à petit, la pensée surréaliste quitta les fonts baptismaux de la seule poésie. Elle démultiplia l'intérêt porté au langage des aliénés et à l'art des peuples premiers. La découverte de l'art brut et les collections du musée du Quai-Branly en sont l'émanation contemporaine. ■

Serge Sanchez

André Breton photographié par Henri Manuel, 1927.

COLLECTION PARTICULIÈRE – HENRI MANUEL/WIKIPÉDIA

Technique surréaliste

L'ESPRIT D'UN COLLECTIF

Les jeux textuels des surréalistes se pratiquent à plusieurs, mais chacun dispute sa partie, afin d'espérer faire jaillir une image poétique. Pour les tester, voici les règles, reste à lâcher prise et à se laisser guider par son inconscient !

L'ÉCRITURE AUTOMATIQUE

Héritée de la philosophie spirite, de laquelle découla le spiritisme, elle est typique de ce que recherchaient les surréalistes : s'émanciper d'une pensée régie par la seule raison, et pour cela convoquer directement l'esprit. Elle consiste à écrire le plus rapidement possible, sans contrôle de la raison, sans préoccupation esthétique ni morale, voire sans aucun souci de cohérence grammaticale. Cet état nécessite un lâcher-prise total et, contrairement à ce qui pourrait sembler, d'être totalement à l'écoute de soi… ou de l'autre. Car le premier ouvrage écrit selon cette méthode a été *Les Champs magnétiques,* en 1920, d'André Breton et de Philippe Soupault. Une œuvre considérée comme fondatrice du mouvement, quatre ans avant le *Manifeste* de Breton.

LE JEU DES PRÉFÉRENCES

Le jeu débute par un questionnaire élaboré au su de tous, qui regroupe des sujets de débat ou de passion. Lors de leurs premières parties, en 1922, le groupe des surréalistes en établissait trente-sept : objet usuel, animal, fleur, homme politique, pays préféré, monarque favori, alcool, manière de faire la cour ou l'amour, etc. Ensuite, les participants notent leurs réponses, sans inscrire leur nom sur la feuille. Elles peuvent être sérieuses, provocantes, ou suivre leurs goûts du jour ou de toujours. Il faut ensuite deviner qui est l'auteur derrière ces « choix ». C'est une façon de vérifier qui se connaît bien, mais aussi de révéler la perspicacité de chacun.

Première édition des *Champs magnétiques,* d'André Breton et Philippe Soupault (1920).

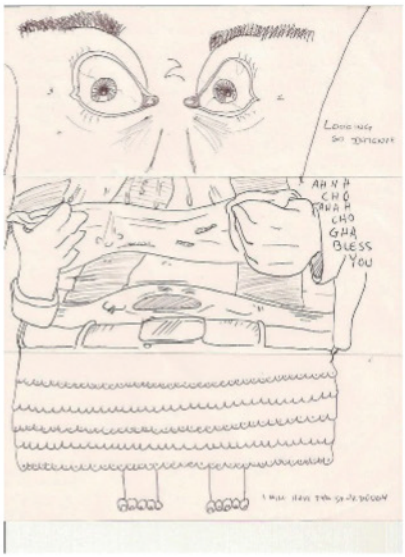
LE CADAVRE EXQUIS

Des jeux surréalistes, c'est le plus ludique, et le moins complexe à mettre en œuvre. Il a été inventé lors d'une des réunions du groupe (André Breton, Jacques Prévert, Yves Tanguy et Marcel Duhamel – futur créateur de la Série noire chez Gallimard). Le principe : chacun à leur tour, les participants écrivent un mot d'une phrase, dans l'ordre sujet-verbe-complément, sans savoir ce que le précédent a écrit. La première phrase qui résulta de ce processus, et qui donna son nom au jeu, fut : « *Le cadavre – exquis – boira – le vin – nouveau* ». Il fait partie des créations inspirées par le concept d'inconscient, afin d'en explorer les ressources. La forme la plus connue du cadavre exquis se joue avec un papier plié : le pli cache la phrase, mais laisse le dernier mot visible.

LE DIALOGUE EN QUESTIONS/RÉPONSES

Il s'agit de répondre de manière féconde à une question… qu'on ne connaît pas. Dans son numéro de mars 1928, la revue *La Révolution surréaliste* présente le jeu ainsi : « *Question ? Réponse. Simple travail d'adéquation qui implique tout l'optimisme de la conversation. Les pensées des deux interlocuteurs se poursuivent séparément.* » Un joueur pose une question commençant par « Qu'est-ce que… ? », sans que l'autre ait eu le droit de l'entendre. Le joueur interrogé doit alors répondre par une phrase débutant par « C'est… ». La partie peut se jouer en préparant deux tas (questions/réponses) que chacun tire au sort. Ou bien improviser. Exemple (trouvé dans la revue citée plus haut) : « *Qu'est-ce que la liberté ?*
— C'est une multitude de petits points multicolores dans les paupières. » ■

Hubert Artus



Un cadavre exquis graphique : dessin composé par trois personnes à partir d'une feuille pliée.

DES CRÉATIONS INSPIRÉES PAR LE CONCEPT D'INCONSCIENT, AFIN D'EN EXPLORER LES RESSOURCES

DR - WIKIPÉDIA

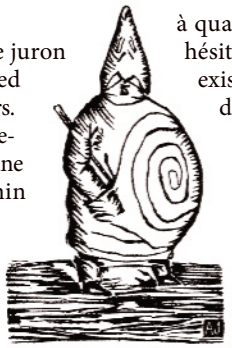
Au théâtre

EN AVANT-GARDE TOUTE !

Enfanté par Jarry et par Apollinaire, le surréalisme théâtral a suscité bien des pièces, et la méfiance d'André Breton, avant d'influencer les dramaturges de l'absurde. Mais hormis l'œuvre de Ionesco et de Beckett, cette *« poésie qui se voit »* n'est plus mise en lumière.

PROLOGUE

« Merde ! » Quand il choisit ce juron pour ouvrir son *Ubu Roi*, Alfred Jarry espère secouer les spectateurs. Le 10 décembre 1896, soir de la première au théâtre de l'Œuvre, à peine le mot fatal est-il jeté par Firmin Gémier depuis une scène encombrée d'un décor stupéfiant que des sifflets retentissent. Le chahut, tant espéré, se poursuivra pendant les cinq actes de cette pièce conçue comme une « hénaurme » farce et qui entremêle humour, dérisoire, absurde, irrationnel, monstrueux et scatologique. Du haut de ses 23 ans, Jarry vient d'ébranler les conventions théâtrales. Il est loin de se douter que sa pochade avant-gardiste inspirera plus tard au poète Guillaume Apollinaire le mot « surréalisme ».



ACTE 1

Quand il revient du front, Apollinaire décide de s'essayer au théâtre. Grâce à cette forme d'écriture dont il comprend qu'elle peut être *« de la poésie qui se voit »*, l'aspirant dramaturge espère arriver à transcender les horreurs de la guerre et parvenir à faire rire et rêver une France dévastée. Il s'attelle à l'écriture des *Mamelles de Tirésias*, drame « *abracadabrant* » et féministe. Invité par son metteur en scène, Pierre Albert-Birot, à qualifier son œuvre, Apollinaire hésite entre « surnaturaliste », qui existe, et « surréaliste », qu'il vient d'inventer. En souvenir de Jarry, son ancien parrain, il choisit le néologisme, qui donnera son nom au mouvement artistique le plus dévastateur du XX^e^ siècle. La première des *Mamelles…* a lieu le 24 juin 1917 dans un charivari indescriptible : Apollinaire vient d'ouvrir la voie d'une nouvelle esthétique théâtrale. Vont s'y engouffrer des dramaturges épris de liberté, d'humour, de poésie et de merveilleux, dont Vitrac *(Victor ou les Enfants au pouvoir),* Aragon *(L'Armoire à glace un beau soir),* Raymond Roussel *(L'Étoile au front),* Desnos *(La Place de l'étoile),* Artaud (qui écrivit moins sur le surréalisme qu'il ne le mit en scène), Picasso *(Le Désir attrapé par la queue).* Réputées injouables à cause de ce que la plupart d'entre elles charrient d'invraisemblable, de provocation et d'onirisme, leurs pièces sont rarement montées. Et puis, André Breton (qui a pourtant lui-même « commis » des pièces coécrites avec le poète Philippe Soupault) se fâche. Est-ce parce que intérieurement il sent qu'il lui sera impossible de théoriser le surréalisme au théâtre, ce lieu de toutes les expériences ? En tout cas, il exclut certains auteurs, sous le prétexte que le théâtre ayant besoin d'argent pour exister, il serait un art du compromis.

ACTE 2

À partir des années 1930, à quelques exceptions, les pièces surréalistes disparaissent des colonnes Morris. Mais leurs textes ont des fans, parmi lesquels des dramaturges avant-gardistes. Ces jeunes « héritiers » essaimeront sur les scènes de la capitale dès le début des années 1950. Ionesco ouvre le ban avec notamment *La Cantatrice chauve* (1950) et *Les Chaises* (1952). Viendront Beckett, Vauthier, Schéhadé, Dubillard, Tardieu, Arrabal, Ribes, etc. C'est donc essentiellement dans le registre de l'absurde que le surréalisme se perpétue.

ÉPILOGUE

En ce XXI^e^ siècle, que reste-t-il du surréalisme théâtral ? Pas grand-chose. La dernière mise en scène du chef-d'œuvre de Vitrac, *Victor ou les Enfants au pouvoir* date de 2015. À part les pièces de Ionesco et celles de Beckett, le théâtre de l'absurde semble délaissé. Aujourd'hui, les auteurs de théâtre se veulent témoins du monde. On ne peut pas leur en vouloir. Mais de nos jours, pour trouver de la poésie, du rêve et de l'étrangeté, c'est au cinéma qu'il faut aller. ■

Dominique Poncet

Ci-dessus : *Véritable portrait de Monsieur Ubu* d'Alfred Jarry, publié en 1896 dans la revue *Le Livre d'art*. Ci-contre : Représentation de *La Cantatrice chauve*, d'Eugène Ionesco, pièce maîtresse du théâtre de l'absurde, mise en scène par Nicolas Bataille en 1950.

ALFRED JARRY/WIKIPÉDIA – CREATIVE COMMONS

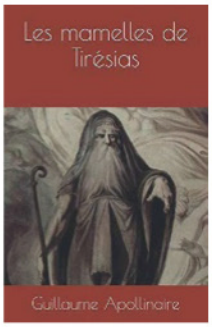
Sélection

8 ŒUVRES AU-DELÀ DU RÉEL

Parce qu'il est une façon de voir le monde autant qu'une méthode de création, le surréalisme, descendant du dadaïsme, a lui-même fécondé tous les arts. Voici un florilège de ses plus beaux enfants.

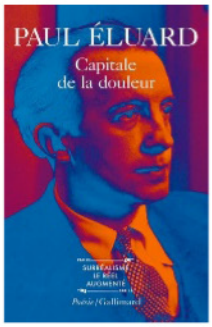
Par Laëtitia Favro

LITTÉRATURE



LES MAMELLES DE TIRÉSIAS
GUILLAUME APOLLINAIRE
(1917)

Qualifié de « *surréaliste* » par Apollinaire quelques années avant la parution du *Manifeste* en 1924, ce drame s'inspire d'une idée que le poète avait ébauchée en 1903 : une femme, Thérèse, décide d'opérer une transition de genre pour avoir plus de pouvoir parmi les hommes et établir enfin l'égalité des sexes. Figurés sur scène par des ballons de baudruche, ses seins s'envolent de son corsage – tout un symbole ! « *On tente ici d'infuser un esprit nouveau au théâtre* », déclare dans le prologue le personnage du directeur de troupe. Mise en scène par Pierre Albert-Birot, la première attire les foules et s'achève « *dans un tohu-bohu indescriptible* » : les uns applaudissent quand d'autres crient au scandale. Les jours suivants, la critique se déchaîne : si certains taxent Apollinaire d'antiféminisme et lui reprochent de se moquer du mouvement dada, d'autres saluent une « *bouffonnerie* » évoquant *L'Assemblée des femmes* d'Aristophane. ■



CAPITALE DE LA DOULEUR
PAUL ÉLUARD
(1926)

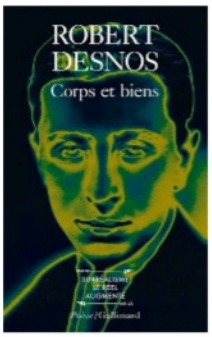
Cristallisation de l'intensité du sentiment amoureux, ce recueil au titre énigmatique et polysémique (évoquant la peine capitale en même temps que Paris, ville romantique par excellence) prend la forme d'une autobiographie poétique, dont le « je » ne renvoie pas uniquement au poète mais à un être pluriel, diffracté – et donc surréaliste. Diffractée, sa composition l'est tout autant puisque le recueil rassemble des pièces écrites entre 1914 et 1926, pour certaines déjà publiées dans des recueils qu'Éluard avait reniés depuis. En 1924, le poète entre dans une nouvelle ère de sa vie publique, intime et poétique : engagé aux côtés d'Aragon et de Breton dans le mouvement surréaliste, il adhère au Parti communiste et s'éloigne de Gala, qu'il avait épousée en 1917, et de son ami Max Ernst, qui choisit Gala pour muse sous les yeux du poète malheureux. *Capitale de la douleur* évoque cette relation à trois dont il se sent alors exclu. ■

LE PAYSAN DE PARIS
LOUIS ARAGON
(1926)

Ouvrage « *au genre incertain* », *Le Paysan de Paris* prend la forme d'une déambulation poétique dans le Paris des années 1920. S'inspirant de l'esthétique dada du collage, les quatre textes qui le composent juxtaposent références littéraires, dialogues, méditations philosophiques et autres éléments hétéroclites, induisant ainsi des effets de rupture propres à la marche et aux haltes du promeneur contemplant le paysage urbain. Adoptant le regard d'un homme éloigné de toute vie citadine (le paysan), le poète invite son lecteur à observer la ville avec un regard neuf, l'entraîne dans le dédale de ses ruelles, du passage de l'Opéra aux buttes Chaumont. Dédié au peintre surréaliste André Masson, l'ouvrage s'inscrit dans la période surréaliste, mais revendique également une distance vis-à-vis du mouvement : « *C'est là que je commençai à sentir un peu mieux la grandeur d'un très petit nombre de ces compagnons d'habitude, et la mesquinerie de la plupart* », lit-on dans le texte. ■

NADJA
ANDRÉ BRETON (1928)

Chef-d'œuvre de la littérature surréaliste, *Nadja* est inspiré de la rencontre bien réelle entre André Breton et Léona Delcourt, qui choisit le pseudonyme de Nadja, « *parce qu'en russe c'est le commencement du mot espérance, et parce que ce n'en est que le commencement* ». Du 4 au 13 octobre 1926, le couple se retrouve chaque jour, puis à de nombreuses reprises jusqu'à l'internement de Léona en février 1927. Largement autobiographique, le récit met en scène les menus faits et rencontres fortuites survenus au cours de ces neuf jours. Il est accompagné d'une quarantaine d'images dont la finalité est, pour Breton, « *anti-littéraire* », et vise à « *éliminer toute description* » (dont l'inutilité avait été dénoncée dans le premier *Manifeste du surréalisme*). Fondé sur l'automatisme psychique pur, le mouvement surréaliste valorise l'écriture automatique et rejette le contrôle de la raison. Marqué par le surgissement d'êtres et de pensées, *Nadja* en est l'une des plus belles expressions. ■



CORPS ET BIENS
ROBERT DESNOS (1930)

« *Le surréalisme est à l'ordre du jour et Desnos est son prophète* », affirme André Breton dans *Le Journal littéraire* le 5 juillet 1924. Si nous connaissons surtout du poète les comptines apprises enfants, l'œuvre de Desnos est bien plus protéiforme qu'elle ne paraît, à l'image d'un homme qui refusait de séparer l'art de la vie. *Corps et biens*, dont les poèmes ont été rédigés à l'apogée du mouvement (1924-1929), est un recueil d'engagement total en faveur de la poésie. Jeux de mots et jongleries textuelles réinventent une langue empreinte d'humour et de lyrisme, contrebalancée par la structure du recueil, vers libres et métaphores étant encadrés par des formes plus classiques. La poésie, vécue comme une aventure et un voyage, représentait pour Desnos l'expression d'une quête de soi. Sa voix, d'après l'éditeur René Bertelé, « *était celle d'un homme chez qui le besoin d'expérimenter sous toutes ses formes le langage poétique allait naturellement avec celui d'expérimenter la vie sous toutes ses formes aussi* ». ■

NOIRE ET BLANCHE
MAN RAY (1926)

Publiée pour la première fois dans la revue *Vogue*, cette photographie représente le beau visage aux yeux clos de Kiki de Montparnasse, artiste, muse et compagne de Man Ray, dont la main gauche tient un masque d'art africain aux traits féminins (de la culture baoulée en actuelle Côte d'Ivoire). Le visage clair et le masque sombre créent un effet de dédoublement, qui rappelle qu'une photographie est toujours le double de ce qu'elle représente – thème surréaliste par excellence, le mouvement voyant en chaque individu un sujet double, doté d'une conscience et d'un inconscient. Ce cliché iconique témoigne de l'engouement des artistes de l'époque pour l'Afrique (aussi fantasmée soit-elle dans leur représentation) et d'une recherche de filiation plastique entre les arts africains et européens. ■

L'ÂGE D'OR
LUIS BUÑUEL (1930)

Coécrit par Buñuel et Dalí, ce film qualifié d'« *injurieux pour la patrie, la famille et la religion* » est censuré à sa sortie. Buñuel le défend comme « *un scandale moral, qui tendra à révolutionner les mauvaises habitudes d'une société en conflit ouvert avec la nature* ». « *Pour moi, il s'agissait aussi – et surtout – d'un film d'amour fou, d'une poussée irrésistible qui jette l'un vers l'autre, quelles que soient les circonstances, un homme et une femme qui ne peuvent jamais s'unir.* » À l'écran, les images s'enchaînent façon écriture automatique. L'ordre bourgeois, accusé d'être à l'origine de la Grande Guerre, est ridiculisé, l'hypocrisie de la société vilipendée au fil de scènes blasphématoires. Cri de révolte, *L'Âge d'or* est l'œuvre qui connut la plus longue censure (un demi-siècle !) dans l'histoire française du cinéma. ■

LA PERSISTANCE DE LA MÉMOIRE
SALVADOR DALÍ (1931)

Plus connue sous le nom des « montres molles », cette toile brocarde la rigidité du temps opposée à la « persistance de la mémoire ». Figurant une crique où des montres à gousset semblent s'être échouées et fondre au soleil, elle exprime l'angoisse existentielle de l'artiste face à l'avancée inexorable de la mort. Chef-d'œuvre surréaliste, elle est l'emblème du monde onirique créé par Dalí, entre rêve et étrangeté. Des sentiments contraires en émanent : au temps devenu élastique s'oppose la quiétude d'un paysage catalan. C'est un fromage qui aurait guidé l'inspiration du peintre. Un soir d'été, à la fin de son dîner, il remarque que le camembert est en train de couler, débordant de l'assiette : les montres molles étaient nées ! ■

Sur grand écran

UNE IDYLLE VITE ROMPUE

Malgré quelques tentatives, le septième art s'est replié sur le classicisme dramatique et n'a jamais vraiment versé dans le surréalisme. Mais il aurait pu…

Et à la fin, c'est le cinéma romanesque qui gagne. Une intrigue, des personnages, un début, un milieu, une fin : dans leur immense majorité, les films sont ainsi construits et s'apparentent aujourd'hui à un classicisme formel au service d'un imaginaire commun. Art neuf et jeune, né en 1895, le cinéma a pourtant connu, au début de sa vie, des élans divers liés au bouillonnement artistique à l'orée du XXe siècle, qui l'ont poussé vers le réalisme, le naturalisme, l'expressionnisme, le symbolique, l'expérimental, le surréalisme, etc. Finalement, Hollywood, conscient du « soft power » du cinéma, a très vite imposé son point de vue : il s'agira de raconter des histoires, point.

On peut y voir un paradoxe : ontologiquement, le cinéma flirte avec le rêve éveillé et fait appel à l'inconscient ; paradoxe renforcé par le fait que, techniquement, le « collage » d'images, voire l'écriture sur la pellicule sont des procédés faciles à réaliser sans se plier à une grammaire cinématographique établie. Les intellectuels et les artistes, français pour la plupart, ne s'y sont pas trompés : les mouvements surréaliste et dadaïste notamment se sont passionnés pour ce septième art susceptible de déclencher dans le public des réactions hors de toute conscience. Il faut relire les écrits de cette période agitée, ceux d'Antonin Artaud, d'André Breton, Blaise Cendrars ou de Fernand Léger, pour se rendre compte de ce qu'a provoqué l'arrivée du cinéma et des possibilités qui s'offraient à lui. Ce qu'il est devenu aujourd'hui n'est qu'une partie de ce qu'il aurait pu être, mais ceci est une autre histoire.

UNE VOIE DIFFICILE À IMPOSER

Qui dit surréalisme et cinéma dit Luis Buñuel. Pas faux. Mais réducteur. *Le Chien andalou* (1929), écrit par le réalisateur et Salvador Dalí, est certainement le plus connu des films surréalistes grâce à la notoriété de ses auteurs, mais aussi à la scène de l'œil coupé au rasoir ; image choquante et cauchemar sur écran blanc. C'est ainsi que le film se présente, juxtaposition de séquences et de personnages prisonniers de l'inconscient de chaque spectateur. Mais avant que ce chien n'aboie, René Clair réalisait avec *Entr'acte* (1924), écrit par Francis Picabia, une comédie surréaliste mettant notamment en scène une poursuite derrière un corbillard ; séquence que n'aurait pas reniée Buster Keaton, le plus surréaliste des génies du comique américain. Après cet *Entr'acte*, René Clair s'éloignait petit à petit de sa veine surréaliste pour rejoindre des chemins classiques et réalisait *Quatorze juillet*, *La Beauté du diable* et *Les Grandes Manœuvres*. Un parcours commun finalement, preuve que le surréalisme au cinéma n'a jamais vraiment réussi à imposer sa voie. Luis Buñuel lui-même s'est tourné vers le réalisme, avec *Los Olvidados* par exemple, même s'il retrouvait ses premières amours dans le magnifique *Charme discret de la bourgeoisie*. Ici ou là, face à l'empreinte puissante du cinéma classique, certains cinéastes, Cocteau, Fellini, Lynch, Ruiz, Gilliam, ont retrouvé des accents surréalistes. Mais pour mettre en scène leurs rêves et leurs fantasmes plus que les envolées d'un manifeste surréaliste qui semble s'éloigner toujours un peu plus des écrans.

Mais le cadavre (exquis) bouge encore. En France, Quentin Dupieux continue d'y faire référence. Son dernier film, *Daaaaaalí!*, vrai-faux portrait du peintre, est de cette veine, notamment par la référence bunuélienne explicite au *Charme discret de la bourgeoisie.* Voilà peut-être ce qu'est devenu le surréalisme au cinéma : un charme discret. Une ironie qui lui va bien. ■

Éric Libiot

***Daaaaaalí!*, le faux biopic discrètement surréaliste de Quentin Dupieux (2024).**

ATELIER DE PRODUCTION/FRANCE 3 CINÉMA-2023

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

DISPONIBLE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET ICI !

– LES CLASSIQUES DE –

LiRE magazine

Ce hors-série exceptionnel, de 100 pages, fait toute la lumière sur l'immense talent de **WILLIAM SHAKESPEARE.**

8,90 €
SEULEMENT
Frais de port offerts

JE COMMANDE LE NUMÉRO CONSACRÉ À WILLIAM SHAKESPEARE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget-de-Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI, je souhaite commander le hors-série Les Classiques de Lire magazine, William Shakespeare, au prix de **8,90 €** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire

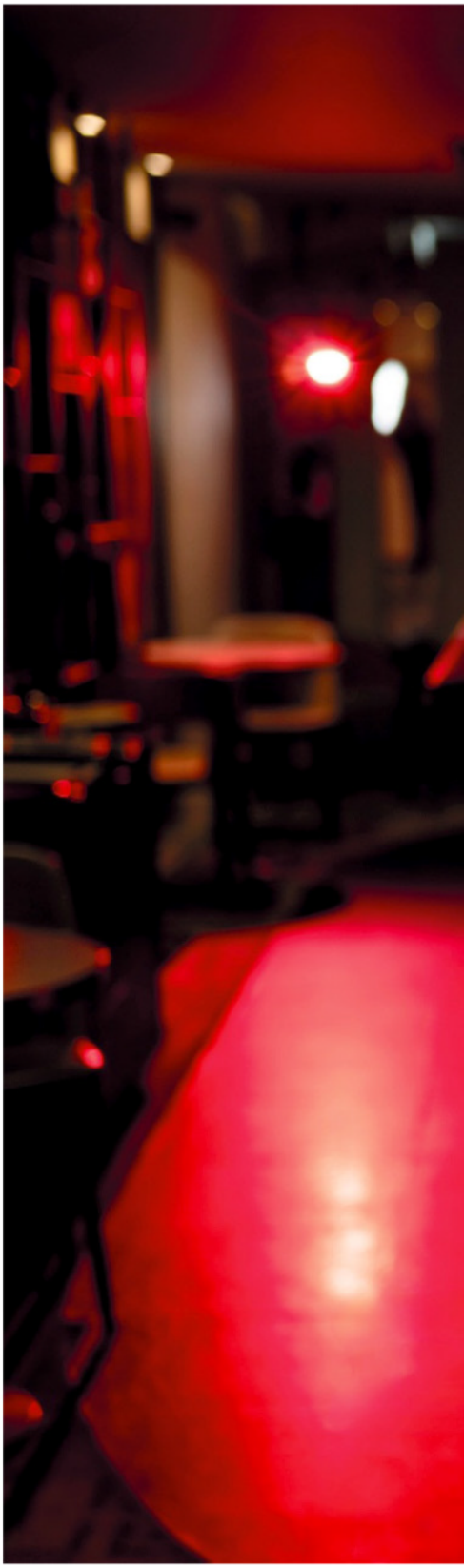
Ne payez rien maintenant, nous vous enoyons un lien sécurisé pour payer par CB (votre e-mail est nécessaire)

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/06/2024 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire magazine - 20 rue Rouget-de-Lisle 92130 Issy les Moulineaux

HLCWSS28

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15 RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, 75011 PARIS

Célèbre figure du poker – à la fois comme joueur, journaliste, communiquant et animateur de programmes télé –, ce quinquagénaire flegmatique a su imposer en quelques années sa signature dans le thriller français. Au moment où sortent son nouveau roman, *D'entre les morts*, et la terrifiante adaptation cinématographique du *Mangeur d'âmes*, rencontre cartes sur table.



Alexis Laipsker
LE GRAND BLUFF

Voilà un écrivain qui fout les jetons, au sens strict. Et qui nous donne rendez-vous dans un endroit relevant, pour certains, d'un lieu de perdition – à savoir un cercle de jeu. Et pas n'importe lequel : le Club Circus Paris, l'un des plus célèbres clubs de poker de l'Hexagone, situé du côté d'Auteuil. L'auteur voudrait-il nous défier et, probablement, plumer le probable pigeon maîtrisant modérément l'art du bluff et de la quinte flush ? Peut-être, mais là n'est pas l'objet (principal). L'homme nous reçoit surtout « à domicile », et pour cause : c'est lui, le patron. En effet, si l'on trouve depuis quelques années son nom en couverture de (bons) thrillers à succès, il est aussi connu en tant que grande figure du poker en France. On le surnomme d'ailleurs « Le Directeur ». Bref, la République (des cartes), c'est lui. Alexis Laipsker.

LA PASSION DU JEU

On entre donc dans ce paradis du « full », à pièce d'identité obligatoire, et on attend notre homme dans le coin restaurant – histoire de déjeuner avec lui sur place, tout en évitant d'avoir à se retrouver sur d'autres tables. Il arrive, en costume, et nous fait brièvement visiter les lieux, encore assez déserts pour le moment – il n'est que 13 heures, et le gros des joueurs préfère d'autres horaires. Quelques jours plus tard, l'espace n'aura rien à voir, car ce sont des centaines de personnes – et d'innombrables caméras – qui seront présentes pour une étape du célèbre Winamax Poker Tour. Le calme avant la tempête, pour Alexis Laipsker, au moment où il connaîtra bientôt une autre – et double – actualité, à savoir la parution de son nouveau roman, *D'entre les morts*, et la sortie en salles de l'adaptation du *Mangeur d'âmes [voir critiques pages 54-55]*. On sent pourtant notre hôte, âgé de 54 ans, assez serein – mais il sait sans doute mieux que quiconque dissimuler ses émotions. « *Enfant, j'aimais bien lire, notamment les classiques, et je n'avais pas trop de problèmes, contrairement à certains de mes copains. Je me souviens que je voulais déjà écrire un livre. Ça m'a suivi à l'adolescence* », raconte celui qui fut, hasard des rencontres, camarade de lycée de l'un des plus populaires auteurs de thrillers, Henri Lœvenbruck. Ce dernier s'en souvient d'ailleurs très bien. « *J'ai connu Alexis en seconde, au lycée Saint-Michel de Picpus,* précise-t-il. *Il était une classe au-dessus de la mienne, mais on s'est retrouvés très vite dans une bande de petits garnements qui écoutaient du rock un peu bruyant et faisaient les quatre cents coups, une bande un peu dingue, pleine d'humour et d'amour, et dont la plupart continuent de se voir très régulièrement aujourd'hui, comme Alexis, Fabrice Mazza* [auquel on doit *Le Grand Livre des énigmes*] *et moi.* » Mais la littérature attendra, pour Alexis Laipsker, qui suit des études de droit et de comptabilité, l'amenant à travailler dans divers hôtels de luxe, et qui crée – entre autres entreprises – une agence de communication spécialisée dans l'hôtellerie. Mais le Docteur Alexis cache le Mister Laipsker – à moins que ce ne soit

LES ÂMES PERDUES

Une adaptation terrifiante et haletante du *Mangeur d'âmes*, signée du duo Maury-Bustillo.

Le croque-mitaine traîne dans les Vosges, région qui ne manque pas de légendes effrayantes. C'est l'une des hypothèses – au sens figuré – pour expliquer toute une série de disparitions d'enfants sur laquelle Franck (Paul Hamy) doit enquêter. Mais y aurait-il un éventuel lien avec un double meurtre, d'une grande sauvagerie, qui intéresse par ailleurs la commandante Élisabeth Guardiano (Virginie Ledoyen, impeccable) ? Dans cet endroit ayant perdu la prospérité d'antan, la montagne et ses forêts cachent parfois bien des secrets… Sur ce postulat, on aurait pu imaginer un gros épisode de la série « Meurtre à ». Mais cette adaptation du *Mangeur d'âmes* d'Alexis Laipsker s'avère un vrai bon thriller de cinéma, pensé comme tel. Connus dans le domaine horrifique *(À l'intérieur*, *The Deep House*), Julien Maury et Alexandre Bustillo s'emparent remarquablement des lieux et du climat, pour imposer une atmosphère étonnamment sombre, collant aux blessures des personnages, se permettant quelques éclats de pure épouvante (on ne se refait pas…). On pardonnera quelques petites facilités et maladresses, pour mieux saluer le sérieux de l'entreprise, disons « à la scandinave », qui assume la carte du genre pour évoquer l'enfance maltraitée (et même plus). Exercice réussi. **B.L.**

Le Mangeur d'âmes de Julien Maury et Alexandre Bustillo, avec Virginie Ledoyen, Paul Hamy, Malik Zidi, Francis Renaud, Sandrine Bonnaire… En salles le 24 avril.

l'inverse –, comprenez un passionné de jeu. Depuis bien longtemps, et notamment des jeux de rôle qu'il pratiquait et imaginait. C'est ainsi qu'au début des années 2000 il a découvert le poker.

Et bien lui en a pris puisqu'il s'est révélé plutôt (très) doué dans ce domaine où tous les coups (ou presque) sont permis. « *J'ai su très vite qu'il fallait que je fasse quelque chose dans l'industrie du jeu, c'est-à-dire ne pas me contenter de jouer, mais en faire mon métier d'une manière ou d'une autre, parce que je sentais que ça allait devenir énorme. Et puis, de fil en aiguille, en essayant de trouver des idées, de ne pas décevoir les gens, d'obtenir la confiance de certains investisseurs, d'affaires, etc.* » C'est ainsi qu'il s'est retrouvé, au-delà des seules parties, à monter un magazine de poker, à commenter des tournois, puis à animer des émissions de poker à la télé – les noctambules se souviennent forcément de « La Maison du bluff », de « Poker Mission Caraïbes » ou de « KO Poker Show ». En outre, pendant sept ans, Alexis Laipsker est amené à diriger, la communication de PokerStars. « *J'étais vraiment l'un des personnages centraux du poker français grâce à cette médiatisation et grâce à la fonction que j'avais. Et ensuite, j'ai eu cette idée saugrenue de me lancer dans l'écriture…* » Où la probabilité de gagner beaucoup, beaucoup d'argent, relevait d'un *all-in* (pardonnez l'anglicisme) avec un deux de cœur et un sept de trèfle (les habitués comprendront).

L'ÉCRITURE, UN PARI GAGNANT

Celui qui n'avait jamais arrêté de lire malgré ses activités (un ou deux livres par semaine, dans tous les domaines – même si le polar n'est arrivé que tard pour lui) a eu un jour un déclic. « *J'étais en vacances avec ma femme et mes enfants, et j'ai eu une idée, qui a mûri dans ma tête, mais je me suis dit que je n'avais pas le temps, parce que je travaillais chez PokerStars. Alors, quand ça s'est arrêté, je me suis dit que c'était le moment. Même si je savais que je n'avais qu'une chance sur cent pour que ça marche,* se rappelle ce spécialiste des statistiques. *C'est donc dans cet état d'esprit que j'ai écrit* Et avec votre esprit. » Un manuscrit que le débutant a transmis, on y revient, à son vieux pote Henri Lœvenbruck. « *J'ai d'abord été un peu gêné, comme je le suis chaque fois qu'un ami me demande de lire un manuscrit car, il faut être honnête, la plupart du temps, c'est assez mauvais, et c'est difficile de dire à un ami que son texte n'est pas bon,* reconnaît-il. *En général, j'esquive… Sauf que*

STAR INVEST FILMS FRANCE

là, surprise, c'était très bon ! Et mieux que ça, quand j'ai pointé un ou deux petits défauts dans le texte, Alexis a retravaillé et c'était parfait. » L'écrivain installé joue donc les entremetteurs auprès des éditions Michel Lafon. Un SMS positif de la part de l'éditrice Margaux Russo suivra peu de temps après. C'est ainsi que paraît, en 2020, ce premier roman, *Et avec votre esprit* – même si Alexis Laipsker n'était pas un novice éditorial, lui qui avait publié déjà quatre ouvrages sur le poker. La partie était gagnée.

TECHNIQUES DE MENTALISTE

Ou presque, car son profil, a priori assez « bling-bling », ne correspond pas forcément aux standards du polar français. Volée de bois vert dans le milieu ? « *J'aurais été peut-être déçu si les gens m'avaient regardé de haut, mais ça n'a pas été le cas, j'ai même été très bien accueilli, notamment grâce à Henri, qui m'a présenté à plein d'auteurs du genre. Et j'ai découvert un milieu plutôt bienveillant. Je me souviens, lors de mon premier roman, je me suis retrouvé à côté de Claire Favran, elle m'a mis tout de suite à l'aise ; et moi je lisais ses livres, j'étudiais ses constructions de phrases, c'était rigolo !* » Mais cet amoureux de heavy metal et de street art avait aussi déjà de sérieux atouts dans sa besace, une intrigue reposant sur une manipulation du lecteur. Et c'est peu de dire que cette dernière est essentielle au poker. « *Il faut avoir tellement d'armes pour pouvoir battre les adversaires qu'il convient d'aller chercher dans la psychologie, la désinformation, le langage corporel, dans le* cold reading, *la lecture à froid… Tous ces petits avantages-là vont se transformer en jetons sur la table. Ça ne veut pas dire que je vais gagner, mais je me donne des chances en plus de l'emporter.* »

L'un de ses trucs, d'ailleurs, c'est de commencer par… la fin ! « *Pas sur l'écriture, mais sur la charpente du roman. Il faut que j'aie ma fin, et ensuite j'ai le début très vite. Parce que généralement la fin et le début, c'est un miroir, c'est assez facile. Et le milieu, c'est du boulot ! Il faut faire avancer l'histoire, on ne peut plus présenter les personnages. C'est un peu le ventre mou, il faut donc éviter les répétitions, éviter les pièges faciles du meurtre en trop, de la disparition en trop, etc.* » Aussi, Alexis Laipsker n'hésite pas à utiliser des techniques de mentaliste, au cœur de son récit. « *J'ai des astuces, j'utilise des noms propres assez marquants, pour que les gens les ancrent bien et qu'il n'y ait pas de confusion. Ils ont souvent des noms à consonance étrangère pour que ça s'imprègne. Je suggère le caractère de mes personnages dans leur nom, les sons, les évocations… Au poker, quand on veut atteindre un niveau élevé, il faut réduire le plus possible la part de hasard. En fait, dans un polar, c'est un peu la même chose. Plus je le contrôle, plus je réussis mon coup.* » La méthode sera ainsi utilisée pour ses autres ouvrages, *Les Poupées* (2022), *Hurlements* (2023), le tout récent *D'entre les morts* ou *Le Mangeur d'âmes*, aujourd'hui porté à l'écran par Alexandre Bustillo et Julien Maury, auxquels on doit les films d'horreur *À l'intérieur*, *The Deep House* ou un épisode de la saga *Massacre à la tronçonneuse*. « *Le producteur Fabrice Lambot nous a proposé ce projet et on s'est tout de suite reconnus dans l'intrigue,* souligne Maury. *Et ce, même si ce n'était pas un roman horrifique mais un polar sombre avec des thèmes qui nous ont profondément touchés. Il y avait une efficacité redoutable, le moyen de ramener nos marottes et d'ancrer* Le Mangeur d'âmes *dans notre univers.* » Cela flatte naturellement l'homme de lettres, rêvant d'écrire un scénario original et ayant grandi avec les VHS de *Vendredi 13, Freddy* et autres croque-mitaines (des « modèles » pour imaginer le « Mangeur d'âmes » ?). Qui sait nous terrifier avec les enquêtes du commissaire Victor Venturi (ou « le Cow-boy ») et de la criminologue Olivia Montalvert (dite « Menthe-à-l'eau ») – dont un nouvel épisode est déjà en cours d'écriture (enfin, méfiez-vous de la scène inaugurale de *D'entre les morts*…), ainsi qu'un autre roman. Dans le milieu du poker, qu'il connaît mieux que quiconque ? « *C'est possible.* » Mais doit-on le croire ? Vous misez combien ? ■

Baptiste Liger (avec Gabrielle Martin)
Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine*

LE PROBLÈME À HUIT CORPS

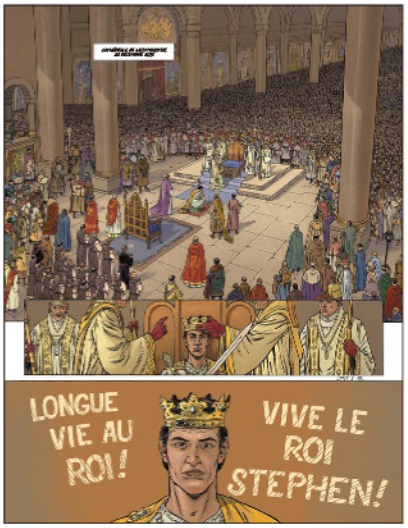
Cinquième roman, très efficace, d'Alexis Laipsker, *D'entre les morts* réunit le duo Venturi-Montalvert pour éclaircir une sombre histoire de cadavre reconstitué. Frissons garantis.

Les cinéphiles auront vu le truc – ou presque. Ainsi, le nouveau roman d'Alexis Laipsker s'intitule-t-il *D'entre les morts* – soit exactement comme l'un des plus célèbres ouvrages du duo Boileau-Narcejac, entré dans la postérité après avoir été adapté par Hitchcock, sous un titre différent : *Sueurs froides,* ou *Vertigo* (en V.O.). Le clin d'œil se trouve notamment dans la scène d'ouverture choc, montrant le commissaire Victor Venturi faire feu à l'aveugle sur une femme. Et lorsqu'il s'approche d'elle, quelle n'est pas sa surprise lorsqu'elle lui dit son nom, avant de s'éteindre : *« C'est moi… Olivia* […] *Montalvert. »* Soit son équipière, psycho-criminologue. Comment le duo, présent dans *Les Poupées* et *Hurlements,* en est-il arrivé à cette funeste situation ? Il y a forcément un loup (pour l'homme)… L'auteur nous ramène alors trois jours en arrière, et la découverte d'un cadavre de femme d'un genre bien particulier : l'association de huit morceaux de corps en une seule entité. Il conviendra évidemment à Cow-boy et à Menthe-à-l'eau d'en savoir plus sur les liens entre les victimes et d'imaginer un profil de suspect. Une *« Dame blanche »* entraperçue non loin est-elle responsable ? Y aurait-il un lien avec la sorcellerie et la figure de Lilith ? Quelles formes le phénomène de résurrection peut-il prendre ? Qui est Esther Kramer ? Et Oskara Ahmet ? Il faut se méfier des noms… Dans une série de brefs chapitres très rythmée, Alexis Laipsker s'amuse avec la figure du double jusqu'au vertige et nous manipule allègrement, osant des coups trop faciles – avec parfois des incohérences – pour mieux nous surprendre, et… nous bluffer quelques pages plus tard. *D'entre les morts* convoque le Grangé des *Rivières pourpres* ou certains thrillers nordiques, et il y a là un indéniable savoir-faire pour nous tenir en haleine (jusqu'à la scène « bonus », après les remerciements). Et nous rappeler que, dans tout bon thriller qui se respecte, une mort en cache toujours une autre. Une vie, aussi ? **B.L.**

★★★☆☆
D'ENTRE LES MORTS
ALEXIS LAIPSKER
400 P., MICHEL LAFON, 20,95 €

DES ROMANS BIEN DANS LEURS BULLES

Au moment où sort en librairies la formidable adaptation événement de *La Route* de Cormac McCarthy par Manu Larcenet, dont vous pouvez découvrir un extrait à la fin de notre enquête, revenons sur la recrudescence des reprises d'œuvres littéraires classiques ou contemporaines en bandes dessinées, romans graphiques ou encore en mangas. Phénomène de mode ou lame de fond?



Pauvres créatures de Yórgos Lánthimos d'après Alasdair Gray, *La Zone d'intérêt* de Jonathan Glazer d'après Martin Amis, *Dune. Deuxième partie* de Denis Villeneuve d'après Frank Herbert, trois films sortis à quelques semaines d'intervalle, trois retranscriptions de l'écrit à l'écran et trois grands succès cinématographiques en ce début d'année. Une preuve, s'il en fallait, que l'adaptation est devenue une stratégie payante qui attire les foules et séduit la critique. Si aujourd'hui le septième art a fait de la littérature un terreau privilégié, cela fait quelques années déjà que le neuvième art est passé à l'action. L'adaptation de classiques de la littérature ou de grands romans contemporains en bande dessinée est même devenue un phénomène éditorial.

UN MARCHÉ FLORISSANT

Sorti en septembre dernier, *Le Nom de la rose* d'Umberto Eco, adapté par Milo Manara, s'est déjà vendu à 80 000 exemplaires. Pour *Les Piliers de la Terre* de Ken Follett repris par Didier Alcante et Steven Dupré, ce sont 50 000 albums écoulés. Et plus de 100 000 pour l'adaptation du Goncourt *Au revoir là-haut* de Pierre Lemaitre dessiné par Christian De Metter. Si l'on recense ici les exemples les plus frappants, il est très rare de dégoter une adaptation de best-seller en bande dessinée qui n'ait pas réussi à trouver son public. *« Avec les adaptations littéraires, on s'appuie sur des univers déjà complets et connus. Le lecteur a des images en tête »*, explique Benoît Cousin, directeur éditorial chez Glénat, à la manœuvre pour les adaptations d'Umberto Eco et de Ken Follett. De son côté, Olivier Jalabert, éditeur chez Dupuis, a convaincu Michel Bussi de travailler avec Fred Duval et Didier Cassegrain pour adapter *Ne lâche pas ma main* dans la collection « Aire Libre » : *« Économiquement, c'est intéressant. Il y a un socle de lecteurs qui existe. Quand on parle d'adapter un best-seller de Michel Bussi, ça rassure la maison d'édition. »* Il travaille d'ailleurs en ce moment sur cinq projets d'adaptations : un récit d'horreur du Suédois Mats Strandberg, *Le Ferry*, un roman de science-fiction de Serge Brussolo, *La Fenêtre jaune*, un roman d'aventures de Jean-Marie Quéméner *La République des pirates*, l'œuvre de fantasy de *Lyonesse*, de Jack Vance, et même une transposition des essais de Bruno Patino *La Civilisation du poisson rouge* et *Tempête dans le bocal*. *« C'est un surcoût,* reconnaît-il, *il faut acquérir les droits d'adaptation. »* Et si les sommes en jeu lors de ces négociations sont tenues secrètes, Benoît Cousin concède : *« Rien qu'avec le budget de la licence des* Piliers de la Terre, *j'aurais pu financer un album complet de création. Mais les retours sur investissements sont fous ! »*

Ci-dessus : *Les Piliers de la Terre* de Ken Follett, repris par Didier Alcante et Steven Dupré. Ci-contre : *Vernon Subutex* de Luz, d'après Virginie Despentes.

STEVEN DUPRÉ/GLÉNAT – LUZ/ALBIN MICHEL

Pour adapter, il faut être deux. Et les maisons d'édition ont su elles aussi flairer le filon, conscientes de l'intérêt qu'elles ont à offrir une vie dessinée à leurs œuvres. Dealer une adaptation en BD, c'est parfois toucher un beau chèque, mais c'est surtout la promesse de séduire de nouveaux lecteurs, des fans de neuvième art qui voudraient continuer l'aventure en roman. L'adaptation de *Vernon Subutex* par Luz en est l'exemple le plus éclairant. Symbole de la mise en place de stratégies multiformats, Albin Michel a lancé sa propre collection de bandes dessinées et s'est mis à fabriquer elle-même les adaptations de ses romans phares. « *À force d'être contacté pour des adaptations dessinées de nos romans, on s'est posé la question de la légitimité qu'on aurait à faire ça nous-mêmes puis on a décidé de se lancer* », explique aujourd'hui Marion Jablonski, directrice du département jeunesse et bande dessinée. Une stratégie payante puisque *Le Bal des folles* d'Arianna Melone et Véro Cazot d'après Victoria Mas ou *Sapiens* de Daniel Casanave et David Vandermeulen d'après Yuval Noah Harari ont connu un large succès sans jamais quitter le giron Albin Michel.

Mais attention à la surchauffe. Du côté de chez Glénat, Benoît Cousin reconnaît un ratage avec l'adaptation du livre *Les Thanatonautes* de Bernard Werber : « *Ce n'était pas fait pour révolutionner la BD, c'était un bon livre bien produit, mais les libraires y ont vu un coup opportuniste d'éditeur.* » La série, prévue pour plusieurs tomes, a été stoppée. Un échec et une remise en question, symboles d'un milieu qui n'a pas complètement perdu la tête.

« FAIRE VIVRE UNE ŒUVRE SUR UN AUTRE SUPPORT »

S'ils ne nient pas l'intérêt financier des adaptations, les acteurs du neuvième art défendent toujours une démarche littéraire : « *Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une paresse du milieu de la bande dessinée, se dire on va faire simple,* conclut Olivier Jalabert. *Je crois plutôt que c'est quelque chose qui plaît et permet de faire vivre une œuvre sur un autre support.* » Derrière l'idée d'adaptation se cache une quête d'ouverture. Sortir le texte de sa zone de confort, l'emmener ailleurs pour toucher un autre public. Cette noble idée donne lieu à de curieuses associations. En témoigne cet étrange mélange des genres à l'œuvre depuis quelques années déjà au Japon : l'adaptation de grands classiques du roman mondial en manga.

3 QUESTIONS À JACQUES FERRANDEZ

Vous êtes l'un des pionniers de l'adaptation de classiques de la littérature en bande dessinée, avec vos reprises de Pagnol dans les années 1990 puis de Camus et de Giono. Comment sont nés ces projets ?

Jacques Ferrandez. À chaque fois, ça a été une rencontre. Pour Marcel Pagnol, j'avais rencontré sa veuve, Jacqueline, et on s'est bien entendus. Quand je lui ai montré les vingt premières pages de *Manon des sources,* elle m'a dit : *« Manon, je la trouve un peu trop sauvageonne ! »* J'ai dû tout redessiner, mais ça crée de la confiance. Pour Albert Camus, j'ai rencontré Catherine, sa fille et j'ai pu ensuite travailler sur *L'Étranger.* Idem pour Jean Giono, sa fille Sylvie m'a laissé une paix royale. J'avais lu *Le Chant du monde* quand j'avais 16 ans et j'adorais son côté western.

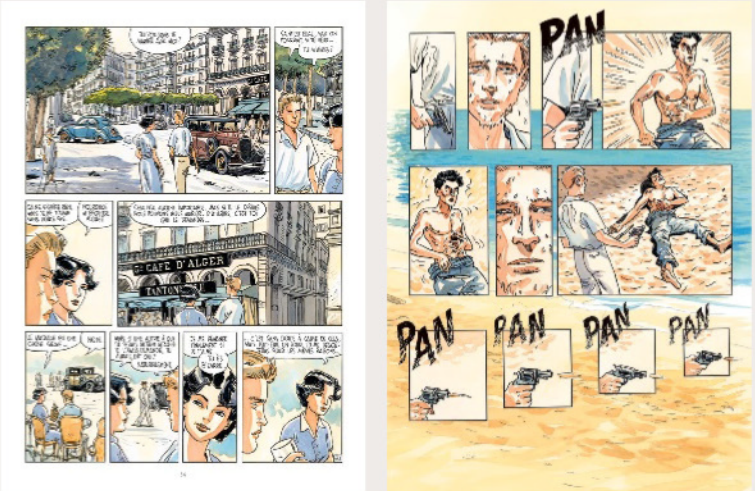
Ce n'est pas frustrant de travailler sur des univers déjà existants ?

J.F. Ça fait quarante ans que je fais de la BD, j'aime alterner entre adaptation et production personnelle. Je peux donc me glisser dans le travail de Pagnol, Camus ou Giono sans frustration. Je mets juste la narration en images. Et puis j'aime ces textes !

Adapter un classique de la littérature en BD, est-ce un succès garanti ?

J.F. Je savais qu'avec *L'Étranger* il fallait que je fasse une « bouse » pour que ça ne marche pas. Au final, on en a vendu 100 000 exemplaires, pour *Le Premier Homme,* on en est à 50 000, pour *L'Hôte,* 35 000. Le plus dur, en fait, c'était de convaincre Catherine Camus. Quand j'avais proposé le projet à Gallimard, qui venait de lancer sa collection BD, on m'avait répondu que c'était impossible d'avoir les droits pour Camus !

Propos recueillis par M.C. et L.D.



***L'Étranger* de Camus par Jacques Ferrandez.**

MDAM MICHEL VIOTTE/GALLIMARD – L'ÉTRANGER, JACQUES FERRANDEZ D'APRÈS L'ŒUVRE D'ALBERT CAMUS, GALLIMARD BANDE DESSINÉE 2013

Voir les écrits de Victor Hugo, Dickens ou Dumas prendre vie dans ces petits formats dessinés de 192 pages, en noir et blanc, rédigés de droite à gauche, a quelque chose de troublant mais a le don d'attirer les jeunes lecteurs obsédés par le manga vers les auteurs du passé souvent délaissés.

C'est tout le pari de Nobi Nobi !, créée en 2014. La maison d'édition française a lancé la même année une collection intitulée « Les Classiques en manga », qui propose une série d'adaptations en *one shot* de certains romans emblématiques comme *Les Misérables, Frankenstein* ou *Les Aventures de Tom Sawyer,* à destination d'un jeune public, autour de 10-12 ans. « *L'idée n'est pas de proposer une adaptation stricte de ces chefs-d'œuvre,* explique Pierre-Alain Dufour, directeur éditorial de la maison, *mais d'offrir à nos jeunes lecteurs une première immersion dans ces histoires fabuleuses.* » Pour l'instant, Nobi Nobi ! s'appuie uniquement sur des achats de droits d'œuvres japonaises. Pas encore de création originale, trop coûteuse et chronophage même si quelques idées sont en développement. Car avec des titres comme *Les Trois Mousquetaires* ou *Les Misérables*, qui dépassent les 30 000 exemplaires et s'écoulent à environ 3 000 copies par an, le succès est au rendez-vous et pousse Pierre-Alain Dufour à voir plus loin, plus grand : « *Notre proposition s'étend et va chercher des lecteurs plus adolescents, la publication des œuvres de Shakespeare avec leur texte intégral va dans ce sens.* » Nobi Nobi ! sait aussi profiter des aubaines pour continuer à grandir. La récente tendance du cinéma français à s'emparer des classiques lui donne une occasion en or de décupler ses ventes en republiant ses adaptations d'*Arsène Lupin* ou du *Comte de Monte-Cristo*. « *Grâce à cette collection, le manga a une vertu pédagogique et s'invite dans d'autres lieux comme les musées, les maisons d'écrivains, dans les CDI, certaines œuvres se retrouvent même dans des livres scolaires* », se félicite aujourd'hui Pierre-Alain Dufour.

Dans un marché en pleine explosion, des concurrents sont même apparus avec des positionnements différents. La collection « Manga classique » des éditions Soleil, par exemple, vise avec ses adaptations un public adulte et propose des transpositions de Kant, Karl Marx et même du *Kamasutra.* Dans un autre genre se développe enfin une version premium de l'adaptation manga, telle la réinterprétation artistique qui sublime les œuvres de Camus, *La Peste* et *L'Étranger,* par Ryota Kurumado, réalisées en collaboration avec la famille de l'écrivain.

> « Pierre Lemaitre étant habitué à adapter ses livres pour le cinéma ou la télévision, il s'est vite acclimaté au format de la BD »

UNE AMBITION ARTISTIQUE

Ce phénomène éditorial ne serait pas ce qu'il est sans l'avènement du roman graphique. Depuis une dizaine d'années, ce nouveau format, avec sa forte pagination et son univers visuel impactant, a envahi la bande dessinée et amené un nouveau

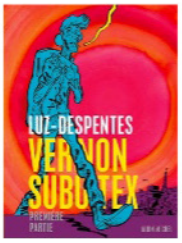
Ci-dessus : *Frankenstein,* adapté en manga. Ci-contre : *Au revoir là-haut* de Christian De Metter d'après Pierre Lemaitre.

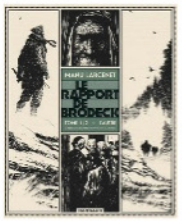
MANGA CLASSIC: FRANKENSTEIN © MANGA CLASSICS, INC. ALL RIGHTS RESERVED - CHRISTIAN METTER DE/RUE DE SÈVRES

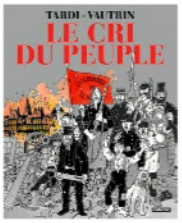
lectorat plus habitué à la littérature qu'aux bulles. « *Je pense qu'il y a d'un côté les envies de certains auteurs et autrices de porter en images les livres qui les ont marqués(e)s* », détaille Christian De Metter, qui a adapté la trilogie de Pierre Lemaitre « Les enfants du désastre » chez Rue de Sèvres. « *De l'autre, il y a les lecteurs pour qui ça peut être plaisant de voir un roman qu'ils aiment devenir une œuvre graphique.* » En cela, l'adaptation de romans en BD se rapprocherait d'une entreprise cinématographique. Certains auteurs de bande dessinée sont même à l'origine des projets d'adaptation, comme lorsque Jacques Ferrandez adapte les romans d'Albert Camus *[lire encadré]*. « *Pour les dessinateurs, il y a un côté Madeleine de Proust* », précise Olivier Jalabert.

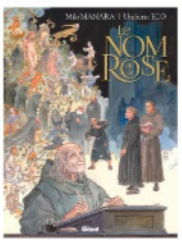
Justement, comment se passe le travail entre les auteurs du roman et ceux qui l'adaptent ? Beaucoup de romanciers restent coscénariste de la BD. « *Avec Pierre Lemaitre, tout s'est fait très naturellement,* poursuit Christian De Metter. *Je lui ai donné quelques "règles" simples auxquelles j'aime me soumettre, comme finir une scène en bas de page de droite. Mais Pierre étant habitué à adapter ses livres pour le cinéma ou la télévision, il s'est acclimaté, vite, au format de la BD avec ses contraintes et ses libertés.* » Christian De Metter travaille sur l'adaptation des quatre prochains livres de Pierre Lemaitre dont *Le Grand Monde*. Le romancier Philippe Claudel s'est retrouvé dans la peau de l'adapté. En 2015, il reçoit un coup de téléphone de Manu Larcenet lui annonçant son envie de mettre en image *Le Rapport de Brodeck* : « *Je ne connais rien à la BD, je ne connaissais pas Manu Larcenet, alors j'en ai parlé autour de moi et on m'a pris pour un fou. Il était encensé partout pour sa série* Blast ». Après une longue discussion, sans jamais se rencontrer, Philippe Claudel décide de donner carte blanche au dessinateur : « *Ce qui est drôle, c'est que j'ai toujours refusé qu'on adapte le livre au cinéma, mais je sentais que lui était capable d'en ressortir quelque chose. Le résultat m'a enchanté. J'y ai vu beaucoup d'influences picturales. Comme le roman, il a su jouer sur les silences.* » Quand on évoque la nouvelle aventure du dessinateur, Philippe Claudel s'enthousiasme : « *Je n'ai aucun doute quant au résultat, j'ai retrouvé chez Manu Larcenet ce que j'aimais chez Pratt, un continent de rêverie mis à disposition du lecteur.* » Et si, finalement, c'était ça, la meilleure définition d'une adaptation ? ■

Mathieu Charrier et Léonard Desbrières









LES MEILLEURES ADAPTATIONS

VERNON SUBUTEX
DE LUZ
D'APRÈS VIRGINIE DESPENTES
(ALBIN MICHEL, 2020-2022)
Une explosion de couleurs et de formes, une énergie graphique hors du commun portée par le culot, le talent et la passion de Luz.

1984
DE XAVIER COSTE
D'APRÈS GEORGE ORWELL
(SARBACANE, 2021)
Adapter Orwell était le projet d'une vie pour le dessinateur Xavier Coste. Des partis pris visuels forts, des choix narratifs surprenants pour un résultat époustouflant.

LE RAPPORT DE BRODECK
DE MANU LARCENET
D'APRÈS PHILIPPE CLAUDEL
(DARGAUD, 2015-2016)
Pour sa première adaptation, Manu Larcenet s'attaque à la fable magistrale de Philippe Claudel. Sombre, tragique, mutique, ce double album sublime la grandeur de la nature sauvage autant qu'il souligne la petitesse des hommes.

LA PESTE
DE RYOTA KURUMADO
D'APRÈS ALBERT CAMUS
(MICHEL LAFON, 2021-2022)
Réalisée en étroite collaboration avec la famille d'Albert Camus, cette adaptation Manga de *La Peste* en est aussi une merveilleuse réinterprétation artistique et littéraire.

LE CRI DU PEUPLE
DE TARDI
D'APRÈS JEAN VAUTRIN
(CASTERMAN, 2001-2004)
Au-delà de l'enquête policière, *Le Cri du peuple* est une spectaculaire et poignante chronique de la Commune de Paris, portée par une langue gouailleuse jubilatoire et le dessin magistral de Tardi.

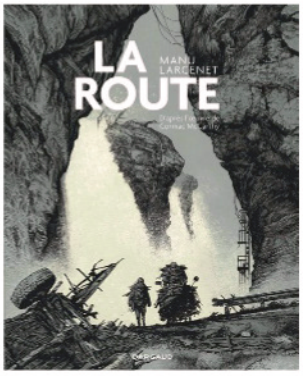
AU REVOIR LÀ-HAUT
DE CHRISTIAN DE METTER
D'APRÈS PIERRE LEMAITRE
(RUE DE SÈVRES, 2015)
Depuis dix ans, Christian De Metter suit les romans de Pierre Lemaitre à la trace pour leur offrir une nouvelle vie en images. Son adaptation d'*Au-revoir là-haut,* Goncourt 2013, est un modèle du genre.

LE NOM DE LA ROSE
DE MILO MANARA
D'APRÈS UMBERTO ECO
(GLÉNAT, 2023)
C'est à la demande de la famille Eco que le maître italien du neuvième art Milo Manara s'est lancé dans cette vaste entreprise. Une adaptation classique, fidèle mais somptueuse. **M.C. et L.D.**

Manu Larcenet
La Route

Même pas peur ! En adaptant *La Route,* le roman culte de Cormac McCarthy, Manu Larcenet s'attaque à un Everest de la littérature. Mais l'auteur du *Combat ordinaire* et de *Blast* est un alpiniste du crayon hors pair, et le résultat est là : sa *Route* à lui s'inscrit dans les grandes œuvres de la bande dessinée. Manu Larcenet ne fait pas le malin et colle au récit de McCarthy : dans un monde postapocalyptique, un père et son fils marchent sur la route, et marchent encore, et marchent toujours, en espérant trouver un endroit où s'installer. Pas la peine de réinterpréter ou de moderniser le texte : il tire sa force de son minimalisme et l'émotion de sa simplicité stylistique. Quasiment un paradoxe à lui tout seul. Manu Larcenet l'a bien compris : son dessin se concentre sur le père, le fils et les décors (élément au moins aussi important). À la minute du style maccarthien correspond un trait hachuré en noir et blanc qui fait parfois se confondre les personnages et les lieux comme pour mieux signifier ce monde qui s'éteint petit à petit. Graphiquement, c'est exceptionnel. Le dessin ne se rapproche de rien de ce qu'a déjà produit Manu Larcenet ; *Blast* n'est pas si loin, mais les cases sont ici beaucoup plus densese. Ici, le vent souffle et les lieux se meurent. Le mouvement est permanent et pourtant la vie est immobile. Manu Larcenet atteint des sommets. Cette *Route* est déjà un classique du neuvième art. ■

Éric Libiot



LA ROUTE
MANU LARCENET
D'APRÈS L'ŒUVRE DE CORMAC MCCARTHY,
160 P., 28,50 €. COPYRIGHT DARGAUD.
EN LIBRAIRIES LE 29 MARS.

L'instant LiRE: à la fnac

À retrouver sur
leclaireur.fnac.com

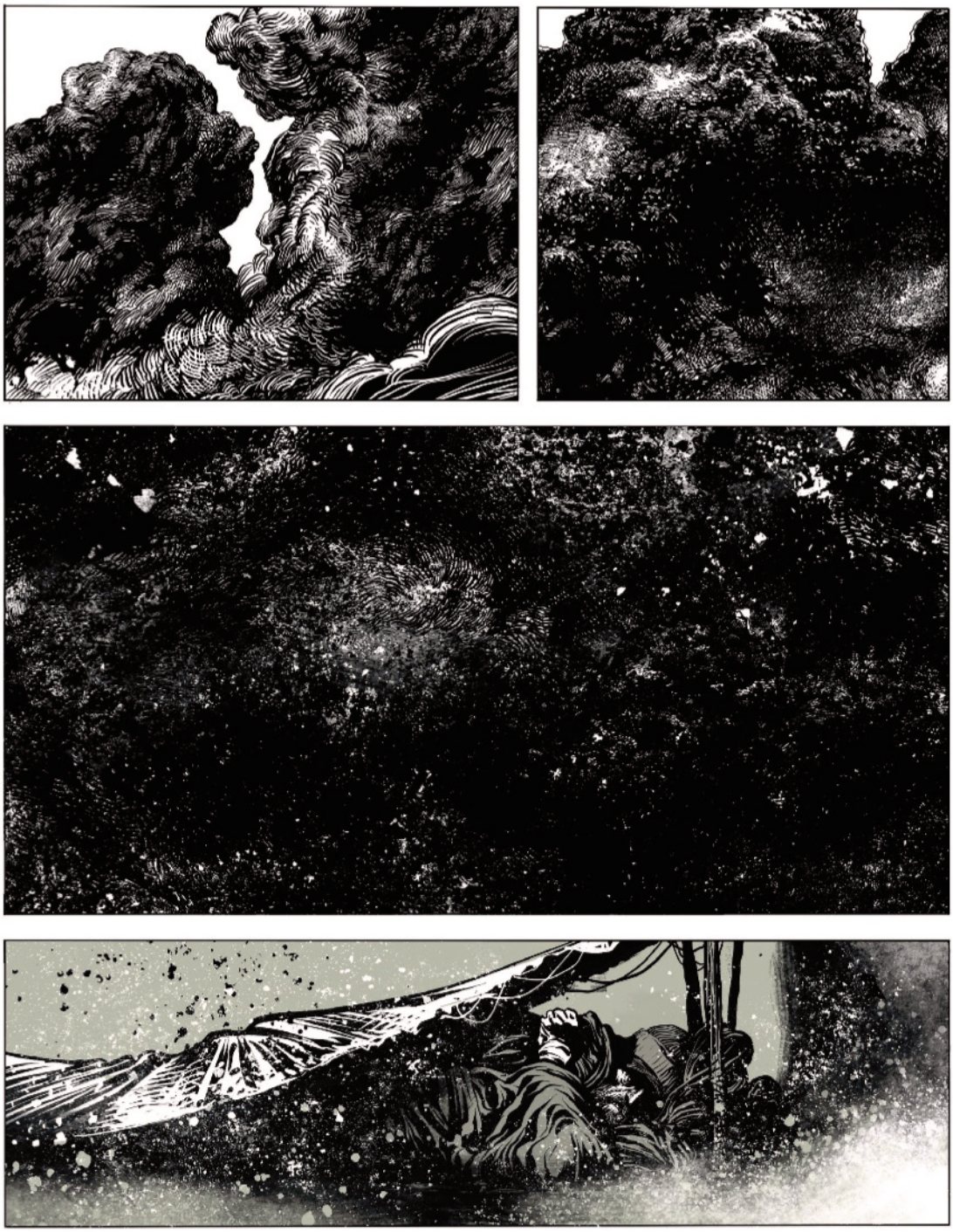
RITA SCAGLIA/DARGAUD

BIO EXPRESS

1969
Naissance à Issy-les-Moulineaux. Après des études de graphiste et des planches publiées dans la revue *Yéti,* il collabore très régulièrement à *Fluide glacial,* à partir de 1996, et y publie plusieurs albums à l'humour noir et potache : *La Loi des séries, Les Superhéros injustement méconnus.* La série *Bill Baroud* (quatre tomes, 1998-2002) le fait justement reconnaître.

2000
Création de la collection « Poisson Pilote » chez Dargaud à laquelle Manu Larcenet va collaborer avec la nouvelle génération d'auteurs : Lewis Trondheim, Joann Sfar, Mathieu Sapin, Christophe Blain… Il publie notamment *Les Cosmonautes du futur* (avec Trondheim), *Nic Oumouk* et surtout *Le Retour à la terre* (avec Jean-Yves Ferri), succès public et critique.

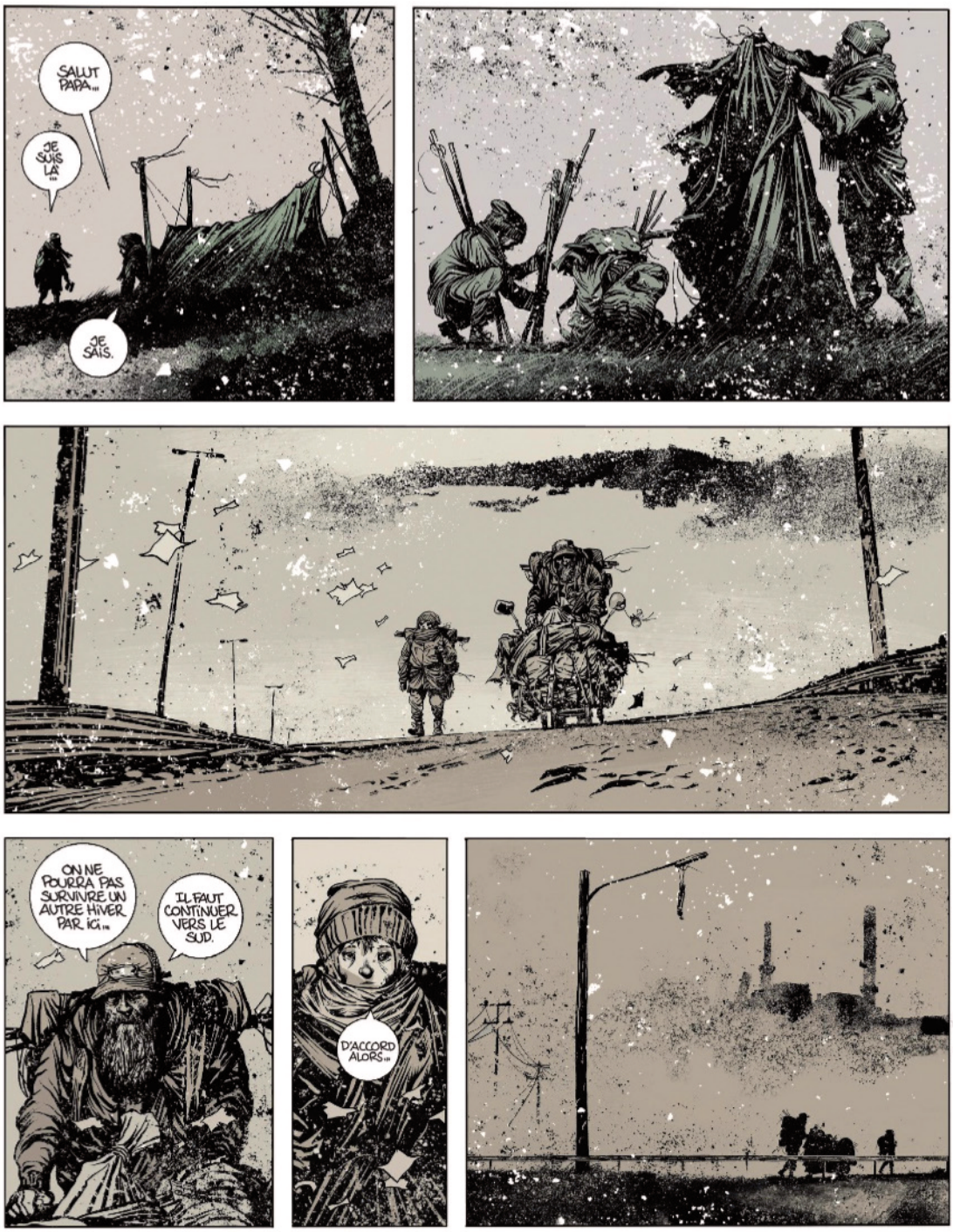
2009
Manu Larcenet change de genre et de dessin avec *Blast* (Dargaud), série en quatre albums sur un personnage obèse en garde à vue. En 2015, il adapte en deux tomes *Le Rapport de Brodeck,* roman de Philippe Claudel. En 2020, il publie *Thérapie de groupe* (trois tomes), sorte d'introspection personnelle et artistique sur les angoisses d'un auteur de bande dessinée.



MANU LARCENET/DARGAUD 2024

7

MANU LARCENET/DARGAUD 2024



MANU LARCENET/DARGAUD 2024

PATRICIA REZNIKOV

Femmes de lettres

À Jérusalem, Ana est un jour envoûtée par Liora. Plus âgée qu'elle, elle est menacée de cécité et Ana devient sa lectrice. Bientôt, les séances dans l'appartement de la malvoyante, sorte de vampire souffrant et attachant, se transforment en une relation intense qui menace le couple qu'Ana forme avec son ami. Passant de plus en plus de temps chez Liora, la jeune femme tente d'écrire son mémoire d'histoire sur les sorcières, mais ne parvient qu'à produire de la fiction. Comment expliquer un phénomène historique à partir de son univers intérieur ? se demande-t-elle.

Les cartons qui encombrent l'appartement de Liora émettent un mystérieux rayonnement. Ils renferment l'histoire de sa famille, des documents liés à son père, autrefois membre du parti travailliste et haut fonctionnaire. Car Liora Aharonov appartient à la génération venue de Russie en Israël dans les années 1940. Son histoire se confond avec celle du pays : Haganah, guerre d'indépendance, Histadrout… Mémoire des anciennes tragédies, violence, culpabilité, la fondation névrotique d'une nation engendre-t-elle des monstres ? Liora est-elle ce monstre ? À la croisée des routes, perdue, Ana qui n'arrive plus à penser, ni à travailler, ni à aimer, n'est-elle pas souffrante elle aussi de « *l'épisode maniacodépressif* » de la création d'Israël ? Cri de douleur d'une femme qui brûle, le beau roman exigeant de Michal Ben-Naftali, intitulé *Ne vois-tu pas que je brûle ?*, est une lettre confession à son pays bien-aimé.

Minh Tran Huy poursuit, quant à elle, son récit à la fois poétique et critique autour de l'autisme de son fils aîné, Paul. Après *Un enfant sans histoire* paru en 2022, elle se confie dans *Ton frère*, lettre poignante – publiée dans la collection « Les Affranchis » – adressée à son fils cadet, Serge, afin de « *repousser les ombres* ». Elle y livre son bonheur fou de vivre avec lui, son besoin de fixer à jamais sa petite enfance, sa souffrance d'un bonheur teinté de tristesse. Les années d'errances administratives, financières et scolaires dans une société souvent hostile, où Paul n'a pas sa place, ont bien failli avoir raison de son couple. Elle explique à Serge ce qu'il ne comprend pas encore, l'aventure singulière de grandir au côté d'un frère différent, autiste sévère qui, malgré le combat incessant de ses parents, n'aura jamais droit à une vraie vie. Elle lui dit l'impuissance, le désespoir, la lumière, tout de même, et la famille envers et contre tout. Elle partage avec nous sa transformation intérieure, gagnée dans ce combat perdu, un espace en elle où a pu naître la compassion. Elle lui raconte aussi l'histoire de sa famille venue du Vietnam, les secrets, les deuils transmis aux générations suivantes. Elle dit l'exil forcé et la réinvention de soi, l'excellence intellectuelle des grands-parents, pourtant discriminés, doublée d'une exigence absolue de réussite. Elle avoue les dommages causés par cette éducation impitoyable, subie par celle qui, face à Paul, ne croit plus aujourd'hui à cette rhétorique de l'ascension sociale. Grâce à son fils, elle s'est allégée.

> PAUL ET SERGE SONT LES DEUX FACES D'UN MÊME ÊTRE AU MONDE

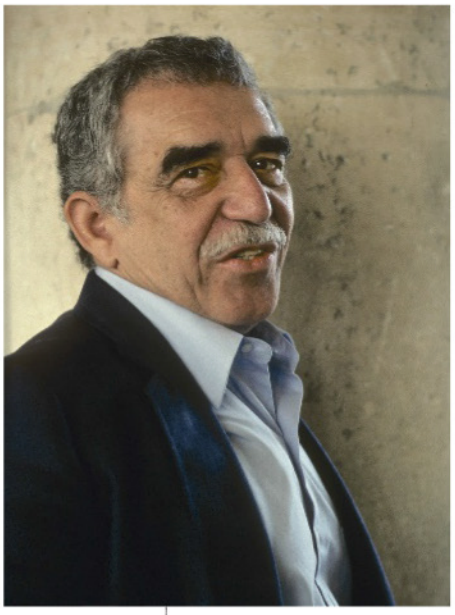
Confronté à la violence d'avoir un enfant sans destin, quel chemin y a-t-il ? Les deux frères, Paul et Serge, ne se réparent ni ne se complètent, ils s'additionnent dans l'amour et l'expérience vécue. Ils sont les deux faces d'un même être au monde. C'est, une fois de plus, si juste, si bouleversant. ■

★★★☆☆
NE VOIS-TU PAS QUE JE BRÛLE ? (BEGED MEESH)
MICHAL BEN-NAFTALI
TRADUIT DE L'HÉBREU PAR ROSIE PINHAS-DELPUECH, 144 P, ACTES SUD, 18,50 €

★★★★☆
TON FRÈRE
MINH TRAN HUY
176 P, NIL, 17 €

AUDREY SOVIGNET

LE CAHIER CRITIQUE



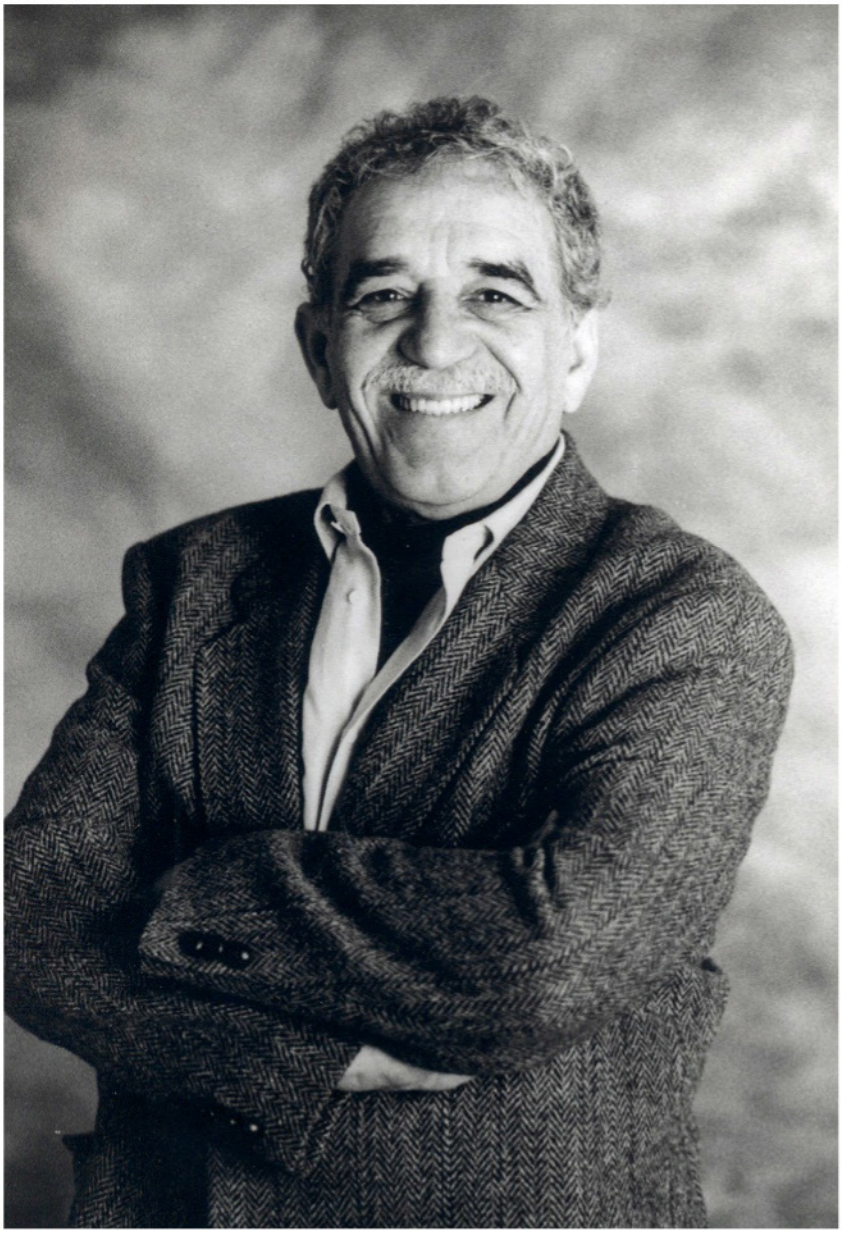
66 UN BIJOU POSTHUME SIGNÉ **GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ**

68 LA SILICON VALLEY VUE PAR **ALAIN DAMASIO**

80 **BERNARD MINIER** ET LE RETOUR DE LUCIA

94 QUAND **NARGES MOHAMMADI**, PRIX NOBEL DE LA PAIX 2023, SE LIVRE

JACQUES TORREGANO/AKG IMAGES – COOLCAESAR/WIKIPÉDIA – REIHANE TARAVATI 2022/TEHRAN



PALOMARES/GRASSET

GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ

Une dernière aventure

Disparu en 2014, le Prix Nobel colombien avait travaillé à un ultime texte jusqu'à l'épuisement de ses forces: *Nous nous verrons en août*, où il se met dans la peau d'une débutante en adultère, et qui nous est livré tel qu'il fut composé sur manuscrit.

La publication de *Nous nous verrons en août*, inédit de Gabriel García Márquez, est un événement susceptible d'inspirer aux nombreux amoureux de la prose du Colombien un mélange d'excitation et d'effroi. Excitation, car García Márquez est l'un des plus grands conteurs du XXe siècle, qui a su adapter à la réalité et aux légendes de son pays des techniques de narration caractéristiques de la modernité. Cela lui a permis de retracer la vie d'un dictateur en une poignée de très longues phrases *(L'Automne du patriarche)*, d'écrire la *Chronique d'une mort annoncée*, dont toute l'histoire rayonne dans le passé et dans le futur autour d'un assassinat, ou d'établir sa spectaculaire version de l'éternel retour dans *Cent ans de solitude*. Effroi, car si García Márquez a souvent mis en scène la conception latina de la virilité, résolument machiste, il ne l'a jamais vraiment critiquée. Pis, vers la fin de sa vie, il semblait la revendiquer fièrement, ce qui a donné lieu à des mémoires grevées de forfanteries sexuelles *(Vivre pour la raconter)* et à un embarrassant dernier roman, *Mémoire de mes putains tristes*, où il mettait en scène le désir d'un nonagénaire pour une vierge de 14 ans prostituée par sa famille, désir certes laissé irréalisé.

Dès lors, suspense: quel García Márquez va-t-on retrouver dans cet inédit? Le prodigieux conteur qui a bien mérité son Nobel 1982, ou le coq cacochyme qu'il semblait être devenu sur la fin? Disons-le tout de suite, *Nous nous verrons en août* est un excellent texte, dont le seul défaut est de se présenter inachevé – c'est-à-dire grevé de quelques minuscules incohérences, mais bel et bien terminé, et de superbe manière! Il se centre sur une femme mûre, Anna Magdalena Bach, qui tous les ans au mois d'août s'en va dans une île déposer des fleurs sur la tombe de sa mère. Un soir, au bout d'un de ces pèlerinages, elle rencontre un homme avec lequel elle trompe pour la première fois son mari. La nuit s'achèvera sur un affront qui la laissera amère, mais réveillera aussi quelque chose en elle. Dès lors, chaque excursion d'Anna Magdalena sur l'île sera l'occasion d'une petite quête amoureuse, souvent couronnée de succès. Pour rendre à Domenico, son mari, la monnaie de ses probables infidélités. Et pour se sentir vivre, tout simplement. Peut-être perpétue-t-elle aussi, sans le savoir, une histoire plus ancienne… Autour d'elle, García Márquez, qui est à peu près le contraire d'un minimaliste, élève un petit

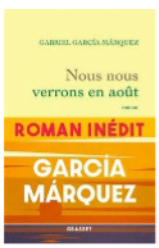
monde : Micaela, sa fille délurée qui veut entrer au couvent, son frère musicien réputé, cet ami avocat lubrique auquel elle ne cédera pas, la fleuriste, toujours la même, qui lui vend les glaïeuls qu'elle dépose au cimetière…

DANS LA PEAU D'UNE FEMME

Reste l'essentiel : le style. García Márquez a toujours eu le don pour nous entraîner dans ses narrations par mille détails vivants qui leur donnent le parfum du vrai, du saisi sur le vif. Ici, on le respire dès les premières lignes : « *Sur le quai, dans la file des taxis, elle alla tout droit vers un vieux modèle rongé par le salpêtre de mer. Le chauffeur l'accueillit avec un salut amical et la conduisit en avançant cahin-caha à travers le village indigent avec ses bicoques de torchis, ses toits de palmes de sabal et ses rues de sable brûlant face à une mer en flammes. Il dut faire des cabrioles pour éviter les cochons impavides et les enfants nus qui le taquinaient en simulant des passes de torero.* »

Comment résister à cette écriture-là ? D'autant qu'elle s'est habillée de sobriété, comme si García Márquez, conscient de voir faiblir ses forces, avait préféré renoncer à ses expériences formelles pour garder la maîtrise de sa narration. C'est peut-être ce qui s'est passé, si l'on en croit la poignante postface laissée par les enfants de l'auteur. Elle nous montre García Márquez aux prises avec les défaillances de ce qui était à la fois sa « *matière première* » et son « *instrument de travail* » : sa mémoire. Elle nous révèle que l'écriture de ce livre fut « *une course entre le perfectionnisme de l'artiste et ses facultés qui s'estompaient* ». À l'origine, il devait intégrer un ensemble de cinq histoires consacrées à la même Anna Magdalena, dont quatre nous manqueront toujours. Sa parution rappellera en tout cas à ceux qui tendraient à réduire García Márquez à son machisme dépassé qu'il était aussi capable de se mettre dans la peau d'une femme pour parler de désir féminin. Et renverra ses lecteurs à leurs anciens émois, quand, lisant la première page mythologique de *Cent ans de solitude*, ils comprirent d'emblée tenir là une œuvre de génie, comme il ne s'en écrit qu'une poignée par siècle. ■ **Alexis Brocas**

ANNA MAGDALENA BACH, TOUS LES ANS AU MOIS D'AOÛT, S'EN VA SUR UNE ÎLE DÉPOSER DES FLEURS SUR LA TOMBE DE SA MÈRE

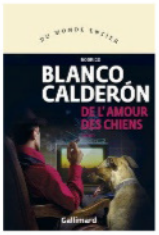


★★★★☆
NOUS NOUS VERRONS EN AOÛT (EN AGOSTO NOS VEMOS)
GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (COLOMBIE) PAR GABRIEL IACULLI, 144 P., GRASSET, 16,90 €

Sans collier

D'une plume tout à la fois élégante et cruelle, l'écrivain vénézuélien RODRIGO BLANCO CALDERÓN conte l'histoire d'une famille et d'un peuple.

« *Je quitte le pays. Je n'en peux plus.* » Dans le triste Venezuela de Nicolás Maduro, Ulises Kan, plaqué par son épouse Paulina, se retrouve seul. Feu son beau-père, le général Martín Ayala, lui laisse dans la foulée un étrange testament : il a quatre mois pour mettre sur pied un refuge pour chiens abandonnés. S'il y parvient, il héritera de l'appartement où il vit encore. Problème : Paulina et Paul, son frère jumeau, n'ont pas l'intention de se laisser spolier. Et le retour de Nadine, son amour perdu – une femme pleine de secrets –, risque de compliquer l'affaire… Bourré de références cinématographiques et littéraires (on y médite longuement sur *Le Parrain* et Elizabeth von Arnim), ce bref roman est un bijou d'élégance et de cruauté tendre. L'histoire d'une famille « spéciale » et d'un peuple accoutumé à courber l'échine, en attendant une improbable caresse. ■ **Fabrice Colin**



★★★★☆
DE L'AMOUR DES CHIENS (SIMPATÍA)
RODRIGO BLANCO CALDERÓN
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (VENEZUELA) PAR ROBERT AMUTIO, 272 P., GALLIMARD, 23 €

DR – EMILIO MORALES/GALLIMARD

Alain Damasio
Vallée du silicium

« *Tout est parti de la Villa San Francisco*[1]*, avec cette idée de confronter un auteur de science-fiction français à la Silicon Valley »*, écrit Alain Damasio. Pendant plusieurs mois, guidé par l'équipe de la Villa, l'auteur de *La Horde du Contrevent* a sillonné la terre californienne avec en tête les questions qui taraudent quiconque s'inquiète de notre assujettissement au numérique, de cette IA qui vient à grands pas, ou de cette *« mnémose »* qui nous saisit régulièrement : *« cette névrose de tout vouloir retenir et archiver du présent qui passe »*. Lectures, rencontres, essais de matériels gorgés de techno autant que d'imaginaire (*« Les Silicon leaders sont des mythocrates »*, juge Damasio qui n'a jamais cru au métavers, « *un mauvais rêve de Zuckerberg* »), visites de lieux emblématiques (l'ouvrage s'ouvre sur celle du siège d'Apple à Cupertino, *« une pure aberration écologique »*) donnent lieu à des chroniques dont l'auteur ne cache pas la parenté avec les *Cool Memories* de ce grand arpenteur d'Amérique qu'était Jean Baudrillard : *« L'Amérique n'est ni un rêve, ni une réalité, c'est une hyperréalité.* [...] *Il constitue donc le matériau idéal d'une analyse de toutes les variantes possibles du monde moderne »*, écrivait le sociologue mort en 2007. Attention, ce recueil intitulé *Vallée du silicium* ne ressortit pas totalement à l'essai : il s'achève par une étrange fiction aux allures eschatologiques, où le cerveau peut s'incarner dans un sanglier, où le climat pourrait bien se venger du mal que l'humain fait à la Terre. ■

VALLÉE DU SILICIUM
ALAIN DAMASIO
336 P., 19 €. COPYRIGHT SEUIL.
EN LIBRAIRIES LE 12 AVRIL.

Jean-François Paillard

1. Résidence d'artistes consacrée aux arts et au numérique, inaugurée en 2020 par le gouvernement français.

FRANÇOIS GRIVELET/LA VOLTE/SEUIL

BIO EXPRESS

1969
Né Alain Raymond, un 1er août, à Lyon. Fils d'un père carrossier et d'une mère professeur d'anglais, Alain sort diplômé de l'Essec à 22 ans. Il choisira son patronyme d'écrivain en mémoire de sa grand-mère, Andrée Damasio.

1999
Son premier roman, *La Zone du dehors*, texte orwellien, est un succès public. Cinq ans plus tard, *La Horde du Contrevent*, dopé par le prix de l'Imaginaire, s'écoule à 400 000 exemplaires. Damasio devient alors un « incontournable » de la science-fiction française.

2019
Publication des *Furtifs*. Troisième roman en vingt ans, il décrit la quête d'un père à la recherche de sa fille disparue, dans un monde assujetti par le *« techno-capitalisme »*. Désigné « livre de l'année » par la rédaction de *Lire*, ce roman reçoit aussi un an plus tard le grand prix de l'Imaginaire dans la catégorie « roman francophone ».

Un seul anneau pour les gouverner tous ?

Sur le Ring d'Apple, le centre du monde, le technococon et la réalité mixte

Nous sommes un dimanche d'avril et puisqu'il n'y a rien à visiter dans la Silicon Valley le jour du Seigneur, il va bien falloir aller à l'église… Oui, mais laquelle ? Et pour célébrer quelle religion, j'entends : quelle marque ?
J'écris ce texte sur un MacBook Air en aluminium clair si bien que j'ai la réponse : je vais aller communier dans la Cathédrale d'Apple, son siège social, *the Ring,* qui est un immense cercle de mille six cents mètres de circonférence posé en vaisseau spatial sur la lune de Cupertino.
Chiche ? Hum… Il se trouve qu'il est impossible pour les aliens de ma maigre extraction d'entrer dans le temple, alors je me rabats sur la chapelle : l'*Apple Park Visitor Cente*r avec son célèbre *Apple Store* mondialement connu.

Ce pourrait être un pèlerinage.
Ou plus rationnellement la quête, tout au moins, de l'épicentre symbolique d'un séisme qui a révolutionné nos existences depuis trente ans. Nous sommes les figures tremblées de cette onde de choc ~ toi, vous, moi, nous toutes[1].
Car tout ce qui fait désormais nos quotidiens de gestes, nos touchers rituels, l'inclinaison de nos nuques sur des rectangles pas plus larges qu'une main, le dépli de nos papillons de vitre dans l'intimité de nos draps, dès le lever du jour, toutes nos algorithmies sociales autrefois organiques, que le numérique a dynamitées pour les recadencer dans le phrasé bref et vif des messages et des notifs, tous ces logiciels « par-dessus le toit », si bleus, si calmes, toutes ces applis en nous, avec leurs protocoles, leur logique, leur icône, leurs idoles, tous ces scrolls liquides qui coagulent nos sangs comme un miel, eh bien c'est comme si toute cette liturgie prenait source ici, à l'Apple Park, qu'elle était partie de là, à la lisière de ce qui est désormais le Ring. Là, dans ce qui s'appelait encore en 2016 le *1, Infinite Loop,* adresse sublime ! Là dans cet *Apple Store* qui tient certes davantage du magasin de cierges et d'hosties que d'un croisement tellurique où des cultes anciens se seraient enracinés.
Mais qu'importe, Hollywood n'est pas si loin, le storytelling prime, je n'ai pas fait dix mille kilomètres d'avion en cramant une baignoire entière de kérosène et en défonçant mon bilan carbone pour relativiser l'importance du site et du moment, pour ne pas y mettre l'intensité d'un événement que je surscénarise dans ma tête et écris sous vos yeux.

Nous autres Européennes, nous croyons encore à la force déposée de l'histoire dans les sites. Nous croyons que le temps n'est pas horizontal et fléché, qu'il est plutôt vertical, en couches ou en silo, et nous cherchons cette densité d'événements que magnétise parfois un lieu dans la tête d'épingle d'un obélisque ou le carré d'un tombeau.
Aux USA, l'histoire est une poussière qui n'a jamais eu le temps de se déposer. On met des dates sur des marques de bière pour s'inventer un passé dans une société qui ne vit que pour le futur.
Et les sites « historiques » des États Unis ont toujours quelque chose de *fake* ou de forcé, de trop brièvement scellé dans un cube de ciment prompt, qui fend déjà.
Pour l'Apple Park cependant, j'aime à croire que ma mythopoïèse n'est pas complètement bidon.

À l'orée de ce siècle, le numérique a inauguré un panthéisme de l'information, une religion de la matière lumière. Elle s'incarne par un ensemble de pratiques qui nous soudent dans des cérémoniaux minuscules et pourtant communs à des milliards de personnes sur la planète. *Safari, FaceTime, Keynote, iTunes, Siri* sont des icônes, oui, si l'on veut jouer sur les mots. Ils sont en vérité beaucoup plus que ça : des portes psychosociales que nous franchissons trente fois par jour pour organiser nos expériences et manager nos vies, pour présenter nos parcours et acquérir nos savoirs, pour parler en direct à IAvhé et écouter les chants du monde dans la plus profonde bibliothèque musicale jamais offerte à l'humanité.

Bien sûr, la métaphore religieuse garde quelque chose d'un peu facile et d'un peu inexact puisqu'elle impliquerait une croyance partagée, une vraie spiritualité – là où ne règnent que des objets industriels, des interactions et des pratiques sérielles. Elles transcendent cependant les continents et les cultures, qui font qu'une Guyanaise sous son carbet swipe les mêmes applis avec les

SENSATION DE SURVOL, DE VISIBILITÉ OPTIMALE OÙ RIEN N'EST CACHÉ, OÙ AUCUN ANGLE N'EST MORT

mêmes gestes fluides qu'un Tanzanien, une Indienne, un Ouzbek ou une Américaine dans sa chambre.
De toutes les marques, Apple est sans doute, par la puissance de son esthétique et de son ergonomie, par la qualité indiscutée de ses produits, celle qui a fabriqué le plus de « fidèles ». Sauf que ces fidèles ne croient pas en grand-chose, sinon à leur commune appartenance, si ce n'est à une certaine fiabilité des outils qu'on leur vend, elles ne font que *pratiquer* selon les règles du culte, elles font les gestes sans la spiritualité derrière, bref ce sont des pratiquantes. Nous sommes des pratiquantes.

Et si une analyse réflexive sur nos pratiques devait être menée avec sérieux, il faudrait se demander ce qui, dans ces rites scriptés que nous assignent ceux qui les codent, dans ces outils qui nous utilisent et formatent nos actes plus que l'inverse, dans ce que nous faisons de ce que ces iPhone ont fait de nous, malgré tout – se demander quels *habitus* et quel *ethos* (je veux dire quel système de routines psychiques finissant par devenir un mode d'être récurrent) et quels comportements individuels et collectifs, cela nous induit-il, nous conduit-il à adopter ?
Tel qu'il a été construit, l'univers Apple, peut-être plus qu'un autre parce qu'il assume un style de vie, un rapport particulier à la fluidité et à l'élégance, implique une manière d'être vivant •••

qui n'a rien de neutre, qui est même foutrement précise dans sa discipline de fonctionnement. Il implique par exemple une façon d'écouter la musique, affinitaire et segmentée (iTunes). Il implique une façon de présenter l'information, slide après slide, en surestimant l'impact de l'esthétique (Keynote). Il reformate nos dialogues pour épouser les limites de la reconnaissance vocale (Siri). Il considère que rien de ce qu'on fait et stocke ne doit se perdre dans l'oubli (Time Machine). Etc.
Ce n'est pas propre à Apple ? C'est vrai, mais Apple en a fait un langage unifié, un espéranto cognitif plus cohérent que d'autres.

Il est vertigineux de se dire qu'entre une Kirghize et une Mélanésienne, à l'autre bout du globe, la première chose qui les relie, et qu'elles partagent basiquement, ce sont des outils numériques de type smartphone et des applis qui recalibrent de façon identique leur rapport au monde. Là est désormais le Commun. Ce qu'on pourrait appeler le *numiversel*.

*

Un burrito dans le ventre, que j'ai dévoré debout au pied du meilleur truck mexicain de Mountain View, je sors avec nonchalance de la voiture, un peu brumeux d'une sieste qui n'a pu avoir lieu. Nous y sommes. Je fais quelques pas au milieu des oliviers vissés en piquets dans la dalle et je relève la tête.
Je craignais une chapelle et ça ressemble bien à une cathédrale finalement. Une longue et haute cage de verre courbée aux quatre angles, sans la vulgarité du moindre mur pour l'occulter, sans vitrail non plus. Transparence et lumière – le dogme de la modernité architecturale – poussé jusqu'à la pureté.

Mon guide du jour est Fred Turner, que je me figure comme un prêtre défroqué de la religion digitale. Lui se voit et se vit comme un anthropologue de Stanford dont les tribus étranges, auxquelles il appartient, campent dans la vallée du silicium. Il est brillant, Fred, il est sur son terrain d'études, il est là pour me montrer le côté obscur de la Force avec sa convivialité délicieuse et tonique.

La cathédrale est ouverte aux pèlerines du monde entier et nous sommes jour de messe, alors nous entrons !

À l'intérieur, un petit hipster au crâne nu et à la moustache qui boucle officie devant un écran de dix mètres par quatre à la résolution infinie. Il a une allure coquette de bateleur de cirque et l'assurance à la fois vive et posée d'un *keynote master* opérant devant un public néanmoins flottant.

Je désembrume mon cerveau somnolent, je me secoue, je voudrais être effilé comme une lame pour découper chaque seconde, chaque choc. « Ça y est », je me dis. « Tu y es, enfin ! »
Où ? Au centre du monde, *girls*.
À La Mecque du Mac.
Je pénètre intimidé dans la mosquée du capitalisme accompli, à Cupertino, California, à une encablure du siège social de l'entreprise la plus riche du globe – et un frisson ironique et ému, moqueur et mélancolique me prend à revers. C'est donc là d'où tout part ? Quoi ? Toute l'anthropologie nouvelle de l'*homo numericus* ? Ça vient de là ? C'est juste ça ? Mais ouvre donc tes yeux, impie !

Sur l'écran d'un millier de pouces, le visage de Lady Gaga vante *GarageBand* et l'éternelle fluidité des *Apple Apps*. Enveloppée dans un jeu d'ailes et de plumes multicolores, la star nous laisse au bord de l'*uncanny valley,* cette vallée de l'étrange qui sépare une gynoïde crédible d'une véritable humaine.
Indécidable est son visage, trop lisse pour être labellisé Sapiens™, trop maquillé pour qu'on le distingue d'un avatar, trop expressif malgré tout pour ne pas appartenir encore à l'humanité, ne serait-ce que par sa volonté de simuler la réalité (une sorte de marque de fabrique de l'espèce).

Je cherche Fred Turner dans la salle, il a déjà disparu. Il a préféré aller aux toilettes.

Je recule dans un angle pour m'ouvrir l'espace, et du regard je balaie le magasin. J'essaie de m'abstraire d'une trop profonde familiarité avec les produits, d'effacer mes impressions françaises de déjà-vu. J'essaie de court-circuiter mon intellect, d'en finir avec la posture très coupé-décalé du touriste qui ne veut pas être un touriste et qui l'est pourtant, du fidèle qui se targue de ne pas être un croyant et qui accomplit pourtant les gestes sacrés, chaque jour que Mac fait, en dépliant son écran à l'équerre, au petit matin, comme les moines soldats faisaient autrefois leur lit au carré.
Il faut arrêter de se mentir, Alain, de jouer à l'analyste objectif, arrêter de se faire croire qu'on se tient en dehors de tout ça, en marge des rectangles : j'en suis ! *I'm in,* comme disent les joueurs de poker qui acceptent une partie.
Un fidèle comme un autre en vérité, voilà ce que je suis, car je fais partie des 1,8 milliard de pratiquantes à travers le monde qui ont épousé le catéchisme de la Pomme. J'ai été évangélisé à 21 ans, lorsque j'étais en école de commerce, avec un Mac SE à double lecteur de disquettes qui savait déjà mettre en gras sur l'écran ce que le logiciel mettait en gras – et je n'ai jamais osé abjurer depuis. Aujourd'hui comme hier et comme demain, je ferai mes ablutions au-dessus du clavier et mes signes de croix au milieu du Trackpad. Amen.

Sous mes yeux initiés, l'Apple Store se livre d'une seule coulée claire, rythmée avec intelligence par les tables qui étagent la vision sans jamais la bloquer. Sensation de survol, de visibilité optimale où rien n'est caché, où aucun angle n'est mort. Monde lisse sans pli repli ni plissement – sans ride sur les peaux d'alumine. L'aplat règne. Les couleurs sont pleines. Homogènes les matières.
Rien ne répugne plus aux designers d'Apple, dirait-on, que l'impur des textures. Un dégoût évident du chamarré, de l'hybride, du collage ou du rugueux. L'œil ne doit pas souffrir ou risquer la moindre écharde. Le design est une pacification.

En montant à l'étage, le double panneau de résine qui borde l'escalier cache sa rampe dans l'envers de la plaque, dissimulée au regard et cependant sensible à la paume. Il s'agit bien d'éviter ruptures et coutures. Tout en faisant qu'une rampe que la profane touche reste invisible et ne marque pas la crasse inévitable des corps qui passent.
Un parangon du design hi-tech, tel se voudrait l'Apple Store

de Cupertino. Il flirte plutôt à mes yeux avec une conception monomaniaque du design, celle de Steve Jobs, le prophète auto-réalisateur, et qu'on pourrait résumer ainsi : design soustractif visant la simplicité de l'élégance. En seconde approche suinte une manière d'éthique protestante, Wasp-compatible, rétive à toute frasque ou fantaisie, à tout métissage ou mélange, dans une quête frénétique de clarté, de propreté et de pureté à la limite de la gênance. (*Pourquoi si pur ?* aimerait-on demander en paraphrasant Zarathoustra). Un design « classe », certes, lequel a fini avec les années par se prendre au sérieux, et d'où s'écoule une tristesse insidieuse. À force d'effacer l'accident des matières, on a supprimé dans l'objet le pétillement de l'inattendu.

La grammaire de forme de la boutique est limpide. C'est même un chef-d'œuvre de cohérence graphique qui transcende toute l'architecture, du macro au micro, à la façon d'une fractale. Cette forme, elle se détache vite, c'est le rectangle lisse. On la retrouve partout répétée : sur les portes, les dalles, les tables, les écrans, les cadres, et naturellement sur chacun des produits de la firme. iPhone, iPad, iMac ? Même rectangle vitré, aux angles subtilement arrondis, même rapport de forme| à différentes tailles et échelles| décliné selon quelques variations finalement triviales de couleur. La religion du rectangle. Sans l'agressivité de l'équerre. Avec la souplesse discrète de la courbe qui vise à humaniser la tech. Tout un programme. Tout un diagramme.

*

À l'intérieur du temple, pas de vigile en costard ni de brute à brassard : des employés en T-shirt indigo, postés en vigie, qui viennent te demander pourquoi tu viens filmer ici-bas. Le ton est ferme et poli, *friendly* et méfiant, sur une ligne de crête comportementale qui s'avère épineuse à bien maîtriser. Pourtant tout Apple y est : sa fausse ouverture et sa coolitude factice sous les atours d'une complicité d'étudiant.

Lors de mes différentes rencontres avec des hauts cadres français de la Silicon Valley, j'ai demandé plusieurs fois s'il existait selon eux une culture d'entreprise propre à Google, à Facebook, à Twitter (que je refuse d'appeler « X ») ou à Apple ? Certains d'entre eux avaient travaillé dans plusieurs de ces sociétés et ils m'ont répondu « non, pas vraiment, c'est en gros la même chose », mais d'autres y discernent des valeurs propres.
Fred Turner, lui, est formel, et Fred Turner a raison : il existe des cultures différentes, bien marquées, que la visite des campus d'entreprise rend directement lisibles. L'architecture implique des choix trop réfléchis pour ne pas porter en elle une anthropologie de l'Habiter, du Vivre-ensemble et du Travailler qui atteste d'une vision de la société.

De l'anecdote touchante des débuts, romancée par les cheveux longs de Jobs et Wozniak, Apple a longtemps tiré une aura hippie, un halo de contre-culture sèchement démenti depuis par ses normes, sa hiérarchie interne, sa culture du secret, ses logiques propriétaires et son héritage militaro-industriel issu de l'après-guerre.
Nous sommes à l'opposé du logiciel libre, de l'*open source* et du partage. Les matériels Apple nous rendent hétéronomes parce qu'ils sont conçus pour être impossibles à bricoler, à seulement démonter, donc à réparer ou à personnaliser soi-même en remplaçant des pièces. Ils vous coupent de toute autonomie technique, de toute liberté de bidouiller. Ils maximisent la dépendance au fabricant. Un iPhone ne se possède pas : il vous possède. Il impose sa façon unique de l'utiliser. Le pouvoir du fabricant n'a pas besoin d'être manifesté : il se love dans l'interface. C'est elle qui décide ce que vous en ferez ou pas.

La visite se poursuit. Nous voilà maintenant à l'étage de l'Apple Store où face à nous, à trois cents mètres, à moitié camouflé par un rideau de végétation, les vitres courbes laissent deviner un arc de cercle : *the Ring.* Le nouveau siège social d'Apple, qui fut l'ultime projet de Steve Jobs avant de mourir, son legs architectural et mieux, au sens poétique, son tombeau. Le précédent siège s'appelait *Infinite Loop* (boucle infinie), ce qui aurait aussi convenu, à la perfection, pour le Ring.

À propos des campus de Facebook et d'Apple, où l'on n'entrera pas, défendus qu'ils sont de toute intrusion étrangère, mais à l'intérieur desquels, si vous avez la chance d'y travailler, tout devient gratuit et ouvert, comme dans le Haight Ashbury des sixties, Fred Turner a ces mots : « *This is an entirely closed universe pretending to be open.* » (C'est un univers intégralement clos qui fait semblant d'être ouvert.)
Dans l'*Apple Park,* le vrai, celui des élus derrière les grilles, s'ouvre une ville dans la ville, qui a, sur les photos que j'en trouve, un air de village du *Prisonnier* (la série), avec ses propres systèmes médicaux, ses crèches, ses vélos de couleur, ses restaurants multiculturels, ses salles de sport et ses services exclusifs. Tout y est fait pour vous soulager, m'explique Fred Turner. Pour optimiser votre disponibilité au travail en libérant votre sacro-sainte créativité. Un cercle parfait, fermé sur lui-même, d'un kilomètre et demi de circonférence, avec un parc, une mare, des vignes et une « forêt » plantée au milieu. Neuf mille arbres voulus par Steve Jobs, amenés un par un par camion dans une orgie de pétrole. ■

1. Dans ce livre, les pluriels « neutres » ont été féminisés pour une chronique sur deux.

L'INFO EN PLUS

Poète, Damasio ? Plutôt « typoète », pour reprendre le mot-valise associant poésie et typographie inventé par l'écrivain Jérôme Peignot. Damasio use ainsi du procédé en virtuose, attribuant à chacun des personnages un *« portrait typographique »* ou modifiant les typos voire la mise en page pour refléter leurs émotions ou pour annoncer un événement à venir.
Le romancier évoque une cocréation avec Esther Szac, graphiste diplômée de l'école Estienne, qui l'a notamment accompagné dans l'écriture des *Furtifs*.

ÉRIC LAURRENT

Flaubert par le menu

L'auteur d'*Une fille de rêve* livre sa variation flaubertienne dans une biographie romancée couvrant la période d'écriture de *Madame Bovary*. Il fait de l'écrivain un personnage attachant que l'on se plaît à observer sous tous ses aspects.

ASTRID DI CROLLALANZA/FLAMMARION

Flaubert, héros de roman ! Après Alexandre Postel *(Un automne de Flaubert)* et Régis Jauffret *(Le Dernier Bain de Gustave Flaubert),* c'est au tour d'Éric Laurrent avec *À l'œuvre* d'écrire sur l'auteur de *Madame Bovary,* qu'il accompagne au fil de la rédaction de son plus célèbre roman, de 1851 à 1857. Une période clé où l'on découvrira Flaubert dans tous les aspects de sa vie, familiale, mondaine, littéraire, amoureuse. Promenades en bord de Seine avec sa nièce Caroline. Dîner avec Madame mère. Conversations littéraires avec Bouilhet et Du Camp. Scènes de bureau, devant le manuscrit qui grossit. Amours, ruptures et retrouvailles avec Louise Collet. Visites au bordel. Flirt avec l'institutrice anglaise de Caroline… Laurrent montre en somme un Flaubert intime, approché « de l'extérieur », à travers son comportement, ses paroles, ses attitudes, suivant le parti pris « béhavioriste » (ou comportementaliste) cher à une certaine littérature américaine. Le lecteur a l'impression d'assister à une pièce de théâtre aux décors changeants – la maison de Croisset, l'appartement de Louise à Paris, les salons, etc. –, dont Gustave est le héros. Les *guest stars* se succèdent, pour le plaisir des amateurs d'histoire littéraire : on croise Théophile Gautier, Sainte-Beuve, Leconte de Lisle, le vieux Lamartine et Baudelaire, qui prépare la publication de ses *Fleurs du mal.* L'histoire tout court, elle, transparaît dans les pages sur le coup d'État de 1851, dont Flaubert, sur place, rend compte en véritable reporter de guerre amateur – *« à quelques mètres, la mitraille fauche, tord et brise tout, indistinctement – les hommes, les arbres comme les vitres »*… Le moteur du récit, c'est évidemment l'écriture de *Madame Bovary*, qui occupe à l'époque une telle place dans sa vie qu'elle colore tous ses rapports avec ses proches. Avec son ami Bouilhet, qui l'exhorte à couper, couper, couper encore. Avec sa mère, inquiète de le voir écrire toute la nuit, persuadée que *« cette Bovary va le pousser dans la tombe ».* Avec Louise, impatiente qu'il mette le point final et honore enfin sa promesse de venir à Paris vivre avec elle…

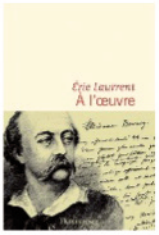
CHEMINER AVEC LE MAÎTRE

Ce roman biographique déconcertera peut-être les anciens admirateurs d'Éric Laurrent, habitués à ses romans de l'époque Minuit. Autre genre, autre format, autre style, même : l'auteur d'*À l'œuvre* se montre presque économe désormais des

mots rares et des bibelots lexicaux qui faisaient sa marque de fabrique – à peine si l'on relève un « *flexuosités* », un objet « *effulgent* », une silhouette « *délinéée* ». Son goût des ornements se déploie plutôt dans les descriptions précieuses et chargées des intérieurs et des toilettes, d'une méticulosité quasi parodique. « *Ouatée par les rideaux de mousseline blanche tirés le long des vitres, que l'azur bleuit et dont le soleil rehausse d'or les ondulations, une lumière rousse de fin de jour pose sur sa peau pâle comme un glacis ambré, qui en exalte les nacrures* » ; ou bien : « *Dans l'angle opposé se tient une manière de chaise basse, recouverte de cuir rouge-brun, patiné par endroits, fixé par des clous de laiton ; de part et d'autre de son siège rond, légèrement concave, se dresse un dossier ovoïde* », etc. Au lecteur qui parfois s'impatiente, l'auteur réplique que c'est le maître qui l'inspire ! « *Le détail*, fait-il dire à Flaubert, *c'est ce qui fait tout. C'est ce qui distingue une carafe d'une autre carafe, une table d'une autre table, une robe d'une autre robe. Il faut écrire comme un myope regarde les choses : en fourrant son nez dessus.* » Généreux dispensateur de conseils, son Flaubert recommande aussi de donner du nerf et du muscle à sa prose, et de garder toujours en vue l'ensemble, en excluant les intrigues adventices et les précisions superflues – des détails, mais « *pas en dehors du sujet : la ligne droite !* ».

Rugueux, bougon, irascible, fanfaron, torturé, perfectionniste, emporté, injuste, gourmand avec les femmes, enfant avec sa nièce, piquant avec ses confrères, intraitable avec ses éditeurs, le Flaubert d'Éric Laurrent fait un personnage bien attachant. On a beau connaître déjà sa vie – si on la connaît peu ou mal, ce roman forme une introduction possible, ludique et séduisante –, avoir lu peut-être sa correspondance, c'est un plaisir de cheminer avec lui au fil de ces sept années et quatre cents pages, jusqu'à l'apothéose du procès, ce formidable coup de pub offert par le procureur Pinard. Sitôt acquitté, Flaubert, interrogé par l'éditeur Lévy impatient, confesse qu'il a déjà une nouvelle idée de livre, « *un roman dont l'action se passerait à Carthage, trois siècles avant Jésus-Christ* ». Lévy, déçu, fait la moue, mais qu'importe : Flaubert persévère, il visite la Tunisie, il se remet à l'œuvre. Une nouvelle période de sa vie démarre. Y aura-t-il un écrivain pour en faire un roman ? ■

Bernard Quiriny



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
À L'ŒUVRE
ÉRIC LAURRENT
400 P., FLAMMARION, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 27 MARS.

Partir un jour, sans détour

AURÉLIE JEANNIN s'attaque au déterminisme social, celui d'une femme au foyer qui décide de fuir les siens et son quotidien pour, enfin, se trouver.

« *Fille unique, ni ignorée ni adulée* », Florence décide de fuir une existence de femme au foyer qu'elle n'a jamais choisie dans cette France périphérique des commerces aux rideaux baissés. « *Sa routine la protégeait de tout, des imprévus, des risques et même de la joie.* » Depuis que sa Peugeot 205 a rendu l'âme, elle marche au hasard. Si le déterminisme social qu'elle rejette est bien connu, le lecteur éprouve tout de sa rage rentrée. Auprès de Daguet, qui prépare une meute de chiens pour la saison des chasses à courre, Florence ne trouvera pas un paradis, mais un salutaire changement de perspective. La réussite d'Aurélie Jeannin dans *Au point du jour* tient beaucoup au rite étrange et immuable de la vénerie, sa langue si particulière, et le repère qu'il constitue dans « *la complexité de ce qui fonde le monde et le rend irréconciliable* ». ■

Antoine Faure

★★★★☆
AU POINT DU JOUR
AURÉLIE JEANNIN
176 P., L'OLIVIER, 18,50 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

La France sous nos yeux

Bienvenue à Plaissac, charmant *« petit village héraultais dominé par son très ancien clocher à corneilles »*. Dans cette bourgade proche de Béziers, le vigneron Robert Planchon passe son temps à s'occuper de ses *« trente-six ceps de muscat d'Alexandrie »*, au grand dam de son épouse, Arlette, qui s'est trouvé faute de mieux deux passions : le tri sélectif et le 13 Heures de Jean-Pierre Pernaut. Le couple a un fils, Éric, le véritable héros de *L'Été indien*. Le quotidien, répétitif, de la famille est toutefois rythmé par les matchs (parfois remuants) de l'ARBM, *« l'équipe de foot de la métropole voisine »*. Alors que ses parents entretiennent *« leur détestation mutuelle* [qui les lie] *comme le pirate à son crochet »*, le jeune homme va grandir, s'émanciper. C'est ainsi qu'il va travailler dans un restaurant du Cap d'Agde, Le Cerf Radieux – mal outillé pour décrocher l'étoile Michelin mais dont le patron est, s'il vous plaît, un ancien champion régional de lancer de poids ! Diverses expériences, Éric en aura aussi lors de son service militaire, à Auxerre, puis lors de son retour au bercail, avec un poste aux Assurances des Oliviers… Ancien CRS devenu auteur publié chez P.O.L, Joël Baqué est l'une de nos plumes les plus drôles et attachantes. À travers ce bref et exquis *Été indien* (qui n'est pas sans lien avec Joe Dassin), l'ex-gendarme brosse – au-delà de ses personnages, incongrus et attirants – un formidable portrait d'un pan de l'Hexagone, souvent délaissé. Son roman ressemblerait un peu à une partie de belote opposant une équipe Pierre Michon-Fabcaro à un duo Jérôme Fourquet-Vincent Moscato (oui, oui). On prend, et avec atout cœur !

★★★★☆
L'ÉTÉ INDIEN
JOËL BAQUÉ
160 P., P.O.L., 17 €

ET AUSSI...

★★★☆☆
LA MAISON DE JEU
CHARLES ROUX
176 P., RIVAGES, 18,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 AVRIL.

Une ville de bord de mer lugubre et tentaculaire, où vice et vertu se confondent. Un casino clandestin où sont en jeu bien d'autres choses que de simples mises. Un protagoniste aux prises avec ses addictions, qui joue dans l'espoir d'une seconde chance. Un pacte avec le diable. Dans une ambiance de fin du monde qui rappelle son premier roman, *Les Monstres*, Charles Roux imagine un nouveau conte noir, à la lisière du fantastique, allégorie d'une humanité au bord du gouffre. Faites vos jeux, rien ne va plus.

Léonard Desbrières

★★☆☆☆
MÉDECINE DOUCE
NICOLAS REY
288 P., AU DIABLE VAUVERT, 20 €

Le serment d'Hippocrate est une chose sérieuse pour Martin Faubert, médecin généraliste. Et chez Nicolas Rey, on le sait, tout ce qui est sérieux est relatif. Quinquagénaire désabusé, mais plein de ressources, Faubert pratique des tarifs et des soins variables en fonction de la richesse de ses clients. Mais bientôt, ce père de famille tombe raide dingue d'une patiente. Tout va tanguer, entre mensonges et vérité, douceurs et dureté.

H.A.

★★☆☆☆
CAROLYN ET JOHN
STÉPHANIE DES HORTS
263 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 27 MARS.

Le 16 juillet 1999, Carolyn Bessette et son mari, John Fitzgerald Kennedy Jr., meurent dans le crash de l'avion qu'il pilotait. Étaient-ils faits pour être heureux ? Lui était un héritier maudit. Elle avait deux addictions : la cocaïne et son amant bodybuildé, Michael Bergin. Stéphanie des Horts raconte leur trajectoire suicidaire avec un charmant mélange d'espièglerie et de mélancolie. Un récit fitzgéraldien, dans tous les sens du terme.

Louis-Henri de La Rochefoucauld

HÉLÈNE GESTERN

Une île et des possibles

Deux ans après avoir remporté le grand prix RTL-*Lire Magazine*, l'autrice de *555* publie l'éblouissante saga d'une famille malouine, empreinte d'embruns et de tempêtes.

Ouvrir un roman d'Hélène Gestern, c'est partir en quête d'un passé qui ne passe pas, ressurgi par le biais d'une archive. Dans *Eux sur la photo*, un homme et une femme tentaient de reconstituer la vie de leurs parents en partant d'une photographie. L'intrigue de *L'Odeur de la forêt* s'appuyait sur l'album d'un soldat mort au front en 1917 ; celle de *Portrait après blessure* sur un cliché volé. Dans *555**, une partition inédite de Scarlatti s'évanouissait dans la nature après avoir été retrouvée dans la doublure d'un étui à violoncelle. Et dans *Cézembre*, une demeure tout entière, longtemps restée inhabitée, semble lestée de douloureux secrets de famille.

Après le décès de son père, Yann de Kérambrun hérite des Couërons, dont les fenêtres donnent sur la baie de Saint-Malo et sur l'île de Cézembre. Cézembre, dont les monticules jumeaux ont inspiré à Octave de Kérambrun, l'arrière-grand-père de Yann, le logo de la compagnie de transport maritime avec laquelle il a fait fortune. Cet héritage, Yann l'a refusé, échaudé par le décès de son frère qui, lui, a consacré sa vie à Kérambrun & Fils. Ayant cédé ses parts à sa cousine Cécile, Yann s'est attiré les foudres de son père, avec lequel il n'a pas eu le temps de se réconcilier. En se plongeant dans les archives des Couërons, en mesurant ce qu'il fallut de courage et d'audace à son arrière-grand-père pour partir à la conquête des mers, et de ténacité et d'abnégation aux descendants d'Octave pour faire vivre la compagnie, Yann comprend qu'il est temps pour lui de renouer avec son histoire familiale, dont les archives révèlent des énigmes insoupçonnées. « *Plus je les parcours, plus j'ai l'impression qu'un élément capital m'échappe, comme si j'exhumais un puzzle aux pièces dépareillées sans trouver la clé de son assemblage.* »

Imitant le va-et-vient du ressac, l'enquête de Yann avance, piétine, l'entraîne sur une fausse piste avant d'abandonner un indice, comme une bouteille à la mer échouée sur la plage. Alternant révélations et moments de contemplation d'une grande beauté, le récit s'égare dans le passé pour éclairer les non-dits d'une famille au diapason de l'élément qu'elle s'est choisi, entre tempêtes et accalmies. ■

Laëtitia Favro

*Qui vient d'être réédité avec succès en Folio.

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
CÉZEMBRE
HÉLÈNE GESTERN
560 P., GRASSET, 24 €

JF PAGA/GRASSET

SCHOLASTIQUE MUKASONGA

Mémoire de sa peine

L'écrivaine franco-rwandaise signe le roman de la plus jeune de ses sœurs, poursuivie par le malheur, non sans avoir connu l'amour. Bouleversant.

Chétive, maladroite, quatrième fille de sa lignée, Julienne ne fait la fierté de personne lorsqu'elle naît à Mayange, au sud de Kigali. Nous sommes dans les années 1960, et les persécutions contre les Tutsi du Rwanda ont déjà commencé. Brillante, sa grande sœur Lidia part étudier au Burundi voisin. Julienne, elle, est née trop tard : les Tutsi sont exclus du lycée et de la fonction publique. Alors, elle se fabrique une poupée avec des branches ramassées dans la forêt. Cet objet semble annoncer la malédiction au cœur de *Julienne,* le nouveau roman de Scholastique Mukasonga.

L'écrivaine franco-rwandaise – désormais jurée Femina – y retrace, sous le voile de la fiction, le destin malheureux de sa sœur. Après avoir acheté son passage au Burundi en couchant avec le bourgmestre, Julienne rencontre le malheur en la personne de Bob. Cet aventurier belge, sorte de Barbe-Bleue barbouze, fera d'elle sa poupée.

Comment la chance est-elle distribuée au sein d'une fratrie ? Pourquoi Julienne sombre-t-elle, quand tout réussit à Lidia ? Alors qu'elle suit Bob dans la bonne société belge de Bujumbura, puis en Belgique, Julienne fait peur à voir, maigre, épuisée. Heureusement, il y a Julien, rencontré à Bruxelles. Il est la lumière de ce roman, l'amour vrai. Celui qui sauve Julienne, par-delà sa mort, trois ans avant le génocide des Tutsi. ■

Gladys Marivat

★★★★☆
JULIENNE
SCHOLASTIQUE MUKASONGA
224 P., GALLIMARD, 20,50 €

Mamie corsica

Il faut le vivre dans sa chair, pour décrire le cœur corse avec autant d'aisance, de nuances et de poésie. *Filumena*, le premier roman de Joël Bastard*, raconte l'histoire d'une vieille femme du maquis aux expressions savoureuses, entre plusieurs époques de sa vie, du village imaginaire de Ponte Scogliu à Ajaccio, en passant par le continent. Au départ, elle sort acheter des cigarettes, sous le nez des commères aux fenêtres, et puis il y a cet enterrement, et ces histoires mythologiques qui se succèdent. Les problématiques de la vie corse sont subtilement montrées : la condition ouvrière – le mari de la narratrice est mort car il travaillait dans l'amiante –, ceux qui reviennent sur l'île avec leurs sales manières… À l'image de la *macagna*, l'humour est corsé mais le style, splendide, n'est jamais corseté. ■

Simon Bentolila

*À noter la parution, le 4 avril, de son recueil *Les Couvertures contemporaines* suivi de *Le Principe souterrain* (Gallimard).

★★★☆☆
FILUMENA
JOËL BASTARD
208 P., BELFOND, 20 €.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

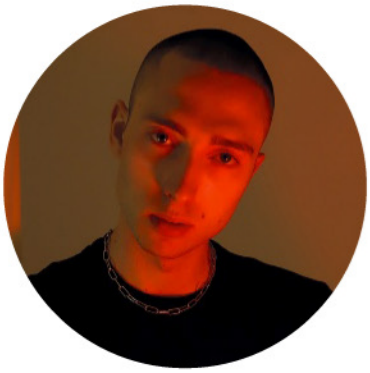
QUE VAUT ?

LE NOUVEAU PHILIPPE DJIAN

***« Tu n'as pas l'impression parfois* […] *qu'il se passe beaucoup de choses mais qu'au fond il ne se passe rien* »,** s'entend dire l'un des personnages, au beau milieu du récit de *Faites vos jeux.* La remarque pourrait s'appliquer aux romans de Djian, qui tournent souvent autour des mêmes thèmes – des familles où tout est désirs inavoués, des couples où tout est revanche et guerre larvée… –, mais où tant de choses se passent. Direction une petite île, au large d'une côte – on pense à la Bretagne, mais ce pourrait être partout ailleurs. Voilà près de vingt ans que Victor, qui a toujours vécu là, n'a pas vu son fils Jonas ni sa fille Édith, tous deux quadragénaires. Depuis quelques mois, le désormais retraité a retrouvé l'amour avec Magalie, bien plus jeune que lui. Mais, alertés par des mouvements étranges sur le compte en banque de leur père, Jonas et Édith décident de lui rendre visite. Victor va tout faire pour qu'ils repartent. Peine perdue : les éléments s'en mêlent, trois jours de tempête gigantesque retournent les environs et les bloquent sur place. Trois jours qui auront de grandes conséquences pour Victor, Édith, Jonas, Magalie, mais aussi pour d'autres. Alternant deux narrations, jouant de son art typique de l'ellipse, entre ironie vacharde et histoire sentimentale, *Faites vos jeux* est un Djian classique. Donc déroutant.

Hubert Artus

★★☆☆☆
FAITES VOS JEUX
PHILIPPE DJIAN
240 P., JULLIARD, 20 €



La fureur d'en vivre

Voilà un livre qu'on attendait impatiemment. Après cinq ans de silence romanesque, on pensait que Simon Johannin avait cédé tout entier aux sirènes de la poésie. Non pas que ses explorations de la langue et de ses mystères nous déplaisent, bien au contraire, mais on réclamait une nouvelle incarnation, des personnages incandescents, à la hauteur des petits de La Fourrière dans *L'Été des charognes* (2017) ou de Nino et Lale, les amants maudits de *Nino dans la nuit* (2019).

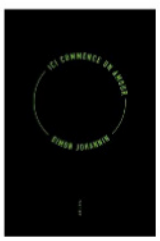
Réécriture contemporaine d'*Illusions perdues*, mâtinée d'autofiction et d'expériences vécues, *Ici commence un amour* agit sur nous avec la même magie noire, cette même langue gouailleuse reconnaissable entre mille. Avec son premier roman sous le bras, plein d'espoir et d'ambition, Théo débarque dans le grand monde, mais se fracasse contre sa violence et ses contradictions. Entre luxe et luxure, amour et trahison, révolte et soumission, le jeune écrivain doit choisir son poison avec comme seul antidote l'écriture et les livres. Rien n'est plus déchirant qu'un héros qui n'en est pas un, un ado dont le seul fait d'armes est d'arriver à vivre furieusement malgré le chaos, une ombre qui danse dans les flammes en espérant les éteindre. ■ **Léonard Desbrières**

Extase mystique

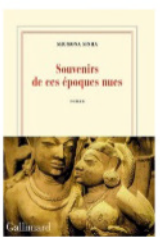
Il est passé par l'esprit de chacun, sérieusement ou non, l'idée de quitter la vie urbaine et l'agitation du monde pour une retraite spirituelle. Faut-il encore trouver un lieu idéal. L'héroïne de Shumona Sinha, Sophia, tente le tout pour le tout. Après avoir vendu la boutique de sa mère, regardé une dernière fois *Bouffe, baise, prie* et réservé son vol vers l'Inde, elle pose ses valises dans un ashram. Ici, tout est placé sous l'égide du Guru, un homme « *gras* » et « *avachi comme un flan ratatiné* » dont les idées sont aussi archaïques et islamophobes que le lieu inspire la sérénité. Le Cercle sélectionne des élus qui participent aux orgies à la nuit tombée et le *modus operandi* consiste à se soumettre aux désirs les moins chastes du Guru. Interloquée par la façon dont les femmes sont traitées, Sophia ne perd toutefois pas ses aspirations personnelles et y rencontre Markus, un DJ mondialement connu, qui ne manque pas de jouer un jeu sensuel et déroutant, éveillant l'amour de la jeune femme. L'écrivaine franco-indienne mêle admirablement un regard sociopolitique acéré sur le pays et une quête épicurienne où la séduction déploie toute son exquise complexité. Dans les *Souvenirs de ces époques nues*, la liberté d'être et de devenir triomphe par l'esprit. ■ **Marie Jouvin**

Des paillettes dans ma vie

Entre Titiou Lecoq et le roman, c'était une histoire d'amour contrariée. Ou plutôt un rendez-vous manqué. Avec *Honoré et Moi* (2019), biographie subjective et drôle d'un Honoré de Balzac devenu miroir de la démesure actuelle, avec *Les Grandes Oubliées* (2021), relecture radicale de l'Histoire pour rendre hommage aux héroïnes qui ont été effacées des livres scolaires, ou encore avec *Le Couple et l'Argent* (2022), pamphlet corrosif disséquant la fabrique des inégalités financières entre les sexes, elle s'est forgé la solide réputation d'essayiste pop et féministe qui entend bousculer les habitudes de pensée par le rire et l'érudition. Mais ce faisant, elle s'est longtemps tenue éloignée de sa première passion, la fiction. Avec *Une époque en or*, son premier roman depuis dix ans, elle rattrape le temps perdu avec talent. Dans un récit d'apprentissage ou plutôt de réapprentissage féminin, elle raconte l'émancipation joyeuse d'une mère de famille prisonnière du quotidien qui, après la découverte d'un troublant secret de famille, décide de partir en croisade pour réenchanter son existence et redéfinir le rapport aux siens. Un portrait doux-amer d'une héroïne de l'ordinaire. Un « *cœur simple* » comme dirait Flaubert. ■ **L.D.**



★★★☆☆
ICI COMMENCE UN AMOUR
SIMON JOHANNIN
256 P., ALLIA, 17 €



★★★★☆
SOUVENIRS DE CES ÉPOQUES NUES
SHUMONA SINHA
256 P., GALLIMARD, 21€

★★★☆☆
UNE ÉPOQUE EN OR
TITIOU LECOQ
414 P., L'ICONOCLASTE, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 AVRIL.

BENJAMIN MANGUELE/ALLIA – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – CÉLINE NIESZAWER/LEEXTRA/L'ICONOCLASTE

AURÉLIE VALOGNES

Sororité en écriture

En imaginant une correspondance entre deux autrices qu'une génération sépare, l'écrivaine se livre sur la vie des femmes qui, comme elle, ont choisi cette voie.

ÉRIC GARAULT/PASCO/FAYARD - KASEYANDHERCAMERA/CHARLESTON

Écrire un roman épistolaire au XXIe siècle, voilà un projet ambitieux ! Il ne s'agit pas ici d'intrigues perverses à la Laclos, mais d'une correspondance imaginaire entre deux écrivaines, dans laquelle Aurélie Valognes distille des vérités sur l'écriture, des conseils aux jeunes écrivains et plus particulièrement aux écrivaines. D'ailleurs, sur le mot « écrivaine », Louise – jeune autrice qui, à l'instar de Valognes, s'est fait repérer par un éditeur sur une plateforme de lecture en ligne – et son idole de toujours, Madeleine (en laquelle on peut reconnaître Annie Ernaux), n'y vont pas par quatre chemins : *« Et c'est la même chose quand on laisse dire "écrivain" au lieu d'"écrivaine" : on brise les ailes de toutes les petites filles qui auraient pu vouloir rêver en grand. »*

Dans *La Lignée*, il est bien sûr question des charges mentales qui pèsent sur les femmes qui écrivent, ramenées par la société à leur rôle de mère. Toutes deux ont dû se cacher pour écrire, car leur famille avait tôt fait de rappliquer : *« Et nous ? »* Mais de manière plus universelle, c'est l'autre qui apparaît comme l'ennemi de l'écrivain, le juge égratignant son sentiment de légitimité et sa forteresse de silence. À travers ces conseils de Madeleine à Louise, l'autrice offre une intéressante réflexion sur la question de l'accélération, tant dans le rythme d'écriture recherché que dans la vie en général : *« Ne confondez pas vitesse et précipitation. »* C'est que le chemin est long, avant de se faire publier d'abord, mais ensuite, gare au second roman, le plus difficile à écrire !

Toutes les étapes de la vie d'une écrivaine sont ici explorées, avec certains lieux communs que comporte l'exercice, comme le coup des grands génies qui, eux aussi, se sont vu refuser leur premier manuscrit, un argument pour rassurer Louise. Aurélie Valognes a voulu tout dire.

Depuis *Mémé dans les orties* (un million d'exemplaires vendus), l'écrivaine a traité de nombreuses thématiques de société – urgence climatique, condition des femmes, harcèlement scolaire – sans se livrer de façon directe, jusqu'à la parution de son roman autobiographique *L'Envol*, où il est question de transfuge de classe et d'une violence sociale qu'a bien connue l'autrice. En somme, son œuvre est hantée par la question de trouver sa place dans le monde, de trouver l'axe dans lequel on se propulse. Cette fois, la vocation d'écrivain en fait un exemple parlant, quoique bavard. Mais le lecteur est assez vite rattrapé par l'énergie de vie que se transmettent les deux écrivaines. ■

Simon Bentolila

★★★☆☆
LA LIGNÉE
AURÉLIE VALOGNES
360 P., FAYARD, 21,90 €

En dépit des conventions

Outre-Atlantique, Ana Johns a séduit des milliers de lecteurs avec *La Femme au kimono blanc*, qui s'est rapidement élevé parmi les best-sellers. S'inspirant d'un récit authentique, l'écrivaine américaine navigue à travers plusieurs époques pour dénouer une histoire d'amour chahutée par les coutumes et les différences sociales. À la toute fin des années 1950, le Japon demeure fermement attaché à ses traditions ancestrales et à une identité nippone très ancrée. Naoko Nakamura est issue d'une famille fortunée. Un réel problème pour la jeune fille, passionnément amoureuse d'un

matelot américain. Hajime, de son prénom, brille de qualités mais une ascendance distinguée lui fait défaut. Naoko lui enseigne les subtilités de la cérémonie du thé, ô combien complexe, dans l'espoir que ses parents acceptent un mariage. Ils imaginent cependant d'autres destins pour elle. Lorsqu'ils comprennent que Naoko est enceinte de ce « gaijin » et que l'honneur familial est en jeu, un dilemme effroyable s'impose à l'héroïne. Un premier roman plein de nuances qui n'a pas volé son succès. ■

M.J.

★★★☆☆
LA FEMME AU KIMONO BLANC (THE WOMAN IN THE WHITE KIMONO)
ANA JOHNS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR TYPHAINE DUCELLIER, 432 P., CHARLESTON, 22,90 €

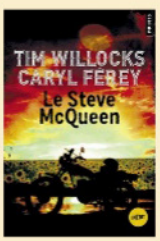
QUE VAUT ?

LE STEVE MCQUEEN DE FEREY ET WILLOCKS

Publié dans le cadre du partenariat annuel entre les éditions Points et le festival Quais du Polar, ce roman à quatre mains inédit est la rencontre entre deux poids lourds du genre. Le surnom d'un individu, le nom d'un objet, un code d'opération ? Vous mettrez du temps à connaître la vérité sur ce Steve McQueen-là. D'autant qu'il vaut 16 millions d'euros. Et même quand vous le saurez, vous ne serez pas au bout de vos surprises, de votre quota de bastons, ainsi que de quelques rasades de tendresse, d'amitié, d'amour filial. Mais gare aux balles perdues, car tout le monde veut ce Steve McQueen. Voyons d'abord Ged Makie, Français et ancien de la Légion étrangère. Après vingt ans de service, il revient chez lui, à Manchester. Pour récupérer quelque chose, et faire connaissance avec sa propre fille, Jada, 21 ans. Mais avant, Ged avait commandé une opération de braquage, et il a fallu planquer le butin. Raison pour laquelle le « boss » de l'affaire envoie ses sbires (terrifiants) contre Ged, qui prend la tangente à moto. Avec sa fille. Il faut retrouver l'autre personnage du casse, Sol, lui aussi ancien légionnaire, personnage sublime, beau et terrible. Cette course contre le temps rend comme un hommage au vrai McQueen, fan de bolides et de vitesse. *Le Steve McQueen* est une sorte de cadavre exquis et réussi de deux auteurs.

Hubert Artus

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



★★★☆☆
LE STEVE MCQUEEN
CARYL FÉREY, TIM WILLOCKS
PARTIELLEMENT TRADUIT DE L'ANGLAIS (GRANDE-BRETAGNE) PAR BENJAMIN LEGRAND, 192 P, POINTS, 11,90 €

KARINE GIEBEL

L'infirmier et ses spectres

Une plongée dans l'horreur, où un homme tente de sauver ce qu'il reste d'humanité.

Grégory est un super-héros d'un genre particulier : grand, costaud et beau garçon, il travaille comme infirmier sur les théâtres des pires catastrophes humanitaires, où son sang-froid et sa compétence font l'admiration de ses collègues de la Croix-Rouge. Mais à chaque retour dans ses Alpes natales, il est hanté par les fantômes toujours plus nombreux de ceux qu'il a vu mourir, et pressé de repartir mettre sa vie en danger au service des autres. Pourra-t-il refaire sa vie avec Zina et Anton, une réfugiée tchétchène et son fils dont les propres démons ne les ménagent pas davantage ? Dans ce qui constitue le premier tome d'une série, Karine Giebel revisite sans concession les tragédies planétaires les plus marquantes de la fin du XX^e^ siècle et du début du suivant, guérissant ainsi tout lecteur de 2024 de la moindre tentation nostalgique. Mais *Blast* , premier volume d'*Et chaque fois mourir un peu*, ne se résume pas à un catalogue d'atrocités historiques : on y relève de touchants motifs d'espoir, telle l'œuvre de Denis Mukwege en République démocratique du Congo, tandis que les révoltes et tiraillements de Grégory suscitent un attachement voué à durer. ■

Antoine Faure

★★★☆☆
ET CHAQUE FOIS, MOURIR UN PEU (T. 1). BLAST
KARINE GIEBEL
480 P., RÉCAMIER NOIR, 22 €

Folie meurtrière à Libreville

Un « *entrer-coucher* » (studio), un ton « *fouttant* » (culotté), et un personnage qui « *garde sa bouche pour lui-même* (se tait) : un polar de Janis Otsiemi se reconnaît d'emblée à sa prose argotique, qui mêle toutes les langues parlées à Libreville. Elle crée un effet de réel hypnotique, renforcé par la cartographie dans laquelle évoluent les héros. Ceux d'*Au ras des hommes,* dixième roman de l'auteur gabonais, sont deux flics un brin justiciers, Koumba et Owoula. Pas vraiment fin limiers, ils ont pour eux une connaissance encyclopédique de ce qui agite la capitale – la tentative d'assassinat du président, les drogues à la mode, la sortie de prison d'un chauffeur de taxi violeur en série –, ainsi qu'un bon indic (un « allô » dans l'argot local). Ainsi, ils trouveront l'origine des deux fusillades meurtrières qui ont ensanglanté Libreville. Ce polar pur jus ravira les amateurs de classiques du genre. ■

Gladys Marivat

★★★☆☆
AU RAS DES HOMMES
JANIS OTSIEMI
142 P., LES LETTRES MOUCHETÉES, 16 €

MELANIA AVANZATO/RÉCAMIER NOIR

Slovaquie noire

Au fin fond d'un bar poisseux de la Slovaquie post-communiste, Moly, un jeune flic, cuve son ennui en attendant d'être rappelé par son supérieur, Miko. Mais connaissant le système mafieux, ce dernier s'en fait pour son « bleu » qu'il juge imprudent. Dans cet univers apocalyptique et réaliste, les disparitions de flics ne sont pas rares, politiques et voyous faisant leurs petites affaires dans le bordel du bien nommé Bandi. Pendant qu'une mystérieuse empoisonneuse dépouille les clients, des hommes saouls comme des cochons se tuent en voiture, enfin, c'est ce que doivent gober les médecins légistes. Et puis il y a le jeune journaliste incorruptible, Schlesinger, dans lequel on peut reconnaître l'auteur. Journaliste slovaque spécialisé dans le crime organisé, Arpád Soltész n'a qu'à se baisser pour ramasser ses histoires, et cette vraisemblance saute aux yeux dans chacune des pages de *Colère,* écrites dans un style brut comme du quartz noir. D'ailleurs, comme dans ses deux précédents romans, Soltész prévient, variant quelque peu la formule : « *Une pure fiction. Si jamais toutefois vous vous reconnaissiez dans un des personnages, ce serait le fait du hasard et une conséquence involontaire de la mémoire capricieuse de l'auteur.* » ■

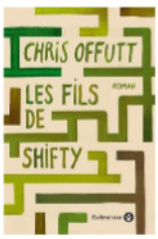
Simon Bentolila

★★★☆☆
COLÈRE (HNEV)
ARPÁD SOLTÉSZ
TRADUIT DU SLOVAQUE PAR BARBORA FAURE, 464 P., AGULLO, 22,50 €

Une violence ordinaire

Dans un genre qui souvent use et abuse des tueurs en série polycopiés, il est bon de retrouver le calme d'un écrivain qui sait coller à la nature humaine. Et à la nature tout court. Chris Offutt est de ceux-là. À partir d'une intrigue qui mêle meurtres, trafic de drogue et décor des Appalaches, l'auteur des *Fils de Shifty* installe ses personnages dans un quotidien quasi banal. À la manière d'un Simenon, Offutt avance à pas comptés pour dénouer un récit policier jamais didactique ni manichéen. On y retrouve Mick Hardin, le héros des *Gens des collines* (grand prix de littérature policière 2002), enquêteur dans l'armée revenu soigner une blessure à Rocksalt, Kentucky, son village natal. Sa sœur y est devenue shérif du comté et fait campagne pour sa réélection, tandis que Mick accepte d'enquêter sur la mort d'un, puis de deux fils de Shifty, marraine locale du trafic de drogue. Chris Offutt manie le détail et l'ellipse avec une élégance rare. La violence semble faire partie du paysage, mais Offut n'en fait jamais un élément de dramatisation. Il sait que la littérature n'est pas là pour juger mais pour comprendre les glissements des uns et des autres vers les pays sombres. ■

Éric Libiot



★★★★☆
LES FILS DE SHIFTY (SHIFTY'S BOYS)
CHRIS OFFUTT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANATOLE PONS-REUMAUX, 288 P., GALLMEISTER, 23,50 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
DARWYNE
COLIN NIEL
320 P., LIVRE DE POCHE, 8,90 €

Darwyne est le fils de Yolanda et d'un père parti depuis longtemps. Il a 10 ans, vit à Bois Sec, quartier miséreux à l'orée de la forêt amazonienne, en Guyane, là où il trouve refuge lorsqu'il s'absente du « peuple » des humains. Ce livre magnifique est son histoire, autant que celle des enfants abandonnés à leur sort et qui doivent affronter la loi d'un plus fort. Pour ce roman, Colin Niel a reçu le grand prix de littérature policière 2023. Prix mérité pour un auteur qui devrait être reconnu par tous. **E.L.**

★★★☆☆
ARGENT NOIR
ROSS MACDONALD
336 P., TOTEM, 10,50 €

Entre Dashiell Hammett et Raymond Chandler, on a trop tendance à oublier Ross Macdonald, père de Lew Archer que Paul Newman interpréta dans *Détective privé* et *La Toile d'araignée.* Gallmeister a repris la publication des aventures d'Archer, retraduites par Jacques Mailhos. Dans *Argent noir*, Lew Archer enquête sur Francis Martel, un possible escroc qui s'apprête à tailler la router avec une fille de bonne famille. L'élégance et l'ironie de Macdonald sont à son meilleur. Un auteur à redécouvrir. **E.L.**

★★★☆☆
LES PARALYSÉS
RICHARD KRAWIEC
384 P., 10/18, 8,90 €

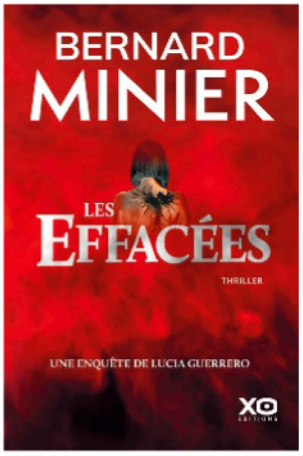
Noir c'est noir. Et il ne faut pas s'étonner que ces *Paralysés* soient salués par Hervé Le Corre, le romancier qui sait si bien éclairer les vies douloureuses de ses personnages. Un poète des mondes obscurs, comme l'est Richard Krawiec, l'auteur de ce roman qui suit la vie de Donjie, fracassé par un accident dans une voiture volée. Amputé des deux jambes, il tente de se reconstruire alors que le rêve américain se transforme en cauchemar. Un conte autant qu'une tragédie. L'espoir y est bouffé par la violence. **E.L.**

DANIEL ARTHUR MICHALICA/AGULLO – SANDRA DYAS/GALLMEISTER

Bernard Minier
Les Effacées

Il y a deux ans, Bernard Minier publiait *Lucia*. Un titre qui devait au prénom de son héroïne. On devinait vite que, contrairement à *Une putain d'histoire* (2015) ou à *M, le bord de l'abîme* (2019), ce livre ne serait pas, dans la bibliographie de l'auteur, un thriller indépendant. *Les Effacées* marque donc le retour de celle qui, avec le très connu Martin Servaz, sera son autre protagoniste récurrent : Lucia Guerrero, lieutenante de l'UCO (Unité centrale opérationnelle) de la Guardia Civil à Madrid, rebelle couverte de tatouages, mais femme à la vie personnelle complexe. Tout comme les enquêtes qu'on lui confie. Avec elle, Minier nous mène une nouvelle fois de l'autre côté des Pyrénées. En Galice, au début du roman, Guerrero a devant elle le troisième cadavre d'une jeune femme qui, comme les deux victimes précédentes, est issue de la classe populaire et a été tuée sur le chemin du travail. Rapidement, pourtant, les plus hautes autorités somment Lucia de revenir à Madrid. Là aussi, une femme a été tuée, mais il s'agit cette fois de l'une des plus riches du pays, figure de la jet-set, *« amie de la famille royale comme de tout ce que l'Espagne comptait de soi-disant importants »*. Deux affaires de féminicides, aux relents sociaux contraires. Contradictoires ? On en aura une idée au terme d'un suspense millimétré qui dévoile de nouvelles zones d'ombre sur la lieutenante. Après avoir traité du cinéma d'horreur l'an dernier, Minier nous immisce cette fois dans un autre domaine artistique… tout aussi glacial. ■

Hubert Artus



LES EFFACÉES
BERNARD MINIER
506 P., 22.90 €. COPYRIGHT XO.
EN LIBRAIRIES LE 4 AVRIL

ÉRIC GARAULT

BIO EXPRESS

1960
Naissance de Bernard Minier à Béziers. Il passe son enfance dans les Pyrénées françaises, mais aussi espagnoles. Après des études à Tarbes, puis Toulouse, il fait d'abord carrière dans l'administration des douanes. Tout en participant à des concours de nouvelles.

2011
Glacé (XO) est son premier manuscrit envoyé et son premier roman publié. C'est aussi la première enquête de Martin Servaz, lieutenant puis commandant à la SRPJ de Toulouse, héros de huit livres à ce jour.

2019
Glacé est désigné comme « *l'un des 100 meilleurs polars publiés depuis 1945* » par le *Sunday Times*. Le tout après avoir été adapté en mini-série sur M6 en 2017. Depuis treize ans, Minier a vendu plus de 3 millions de livres en France.

PREMIÈRE PARTIE
LES RICHES

1

À 8 h 55, PROFITANT d'une accalmie du brouillard, le pilote poussa la manette des gaz et l'hélicoptère survola la marina de Combarro, les eaux de l'Atlantique puis un paysage où mer et terre étaient des amants étroitement enlacés. Vallons, petites routes, bras de mer, collines, bois, villages, fermes, viaducs, océan… Lucia songea à ce pays de rias, de forêts et de côtes déchiquetées qu'elle laissait derrière elle. Un pays de légendes aussi, de secrets enfermés dans les êtres comme des bourses serrées, de cœurs généreux, d'âmes vaillantes. De trafics et de corruption. Surtout, elle laissait Arias diriger seul le reste du groupe – non pas qu'Arias fût incompétent ou moins motivé qu'elle – et elle abandonnait ces pauvres femmes à leur sort.

Elle enrageait.

Ils l'avaient vu de près…

De fait, jamais ils n'avaient été aussi près. Ils avaient à présent une description. Pour autant que le gosse n'eût pas raconté n'importe quoi et que le géant ne se fût pas enfui pour une tout autre raison. Elle aurait voulu continuer de le traquer dans les rues de Combarro.

Elle avait appelé Arias avant de monter dans l'hélico : le géant semblait s'être évanoui dans le brouillard. Il leur avait glissé entre les pattes. Elle avait donné des ordres : porte-à-porte, recherche de traces dactylaires, ADN, poussières et pollens sur le coupe-vent vert, dans les poches et les plis de celui-ci, recensement de tous les fabricants de grandes tailles et des points de vente…

Mais elle savait que c'était trop tard.

Comme il était sorti de la brume pour les narguer, il était retourné au brouillard.

Jusqu'à la prochaine fois…

Elle redoutait d'apprendre une nouvelle disparition. Une nouvelle proie enlevée sur le chemin du travail : une ouvrière, une employée des conserveries, une parmi ces millions de femmes de l'ombre, ces millions d'âmes anonymes qui se levaient tôt le matin pour faire tourner le pays pendant que d'autres restaient bien au chaud dans leur lit.

Assise à l'arrière de l'hélico, elle sentit les braises de la colère rougeoyer au creux de son ventre. Elle les sentait de plus en plus souvent ces temps-ci.

Car, avant Vera Sáez Louro, il y avait eu Paz Ruíz Barranco, vingt-huit ans, et Andrea del Árbol Castro, trente-trois ans. Toutes deux enlevées tôt le matin alors qu'elles partaient au travail (Andrea trimait dans une conserverie de La Corogne, Paz était femme de ménage). À chaque fois, on avait retrouvé leur cadavre quelques jours après leur disparition. Le premier au fond d'une barque abandonnée dans une crique au nord d'O Pindo, non loin d'une usine désaffectée où on découpait et préparait jadis les baleines. En hiver, seuls les couples en quête de tranquillité roulaient jusque-là – et c'était précisément comme ça qu'on l'avait découvert, les globes oculaires et les lèvres picorés par les oiseaux de mer. L'autre avait été trouvé dans le godet d'un engin de terrassement, près d'une ferme au nord-est de Muros, par un gamin qui jouait avec son drone. Toutes avaient autour d'elles les instruments du rituel de « l'air » : le tamis, les trois têtes d'ail, le rosaire et la paire de ciseaux, dont l'assassin faisait un usage original, il la plantait dans le cou de ses victimes. À part ça, le tueur semblait les abandonner désespérément au petit bonheur, sans les cacher, sans les exhiber non plus.

Quant à Vera Sáez, elle avait sans doute été kidnappée alors qu'elle s'apprêtait à monter dans sa voiture : on avait trouvé de petites traces de sang à Cambados, devant chez elle, sur la chaussée, près de son véhicule. Elle travaillait dans une boulangerie de Rianxo et, comme les deux autres, elle commençait très tôt ses journées. Le tueur – car Lucia ne doutait pas qu'il s'agît d'un homme – ne s'en prenait qu'à des jeunes femmes qui bossaient dur et qui, l'hiver, se levaient quand il faisait nuit, pendant que le reste du monde dort encore. Il les surprenait dans les rues désertes, sans témoins, alors qu'elles étaient mal réveillées, lourdes de fatigue. Plus maintenant, songea-t-elle. Désormais, les femmes de Galice qui partaient tôt au travail étaient on ne peut plus réveillées, désormais elles ouvraient grand les yeux et les oreilles et elles avaient la peur au ventre. Ça n'avait pas empêché Vera Sáez de se faire avoir. Par un prédateur patient, sournois, organisé, qui prenait le temps d'étudier les habitudes de ses proies et qui choisissait son moment.

OÙ LES GARDAIT-IL ? DANS QUELLES CONDITIONS ? ET POURQUOI CINQ JOURS, POURQUOI PAS QUATRE OU DIX ?

Aucun des examens gynécologiques effectués par le légiste sur les deux premières n'avait trouvé de signes de viol ou d'agression sexuelle, ni même de sévices.

Ce n'en était pas moins un crève-cœur de penser à leur captivité, à leur calvaire ultime, aux cinq derniers jours de leur existence, que Paz et Andrea avaient passés loin de leurs familles (le légiste avait établi dans les deux cas ce délai entre la disparition et la mort), de leurs conjoints, de leurs enfants, de leurs amis, avec la mort pour seule issue et ce monstre pour seule compagnie. Où les gardait-il ? Dans quelles conditions ? Et pourquoi cinq jours, pourquoi pas quatre ou dix ? Leur faisait-il accroire jusqu'au dernier moment qu'il allait les libérer ? La dernière avait forcément entendu parler des deux autres par la presse ou par les réseaux sociaux avant d'être kidnappée. Tout le monde en parlait. Par conséquent, elle n'avait guère dû se faire d'illusions sur ce qui l'attendait.

L'avait-elle supplié ? Avait-elle tenté de l'amadouer ? Ou bien s'était-elle résignée à son sort ?

Depuis les premières disparitions et les premiers meurtres, toutes les lignes téléphoniques de toutes les forces de l'ordre de Galice et des Asturies voisines avaient été prises d'assaut. Chaque appel avait été étudié ; les farfelus, les cinglés, les mythomanes, les illuminés avaient été entendus aussi bien que ceux qui voulaient sincèrement aider. Plus de mille signalements sans qu'aucune piste concrète soit apparue.

Rien. Zéro. *Et, tout à coup, il sort de la brume et se présente devant nous.* •••

En avait-il marre de l'anonymat ? Cherchait-il un peu de célébrité comme tant d'autres avant lui ? Ou bien avait-il péché par excès de confiance ? Avait-il fini par se dire que les forces de l'ordre étaient trop stupides pour l'attraper ?

Le paysage défilait, tandis qu'elle pensait à ces femmes, les vibrations de la cabine et le ronflement du rotor la berçaient – elle s'endormit.

— Ma lieutenante…

Elle ouvrit les yeux, fut aussitôt éblouie par le dur soleil matinal qui traversait le plexiglas de la cabine. Elle regarda autour d'elle. Une base militaire. Torrejón de Ardoz, au nord-est de Madrid. Lucia ouvrit la porte arrière pour descendre de l'appareil tandis que les pales terminaient leur rotation. Le temps était clair, le ciel dégagé, mais il faisait plus froid qu'en Galice.

Elle aperçut Peña à quelque distance, debout près d'une voiture banalisée, avec sa moustache et sa tête carrée de bon père de famille. Il était 11 h 35 du matin.

ET, AU CENTRE, SUSPENDUE AU GIGANTESQUE LUSTRE EN CRISTAL, MARTA MILLÁN. OU PLUTÔT UNE MOITIÉ DE MARTA MILLÁN…

— C'est quoi, cette affaire si urgente ? demanda-t-elle.

Assis à côté d'elle sur la banquette, il jeta un coup d'œil à la nuque du chauffeur comme s'il craignait – bien que celui-ci fût de l'UCO – d'en dire davantage devant lui. En guise de réponse, il ouvrit la chemise cartonnée qu'il avait sur les genoux et tendit une photographie à Lucia.

— Tu la reconnais ?

Évidemment qu'elle la reconnaissait. Marta Millán. L'une des femmes les plus riches d'Espagne. Une figure de la jet-set madrilène, une amie de la famille royale comme de tout ce que l'Espagne comptait de soi-disant importants. Elle faisait régulièrement la une de la presse people et des feuilles à scandale pour ses sorties nocturnes, ses frasques, et aussi ses déclarations à l'emporte-pièce. Sur la photo elle avait les paupières closes, le visage inexpressif – et Lucia comprit : *Marta Millán avait été assassinée.*

— C'est pour ça alors, ne put-elle s'empêcher de déclarer. Parce que quelqu'un qu'on estime important a été tué ici, on me demande de laisser tomber l'enquête sur les femmes de Galice. En somme, une Marta Millán compte plus aux yeux de la Guardia Civil que trois ouvrières, c'est ça ?

Sans répondre, il extirpa un deuxième cliché de sa chemise, le lui tendit.

— Bordel, fit-elle.

Ce qu'elle voyait classait d'emblée le crime dans le registre des affaires hors norme, celles qui faisaient les choux gras de la presse et des chaînes d'info pendant des semaines, celles qui hantaient les enquêteurs longtemps après qu'ils avaient pris leur retraite et dont ils aimaient à reparler à l'occasion, enrichissant chaque fois leur récit de détails nouveaux, celles dont on faisait des livres, des émissions spéciales et des séries documentaires.

Ce que ce deuxième cliché représentait, c'était en effet *une moitié* de Marta Millán : à partir de la taille, le bas du corps manquait. L'abdomen avait été coupé en deux – peut-être scié – et il n'allait pas plus bas que le nombril. À part quelques viscères libérés qui pendaient en dessous, la coupure était assez nette. Lucia constata au passage que les seins de Marta Millán étaient refaits. Le haut du corps avait été attaché, bras écartés, à un grand lustre en cristal, sous un plafond à moulures. On aurait dit qu'elle cherchait à s'envoler en battant des ailes.

— Quelle horreur, souffla-t-elle.

— Comme tu dis.

— C'est où ?

— Gran Vía, 40 : son penthouse en ville.

— C'est en plein centre, en zone police, remarqua-t-elle. Pourquoi nous ? Où est l'autre partie du corps ?

Il lui tendit un troisième cliché : reposant sur des dalles, le bas du corps, jambes écartées. Une impression bizarre se dégageait de la vision de ce bassin et de ces jambes orphelines, qui évoquaient la moitié d'un mannequin oubliée dans une arrière-boutique.

— Gran Vía est la scène finale, celle de l'abandon du corps. La scène primaire, celle où ont eu lieu l'agression et le meurtre, se situe dans sa résidence d'été de Miraflores de la Sierra – un lotissement sécurisé pour richards aimant sniffer l'air pur de la montagne. C'est ce qu'on a découvert en premier, et c'est là qu'elle a été découpée. En zone Guardia Civil donc. C'est pour nous.

Il avait prononcé cette dernière phrase d'un petit ton satisfait qui agaça Lucia.

— Qui l'a trouvée ?

— Son anniversaire tombait aujourd'hui, ce sont deux employés qui venaient pour les préparatifs de la fête qui l'ont trouvée tôt ce matin. Ensuite, on a découvert la… hum… deuxième moitié du corps dans son appartement, sur Gran Vía, environ trois heures plus tard.

Il regarda Lucia.

— Le ministre veut que l'UCO se charge de l'enquête. Et que ce soit ton groupe qui s'y colle.

Elle lui rendit son regard.

— Je ne peux pas, je suis déjà assez occupée avec les meurtres de ces femmes en Galice. Il faut qu'on chope ce salopard avant qu'il recommence là-bas.

Il laissa échapper un soupir :

— Comme je te l'ai dit au téléphone, Arias va se charger de la Galice et je vais envoyer du renfort. Tu n'as pas l'air de comprendre : le ministre a fait de cette affaire une priorité absolue. Et on va être sous le feu des projecteurs. Un vrai tourbillon médiatique. On ne peut pas se planter sur ce coup-là.

Le ministre… c'était donc ça. On avait estimé en haut lieu que le meurtre d'une femme aussi riche et célèbre que Marta Millán était bien plus prioritaire que la séquestration et la mort de trois femmes du peuple en province – même si tout le monde savait que la série en cours là-bas n'était pas terminée.

2

GRAN VÍA LUI AVAIT toujours fait penser à un décor de théâtre. Un canyon d'immeubles baroques, rococo. Pleins de balcons, de corniches, de colonnes. Gigantesques pièces montées

blanches se penchant sur l'essaim scintillant des véhicules de la Guardia Civil qui stationnaient en bas.

On avait fermé l'avenue et les rues adjacentes entre la station de métro Callao et la rue Mesonero-Romanos, provoquant des embouteillages monstres dans le centre, et Gran Vía – d'ordinaire ruche vrombissante et klaxonnante – était étonnamment silencieuse et déserte ce matin-là.

En descendant de voiture à 11 h 57, elle leva le regard vers la balustrade blanche du penthouse, tout là-haut. Puis ils s'engouffrèrent dans le hall, dont les murs étaient laqués de noir, avec des dorures au plafond et du marbre au sol.

L'ascenseur n'était que jeux de miroirs, boiseries, éclats de lumière blessants. Elle se scruta discrètement, son image renvoyée à l'infini dans les brisures des reflets. Ce qu'elle vit ne lui plut guère. Un visage pâle et fatigué, mâchoire serrée, poches sous les yeux, dans l'éclairage des spots.

Insomnies, rage, doute, épuisement…

La cabine les déposa en douceur au dernier étage. Une unique double porte sur le palier. Lucia aperçut l'œil rond d'une caméra plantée dans le chambranle, à droite du battant, qui filmait le palier. En dessous, un palpeur biométrique sur lequel il fallait plaquer la main.

La double porte était grande ouverte.

Peña passa devant.

Dès le vestibule, elle vit que tout ici était surdimensionné : l'entrée aurait pu contenir l'appartement de n'importe laquelle des victimes de Galice. Il s'agissait plus d'un large couloir en vérité, dont les murs étaient rythmés par d'immenses portraits photographiques en noir et blanc de deux mètres de haut, qui les regardèrent passer en formant une sorte de haie d'honneur. Des appliques semi-circulaires dorées, incrustées de cristaux, séparaient les portraits. Elle trouva l'effet plutôt réussi s'il était destiné à impressionner les visiteurs. Ils foulèrent une moquette de haute laine si épaisse qu'elle eut la sensation de flotter dessus.

Une autre double porte capitonnée au bout du couloir. Battants grands ouverts, là aussi. Le brouhaha de nombreuses voix monta soudain – et Lucia se dit qu'il y avait vraiment beaucoup de monde dans le penthouse de Marta Millán. Beaucoup trop. Plus d'un agenda avait été bousculé en cette matinée du 25 janvier, les téléphones avaient dû chauffer entre la police judiciaire de la Guardia Civil, la direction générale et le ministère. Puis les ordres étaient redescendus en suivant le même chemin qu'avaient emprunté les premières informations mais en sens inverse.

Le muscle cardiaque qui se contracte, le sang qui bat plus vite…

Elle n'était pas agoraphobe, non, mais elle détestait les foules, les rassemblements, tout ce qui concourait à ce qu'un grand nombre d'individus se retrouvent dans un même lieu. Elle trouvait qu'il y avait toujours quelque chose de menaçant, d'oppressant, d'aliénant dans une foule.

Ils débouchèrent sur un espace ouvert où tout, dans la décoration comme dans le mobilier, était fait pour en mettre plein la vue : un équilibre précaire entre opulence et ostentation, entre luxe et vulgarité. Partout des émaux, dragons chinois et panthères, de coûteux objets en pâte de verre, des lampes transparentes aux abat-jour noirs, des œuvres d'art contemporain, des miroirs aux formes complexes, des consoles en verre taillé… Sur la droite, un bar au comptoir plaqué or avec un gainage en capiton blanc, à gauche des canapés aux rayures de zèbre, plus loin une salle à manger qui pouvait accueillir trente personnes. Le décor jouait avec les sources de lumière, les transparences, les angles, les surfaces, les reflets, la géométrie.

Et, au centre, suspendue au gigantesque lustre en cristal, Marta Millán.

Ou plutôt une moitié de Marta Millán…

3

LUCIA RESTA un moment le visage levé vers cette œuvre d'un nouveau genre. Entre le miroitement des cristaux du lustre, la blancheur cireuse de la peau de la victime, ses cheveux noirs tombant comme un rideau sur sa figure et ses seins en obus qui démentaient son âge, Marta Millán aurait pu faire partie de sa propre collection.

Mais une collection monstrueuse, œuvre d'un artiste dément. Comme en témoignait ce que Lucia apercevait en dessous : des viscères rosés, de la chair à vif, une colonne vertébrale tranchée net entre deux vertèbres lombaires.

Elle serra les dents.

Celui qui avait fait ça avait fait preuve d'un sang-froid inquiétant. En dessous du tronc se trouvait le fauteuil – enveloppé de plastique blanc marqué « Guardia Civil » – sur lequel le tueur avait dû grimper pour suspendre la moitié du corps. Il avait attaché les poignets de la victime aux branches inférieures du lustre avec du gros ruban adhésif noir. Il fallait être costaud, mais pour quelqu'un d'habitué – par plaisir ou par métier – à soulever des charges, rien d'insurmontable.

Comment a-t-il fait pour transporter la moitié du corps jusqu'ici sans se faire remarquer ?

— Transportée dans une valise tout simplement, répondit une voix douce et lente à côté d'elle, si c'est la question que vous vous posez. C'est sur les caméras de surveillance. Il y a beaucoup trop de monde ici, vous ne trouvez pas ? Heureusement, l'ECIO a terminé depuis un moment.

L'ECIO, l'équipe d'inspection oculaire, venue de Guzmán-el-Bueno : Lucia se dit qu'elle arrivait après la bataille. Elle se tourna vers l'origine de la voix : le juge Galván, petit homme gris au visage d'oiseau en veste à carreaux verte.

— Pour nous, c'est bon, dit-il. On a fini les premières constatations. Bon courage, lieutenante. ■

L'INFO EN PLUS

Deux ans après sa parution en France, *Lucia* a vu ses droits d'adaptation audiovisuelle acquis par Nostromo Pictures, une société espagnole productrice notamment de *Cuban Network* d'Olivier Assayas (2020). Il est question d'une série en six épisodes. Soit le même format que *Glacé*, adaptation du premier roman de Minier. Lors de sa diffusion sur M6, en 2017, le programme avait rassemblé près de 4 millions de téléspectateurs en moyenne.

DEREK SHAPTON/RIVAGES

JANE SMILEY

Le nouveau western

Prix Pultizer en 1992 pour *L'Exploitation*, l'écrivaine californienne est une reine du roman historique. Elle signe avec *Un métier dangereux* une enquête menée par deux prostituées, en 1852, dans l'Ouest sauvage.

Peut-être que la Californie au milieu du XIXe siècle n'est pas un pays pour une jeune femme, mais l'héroïne de Jane Smiley a de la ressource. Imaginez. Née dans une famille modeste du Michigan, Eliza est mariée à un homme bien plus âgé qu'elle, censément fortuné. Elle le suit à Monterey pour constater qu'il n'en est rien. Pire, l'or qu'il convoitait n'existe pas. L'époux, rustre parmi les rustres, la contraint à coucher avec lui deux fois par jour, et la fait avorter dès qu'elle tombe enceinte. Alors, la mort prématurée de son cher et tendre, la jeune femme l'accueille comme un soulagement.

« *Je voulais un personnage féminin indépendant financièrement,* explique la reine de la saga historique depuis l'Australie où elle est en tournée. *En 1850, à Monterey, les opportunités étaient réduites pour une femme. Il y avait des maisons closes, et j'ai pensé que cela pouvait être une manière d'explorer le monde pour Eliza, une sorte d'éducation. Eliza a été obéissante et isolée jusqu'à présent. Maintenant, elle doit apprendre comment gagner sa vie.* »

COSY MYSTERY EN PLEINE RUÉE VERS L'OR

Au début d'*Un métier dangereux*, Eliza songe à son destin en marchant dans la forêt de pins qui entoure cette ville dépourvue de policiers. Ici, seuls les « *vigilantes* » sont habilités à rechercher le coupable d'un crime, si et seulement si les proches en font la demande. Ainsi, la plupart des meurtriers peuvent couler des jours tranquilles à Monterey. En voilà un riche terreau pour un *cosy mystery* – ce genre littéraire, très populaire en Grande-Bretagne, où des civils, souvent des femmes sans emploi ou à la retraite, mènent l'enquête. La géniale idée de Jane Smiley est de confier cette fonction à deux prostituées : Eliza, et son amie Jean qui travaille dans une autre maison close, spécialisée dans la clientèle féminine. Quand une série de meurtres frappe leurs collègues, elles sont les seules à s'en soucier.

Mondialement connue pour *Un appartement à New York,* sur le quotidien de trentenaires dans les années 1980, Jane Smiley a marqué le public français avec sa trilogie best-seller *Un siècle américain.* La saga de la famille Langdon, qui fonde une ferme dans l'Iowa après la Première Guerre mondiale, se poursuit jusqu'au Wall Street des années 1990. Avec son nouveau roman, l'autrice poursuit un autre axe de son œuvre, exploré dans *Les Aventures*

véridiques de Lidie Newton, ce western dans les bottes d'une femme à l'aube de la guerre de Sécession (1861-1865). *Un métier dangereux* place également des femmes sur le devant de la scène à une époque, la ruée vers l'or en Californie (1848-1856), qui a surtout été racontée du point de vue des hommes. *« Je pense que les femmes n'expérimentent pas le cours de l'histoire de la même façon,* estime-t-elle. *Face au danger, elles doivent se montrer attentives et créatives, afin de pouvoir survivre. Elles sont aussi plus enclines à faire attention aux autres femmes ainsi qu'aux hommes. Le spectre de personnages féminins est donc très large. »*

FAN DE SHERLOCK HOLMES ET D'AGATHA CHRISTIE

Spectre très riche aussi, comme le prouvent Eliza et Jean, qui se passionnent pour les récits à énigme publiés dans les magazines, ainsi que pour les enquêtes du chevalier Dupin. Eliza apprécie les facultés d'observation et d'analyse l'enquêteur privé créé par Edgar Allan Poe, dont elle décortique la résolution du *Double assassinat dans la rue Morgue*. *« Quand j'étais petite, j'étais fan des enquêtes de Sherlock Holmes et des romans d'Agatha Christie*, se souvient Jane Smiley. *Ces livres se concentraient sur les méthodes d'investigation. Lorsque j'ai écrit* Un métier dangereux, *je voyais bien qu'Eliza et Jean couraient un danger, mais elles savent qu'elles n'ont d'autre choix que de s'y confronter, et je pense qu'elles se font mutuellement confiance. Leur enquête forge leur amitié, ce qui les rend heureuses. Je voulais écrire autant sur leurs peurs que sur leurs petits bonheurs. »*

Le sien de bonheur se construit toujours dans cette Californie qu'elle n'a de cesse de parcourir, lors de longues marches ou à cheval, à travers la campagne et les villes. À chaque fois, l'écrivaine s'émerveille de la manière idiosyncrasique dont les habitations s'intègrent dans la nature californienne. Jane Smiley y retourne dans son prochain roman, *Lucky*, qui paraît fin avril aux États-Unis. L'histoire d'un musicien de folk dans les années 1960, dont la carrière l'amène à traverser le pays, de New York à Saint-Louis, de Cleveland à Los Angeles. ■

Gladys Marivat

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

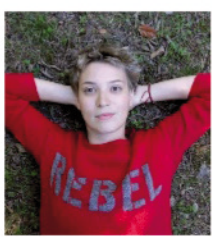
★★★★☆
UN MÉTIER DANGEREUX (A DANGEROUS BUSINESS)
JANE SMILEY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CARINE CHICHERAU, 288 P., RIVAGES, 22 €

Paroles d'enfant

Ce sont ses souvenirs en Croatie, dans un pays en guerre et alors qu'elle était encore toute jeune, que ŽELJKA HORVAT ČEČ évoque avec fraîcheur et simplicité.

Dans *Scènes villageoises sans cochon,* l'autrice et poétesse Željka Horvat Čeč remodèle le microcosme d'un village du nord de la Croatie qui l'a vue grandir, au début des années 1990. Et restitue idéalement sa voix d'enfant. Épargnée par la guerre engagée par les Serbes contre l'indépendance du pays, la jeune Željka subit tout de même quelques moqueries du fait des convictions politiques et religieuses de son père. Mais pas plus que *« son défaut dans la tête »*, celles-ci n'entachent sa témérité. Elle s'entraîne *« à être un ninja »* et, le reste du temps, joue au foot, se cache dans le buffet, écoute et regarde faire les adultes qui l'entourent. À la bêtise et au rationalisme obtus de certains, elle oppose une subtilité juvénile et un franc-parler qui font le sel du roman. ■

Juliette Savard



NATAŠA ANTULOV BIRD'S EYE VIEW/LA PEUPLADE - AUDREY SOVIGNET

★★★★☆
SCÈNES VILLAGEOISES SANS COCHON (4 BRAVE)
ŽELJKA HORVAT ČEČ
TRADUIT DU CROATE PAR CHLOÉ BILLON, 200 P., LA PEUPLADE, 20 €

MARQUE-PAGE
par Alexis Brocas

Bande de sonars

Baudelaire entendait *« la douce Nuit qui marche »*, Claire Devon, elle, entend le silence bourdonner ! Cela amènera cette prof de littérature, a priori peu portée sur les hallucinations sensorielles, à devenir le sujet d'une vidéo virale la montrant *« en train de hurler nue devant une rangée de caméras »*, après avoir perdu son travail, son mari, et la confiance de sa grande fille. Ce roman, *Infrason*, relate sa métamorphose. Signé du dramaturge canadien Jordan Tannahill, il raconte avec une brillante ambiguïté comment un groupe d'intérêt peut se transformer en communauté sectaire dans le regard de ceux qui le voient de l'extérieur, tout en le décrivant de l'intérieur pour nous laisser le soin de nous faire notre propre idée. Car très vite, Claire s'aperçoit qu'elle n'est pas seule. L'un de ses élèves, le troublant Kyle, entend aussi le *« bourdonnement »*. Et il y en a d'autres, qui se rassemblent bientôt autour d'Howard, ancien prof de physique convaincu de détenir à la fois l'explication du bruit et le moyen de faire vivre à ses auditeurs d'étonnantes expériences sensuelles ! Bien sûr, à mesure que sa vie se délite, Claire passe de plus en plus de temps chez Howard. Bien sûr, ceux qu'elle retrouve là-bas deviennent sa nouvelle famille. Bien sûr, celle-ci est un concentré d'Amérique du Nord, complotisme compris. Mais ce que l'on retient, c'est l'art de Tannahill pour mettre en scène les dynamiques collectives et l'évolution de son héroïne, qui n'a jamais l'impression de franchir des lignes rouges, et deviendra pourtant une allégorie virtuelle de la démence. Sa faute, celle du groupe, d'une société prompte à imaginer le pire ? La réponse, jamais donnée, flotte entre ces trois paramètres.

★★★★☆
INFRASON (THE LISTENERS)
JORDAN TANNAHILL
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR FABRICE POINTEAU, 368 P., SEUIL, 22,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 AVRIL.

QUE VAUT ?

FILLE, 1983 DE LINN ULLMANN

C'est une *« histoire de photo »*, quand bien même elle n'aurait ni début, ni milieu, ni fin *« dignes de ce nom »*. La photo, dont Linn Ullmann n'a plus trace, a été prise à Paris en janvier 1983 par un photographe reconnu qui la fait poser, elle, la fille de l'actrice Liv Ullmann et du réalisateur Ingmar Bergman. *« J'avais seize ans. »* A., le photographe, en avait 44. Il s'agit moins d'incriminer que de raconter. Essayer de rassembler *« la femme de 2021 et la fille de 1983 »*, même si elle ne se souvient pas de tout. Décortiquer cette nuit d'avant la photo : comment elle s'est perdue dans Paris, comment A. l'a mise dans son lit. Retrouver qui elle était, adolescente à New York vivant chez sa mère, qui séchait les cours et s'alcoolisait jusqu'au trou noir. C'est l'autre qui l'exige, sa *« sœur invisible »*, sorte de double revenu de l'enfance sous la forme d'*« un cercle d'oubli et d'angoisse »* en 2019. Cette année-là, *« le sol s'est dérobé sous* [les] *pieds »* de l'écrivaine, et, jusqu'à entamer l'écriture de ce livre en 2021, son corps se fige, tremble, vomit. Dans l'accord singulier de son style et d'un cheminement narratif brillant, conjointement à une réflexion sur l'acte d'écrire face à l'oubli, Linn Ullmann s'attarde aussi dans *Fille, 1983* sur la perpétuation physique de *« l'expérience »*. Ce que ça fait, ce genre de secret, né de mains dégueulasses ; ce qui s'épuise derrière le désir, le silence et la fureur. Avant, enfin, *« de trouver les mots qu'il faut et de les mettre dans l'ordre qu'il faut »*.

Juliette Savard

★★★★☆
FILLE, 1983 (JENTE, 1983)
LINN ULLMANN
TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR JEAN-BAPTISTE COURSAUD, 280 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 4 AVRIL.

DAN CHAON

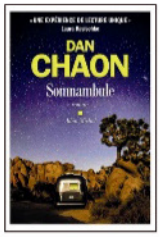
Sur liste rouge

Avec *Somnambule*, l'Américain nous fait sillonner les routes de son pays et maintient nos esprits en éveil.

Au cœur des fictions de Dan Chaon, on retrouve des histoires d'enfants sans parents, de fuite, de drogues, ou encore la paranoïa vissée à l'âme de l'Amérique. Dans ses romans comme dans ses nouvelles, il oscille souvent entre le fantastique, le gothique, le suspense, voire la dystopie. *Somnambule* ajoute à son œuvre une tonalité ironique et une dimension initiatique. Qui nous embarque dès l'entame, quand le narrateur dresse la liste de ses multiples noms. Appelons-le par le premier qu'il avoue : celui de Will Bear, un travailleur nomade un peu spécial, dont les missions sont de retrouver des clients endettés, de livrer des bébés prêts à adopter, ou parfois de jouer les tueurs. Il a même vendu du sperme. Il sillonne les États d'Amérique sans laisser de traces, dans un camping-car où il planque sa réserve de téléphones intraçables et le LSD qu'il prend avec sa vodka. Il voyage pour fuir ses fantômes. Mais, alors qu'il raconte ici sa vie, ceux-ci reviennent. Les téléphones sécurisés se mettent à vibrer. Quelqu'un se prétend sa fille. C'est le début d'une autre liste. Le tout est un récit remarquable de sens sur les sociétés mercantiles, sur nos masques et nos mensonges, et un magistral tour de passe-passe littéraire. ■

Hubert Artus

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



★★★★☆
SOMNAMBULE (SLEEPWALK)
DAN CHAON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR HÉLÈNE FOURNIER, 384 P., ALBIN MICHEL, 23,90 €

Une femme disparaît

MATTIA CORRENTE explore sa Sicile natale à travers la quête d'un homme qui cherche sa femme partie sans un mot.

Anna est partie voici treize mois, sans prévenir, comme son père avait jadis abandonné les siens. Le mari octogénaire et abandonné, Severino, décide enfin de partir à sa recherche, parcourant les étapes de leur histoire commune à partir du village où elle faillit se raviser le jour du mariage. Après chaque souvenir que revisite Severino, Mattia Corrente révèle le point de vue d'Anna, souvent aux antipodes malgré leur amour sincère. Premier roman très maîtrisé, *La Fugue d'Anna* offre une exploration sensuelle de la Sicile, en même temps qu'une réflexion profonde sur la famille, lieu du tiraillement perpétuel entre don de soi et aspirations à l'individualité. ■

Antoine Faure

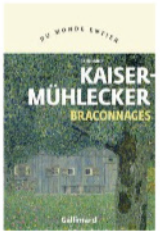
★★★★☆
LA FUGUE D'ANNA (LA FUGA DI ANNA)
MATTIA CORRENTE
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR JACQUES VAN SCHOOR 276 P., LE BRUIT DU MONDE, 23 €

GÉRALDINE ARESTEANU/ALBIN MICHEL

Tyran domestique

Après le couple, l'amour et le sexe, place désormais à la famille, la filiation et l'héritage. Il semblerait que Sara Mesa, jeune prodige des lettres espagnoles, se soit donné pour mission de pourfendre une à une les institutions qui justifient tous les abus du patriarcat. *Un amour* (2022) dessinait un drame rural dérangeant sur la violence du rapport homme-femme. Dans *La Famille*, c'est la figure paternelle qui devient le catalyseur de la violence physique et symbolique. Un *pater familias* tyrannique décide seul de l'éducation de ses quatre enfants sous le regard impuissant d'une mère apeurée. Martina, Damián, Rosa et Aquilino font partie du « *Projet* », un enseignement intransigeant qui va au-delà de la cellule familiale. Au programme, rigueur morale absolue, humiliations à répétition et transparence totale. Soumission aux moindres volontés du père aussi. Victime consentante, révolté inconsolable ou héritier inconscient : à travers les destinées chahutées de ces enfants embrigadés par un esprit malade, Sara Mesa façonne un roman décapant sur la construction de l'identité et raconte le combat acharné que beaucoup d'entre nous mènent chaque jour contre un douloureux passé. ■ **Léonard Desbrières**

★★★★☆
LA FAMILLE (LA FAMILIA)
SARA MESA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR DELPHINE VALENTIN, 208 P., GRASSET, 19,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 10 AVRIL.



★★☆☆☆
BRACONNAGES (WILDERER)
REINHARD KAISER-MÜHLECKER
TRADUIT DE L'ALLEMAND (AUTRICHE) PAR OLIVIER LE LAY, 361 P., GALLIMARD, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 AVRIL.

★★★★☆
J'AI QUELQUES QUESTIONS À VOUS POSER (I HAVE SOME QUESTIONS FOR YOU)
REBECCA MAKKAI
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CAROLINE BOUET, 496 P., LES ESCALES, 23 €

SONIA FRAGA/GRASSET - JÜRGEN BAUER/GALLIMARD - RYAN FOWLER/LES ESCALES

L'épreuve de la terre

Difficile de trouver sujet plus actuel que celui de *Braconnages,* dans lequel l'Autrichien Reinhard Kaiser-Mühlecker évoque l'agriculture moderne en Europe. L'auteur connaît bien son sujet, lui qui, en 2018, est retourné dans la ferme familiale pour reprendre l'exploitation. C'est donc en pleine campagne autrichienne que s'ancre la ferme de Jakob, son personnage. Très vite autonome, le jeune garçon a pris les rênes de l'élevage bovin, se heurtant rapidement au prix du lait en chute libre. Cela sans compter les différentes ordonnances destinées à garantir la protection et le bien-être des animaux, rien d'autre qu'*« un coup de grâce aux dernières petites fermes »*. Le métier de la terre devient un défi de taille entraînant un taux de suicide élevé, et c'est dans cette ambiance plutôt funeste que Jakob rencontre Katja, une artiste qui se passionne rapidement pour son univers. Tandis qu'ils tentent de s'apprivoiser, le fermier fait face aux difficultés de son héritage : l'incapacité à communiquer et l'obligation de tout assumer. Si les émotions souterraines et les problématiques sociétales sont illustrées avec beaucoup de justesse, il faut passer outre la pensée souvent rétrograde du personnage principal. C'est quelquefois harassant. ■ **Marie Jouvin**

Affaire classée avec suite

Vingt ans après l'assassinat de Thalia Keith, Bodie Kane, la jeune femme avec laquelle elle partageait sa chambre d'étudiante, revient sur les lieux du drame. Des images lui reviennent : celles d'un corps inanimé flottant dans une piscine et de lieux comme inscrits dans sa mémoire corporelle. Podcasteuse à succès, spécialisée dans le *« true crime »,* Bodie a été invitée à enseigner l'histoire du cinéma et l'art du podcasting à des élèves. Quand l'une d'elles choisit le meurtre de Thalia pour sujet, Bodie doit faire face à la jeune femme au look *« gothique grunge »* qu'elle était, et à une affaire peut-être classée trop vite par une école soucieuse de préserver sa réputation. *« Rapidement, les soupçons se sont portés sur Omar Evans, un homme noir de vingt-cinq ans qui travaillait comme préparateur physique dans ce prestigieux pensionnat. Il a été le seul suspect officiel . »* Jouant avec les codes du polar, dénonçant la fascination morbide entourant les meurtres de jeunes femmes dans un contexte post-MeToo, Rebecca Makkai tisse avec *J'ai quelques questions à vous poser* un récit d'une densité et d'une intensité exceptionnelles, et questionne notre rapport à la réalité dans le cadre d'une affaire où chaque témoin est persuadé de détenir la vérité. ■ **Laëtitia Favro**

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
K.
BERNARDO KUCINSKI
224 P., L'ANTILOPOCHE, 9,95 €

Sans nouvelles de sa fille, K., spécialiste du yiddish au Brésil, se met à sa recherche, alors que la dictature militaire continue d'enlever ses opposants politiques. *« On les a disparus »* est l'expression des familles au deuil empêché par la disparition des corps. La mémoire des Juifs rescapés de la Shoah ayant migré en Amérique latine teinte l'histoire de cette autre grande tragédie. À plus de 70 ans, l'universitaire et journaliste Bernardo Kucinski signe un premier roman d'une rare profondeur historique.
Simon Bentolila

★★★☆☆
DARK HORSE
CRAIG JOHNSON
384 P., TOTEM, 11,90 €

Dans les vastes plaines du Wyoming, le shérif Walt Longmire enquête sur une femme accusée d'avoir assassiné son mari après que celui-ci a brûlé vifs ses chevaux. Ses doutes quant à la culpabilité de cette femme mutique mais redoutablement intelligente se confirmeront-ils, malgré l'évidence ? Cinquième opus des aventures du shérif Longmire, *Dark Horse* offre d'inspirantes chevauchées et de vrais morceaux de bravoure, comme sa course-poursuite finale. **S.B**

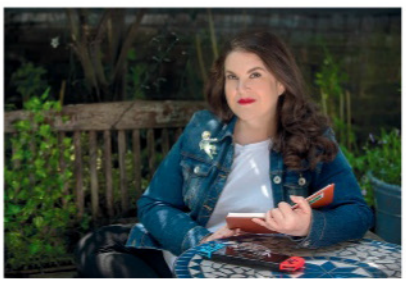
★★★☆☆
LA DOUCEUR DE L'EAU
NATHAN HARRIS
512 P., FOLIO, 9,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 AVRIL.

À la fin de la guerre de Sécession, dans la ville fictive d'Old Ox, deux frères noirs récemment affranchis se lient d'amitié avec un propriétaire terrien blanc, alors que la société du sud des États-Unis est encore ravagée par le racisme, malgré l'abolition de l'esclavage. Cette période de la reconstruction est aussi celle des personnages de ce premier roman surprenant et d'une grande richesse, notamment dans son aspect *nature writing*, au bord de cet étang où les frères puisent de l'énergie. **S.B**

NAOMI ALDERMAN

Survie, mode d'emploi

La romancière britannique dépeint un monde sur le point de s'effondrer, où les plus riches espèrent s'en tirer mieux que les autres. Mais rien n'est moins sûr.



Faut-il s'en inquiéter ? Les romans pré-apocalyptiques, ces temps-ci, se multiplient, et ne sont plus cantonnés au seul rayon science-fiction. Ici, une fois de plus, l'histoire commence par la fin – du monde –, et les (très) riches sont les premiers au courant : Zimri Nommik, Ellen Bywater et Lenk Sketlish, patrons de Anvil, Medlar and Fantail (calques à peine déguisés d'Amazon, Apple et Meta), filent se mettre à l'abri. Ils ne sont pas, cependant, les protagonistes de ce récit riche en rebondissements. Martha Einkorn, l'assistante de direction de Sketlish, et son amante Lai Zhen, experte en technologie de survie, leur volent la vedette, accompagnées d'une cohorte de hackers, fanatiques et autres esprits revanchards.

Naomi Alderman qui, en 2016, avait frappé fort avec *Le Pouvoir*, brillante et furieuse dystopie féministe, enfonce avec *Le Futur* un clou supplémentaire dans le cercueil d'une société malade d'elle-même. Brassant les thèmes, multipliant les points de vue – au risque, parfois, de perdre un peu son lecteur –, elle récidive avec cet ouvrage haletant, et éminemment politique. ■

Fabrice Colin

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
LE FUTUR (THE FUTURE)
NAOMI ALDERMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR JESSICA SHAPIRO
528 P., GALLIMARD, 24 €

Mort baladeuse

À une époque qui signe le retour des littératures de genre, on ne parle pas assez de Stanislas Lem, virtuose polonais de l'imaginaire décédé en 2006. Heureusement, Actes Sud entreprend de republier son œuvre fascinante, tentaculaire. D'abord en 2021, pour le centenaire de sa naissance, avec la réédition de *Solaris*, son chef-d'œuvre de science-fiction porté à l'écran par Tarkovski et Soderbergh puis, cet hiver, avec *Une enquête*, livre inédit en France, dans lequel il détourne les codes du roman policier pour flirter avec le fantastique et le thriller métaphysique. Un enquêteur de Scotland Yard est confronté à une étrange affaire : dans plusieurs funérariums de la ville, des cadavres sont déplacés et disparaissent sans la moindre explication rationnelle. Petits malins passés maîtres dans l'art de l'effraction ou avènement des morts-vivants ? Notre rapport au réel en dépend. ■

Léonard Desbrières

★★★★☆
UNE ENQUÊTE (SLEDZTWO)
STANISLAS LEM
TRADUIT DU POLONAIS PAR CHARLES ZAREMBA, 224 P., ACTES SUD/EXOFICTION, 22 €

ANNABEL MOELLER/GALLIMARD

MÉLANIE EDWARDS

La croisière ne s'amuse plus

Le nouveau roman pour adolescents de l'autrice aborde des thèmes d'actualité difficiles dans un décor idyllique.

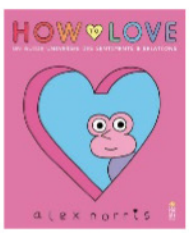
Le soleil brûle, les cigales chantent, la Méditerranée au bleu transparent fait entendre son clapotis et, au milieu de ce décor de rêve, un beau voilier baptisé *Orgueil et Préjugés*. À son bord, Dimitri, son frère Tom et leur papa, qui n'est pas un grand bavard. Maman, elle, est restée à terre pour s'occuper de mamie. Justement, ces deux semaines entre hommes à voguer d'île en île sur la mer Égée doivent leur permettre de se retrouver. Mais dès que le trio pose le pied à bord de l'embarcation, les choses ne se passent pas comme prévu. Il y a d'abord ce migrant, Seydou, qui a fui le Mali où il est persécuté. Comment réagir ? L'accueillir à bord ? Le renvoyer dans sa misère ? Et quel exemple donner à ses deux fils dans pareille circonstance ? Il y a aussi cette jeune fille, Pénélope. Elle a jeté l'ancre avec sa famille et ses cousins juste à côté du bateau de Dimitri, qui n'a d'yeux que pour elle. Mais au fait, où est passé papa, parti faire une balade à bord de l'annexe gonflable ?

J'ai dû m'en aller est un roman qui offre une bulle d'évasion tout en proposant une réflexion sur les sujets qui agitent notre société : migration, homophobie, relations familiales… Les mots justes de Mélanie Edwards orchestrent un récit clair, concis et plein d'émotions. ■ **Mathieu Charrier**

★★★☆☆
J'AI DÛ M'EN ALLER
MÉLANIE EDWARDS
160 P., BAYARD JEUNESSE, 13,90 € (DÈS 12 ANS)

Guide à l'usage des jeunes amoureux

« *Une bible de l'amour* », voilà comment Alex Norris présente son *How to love*, une bande dessinée format carré et à la couverture rose, fruit d'une série de webcomics commencée en 2016. Il y met en scène un petit bonhomme rondouillet qui doit affronter les affres de l'amour dans des décors couleurs pastel. Dans le chapitre « Puis-je être ami avec mon ex ? », les personnages tentent de préparer ensemble un gâteau post-rupture, recette qui tourne au carnage. La conclusion : ils ont besoin « *de nouveaux ingrédients pour créer une nouvelle et délicieuse amitié* ». Dans la section « La jalousie est-elle bonne ou mauvaise ? », notre héros construit un château fort autour de son couple pour le protéger mais, finalement, « *il peut arriver que tu cherches davantage à défendre ta relation qu'à la rendre agréable* ». Des petites pensées de vie et d'amour amusantes et optimistes. ■ **M.C.**



★★★☆☆
HOW TO LOVE (ID.)
ALEX NORRIS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR EMMA GAUTHIER, 224 P., SALTIMBANQUE, 15,90 € (DÈS 14 ANS)

DR/BAYARD - ALEX NORRIS/SALTIMBANQUE

QUE VAUT ?

LE PREMIER TOME DE LA SAGA *FOURTH WING*

Imaginez une école où l'on apprend à chevaucher les dragons ! Quel jeune lecteur ne rêverait pas d'y passer quelques années scolaires ? C'est le point de départ de ce roman, sorte de Harry Potter au royaume de *Game of Thrones*, qui caracole en tête des ventes depuis sa sortie il y a quelques semaines. On y suit le personnage de Violet, qui rêve depuis son enfance de devenir scribe. Mais sa mère, la générale Sorrengail, en a décidé autrement : Violet devra, comme son frère et sa sœur, intégrer l'Académie de Basgiath et ainsi obtenir le prestigieux titre de « *dragonniers* » : ces cavaliers qui montent les dragons pour combattre les ennemis du royaume. Pour se former, ils doivent affronter toute une série d'épreuves à l'issue souvent fatale. C'est parti pour la première : un numéro de funambulisme à des dizaines de mètres de haut sur un parapet très étroit. Violet va-t-elle s'en sortir ? Sorti en mai 2023 aux États-Unis, *Fourth Wing* a trusté la tête des ventes pendant treize semaines. C'est dire si sa version française chez Hugo Roman était attendue par tous les fans de fantasy. Et on les comprend : l'autrice, Rebecca Yarros, imagine un univers dense, riche en références historiques et géographiques. Le lecteur s'identifiera à Violet qui tente de réussir à force de courage et d'adversité alors qu'elle est loin d'être la plus forte physiquement. Comme tout bon roman ado, une histoire d'amour vient aussi pimenter le tout. Le deuxième tome est attendu pour le 5 juin. **M.C.**

★★★★☆
FOURTH WING (T. 1). (ID.)
REBECCA YARROS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR KARINE FORESTIER, 400 P., HUGO ROMAN, 21,50 € (DÈS 13 ANS)

YU PEI-YUN

Taïwan en un destin

La scénariste du *Fils de Taïwan*, qui raconte l'histoire de l'île à travers la vie d'un homme, était de passage en France pour recevoir le prix de littérature asiatique du musée Guimet, largement mérité.

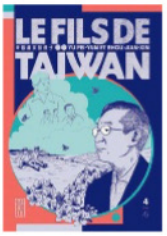
Chaque matin, Yu Pei-Yun se lève tôt pour admirer depuis ses fenêtres le lever du soleil sur l'océan Pacifique. Au loin, elle peut même apercevoir l'île Verte, sur laquelle Kunlin Tsai a été emprisonné et torturé dans les années 1950 avec un millier d'autres prisonniers politiques. Cet épisode, Yu Pei-Yun l'a raconté dans le deuxième tome du *Fils de Taïwan*. « *J'ai rencontré Kunlin Tsai pour la première fois en 2016. Il avait alors 86 ans. J'ai beaucoup pleuré en l'écoutant raconter sa vie,* explique l'autrice. *J'avais l'impression de voir un siècle de l'histoire de Taïwan se dérouler sous mes yeux.* »

Les lecteurs français ont pu découvrir ce destin durant l'année qui vient de s'écouler, avec quatre tomes sortis à quelques mois d'intervalle. Dans le premier, Yu Pei-Yun raconte l'enfance de Kunlin Tsai, dans les années 1930, alors que l'île est sous occupation coloniale japonaise. Dans le tome 2, place aux années de Terreur blanche. Kunlin Tsai va ensuite fonder le magazine jeunesse *Prince*, qui contourne habilement la censure du régime. Puis dans les troisième et quatrième tomes, le lecteur suit la difficile réinsertion de Kunlin Tsai jusqu'à un nouvel événement qui va changer son destin. « *Mon œuvre référence, c'est* Persépolis *de Marjane Satrapi,* souligne Yu Pei-Yun. *Au-delà du témoignage, on voulait vraiment faire un manhua référence sur l'histoire de Taïwan.* »

La force de cette série, ce sont aussi ses importants corpus documentaires en fin d'ouvrage « *pour raconter cette histoire avec précision, tout en la rendant très accessible notamment à la jeunesse* ». Il faut dire que Yu Pei-Yun est par ailleurs professeure à l'institut de littérature de jeunesse de l'Université nationale de Taitung. « *J'ai découvert la bande dessinée franco-belge en 2017 et, depuis, j'en collectionne.* » Une influence qui se sent dans *Le Fils de Taïwan*, au découpage et au dessin très éloignés du manga traditionnel.

Après avoir reçu le prix de littérature asiatique du musée Guimet face notamment à Miyazaki « *mon idole presque divine* », Yu Pei-Yun envisage désormais de raconter la vie d'un médecin qui « *a passé tout son temps à se rendre dans les villages aborigènes pour permettre aux personnes âgées de mourir chez elles. Ce sera une œuvre qui parlera de la mort, mais aussi de la beauté humaine* ». ■

Mathieu Charrier



★★★★★
LE FILS DE TAÏWAN (LAI ZI QING SHUI DE HAI ZI)
YU PEI-YUN (SCÉNARIO), ZHOU JIAN-XIN (DESSIN),
TRADUIT DU CHINOIS (TAÏWAN) PAR AN NING, 4 TOMES, 192 P. OU 176 P., KANA, 18,50 € PAR VOL.

Danse fatale

Trente ans après avoir été arrêtée à tort pour le massacre de sa famille appartenant à la troupe de l'Opéra de Pékin, une jeune femme revient vêtue de son habit traditionnel pour trouver les vrais coupables et les punir. Sa quête l'amènera à dévoiler un vaste complot impliquant notamment une mystérieuse société d'armement et des politiciens véreux. Adolescente aux pouvoirs surnaturels, danseuse aux capacités martiales hors du commun et visiteurs du futur, telle est la recette explosive de *Yan*, objet pop non identifié explosant littéralement les codes du genre. Empruntant aussi bien au récit de vengeance qu'à la science-fiction en passant par le comics, ce seinen écrit et dessiné par le Taïwanais Chang Sheng se dévore de la première à la dernière page, interpelle par la vivacité de son trait et la densité de son intrigue aux multiples strates. À la fois relecture de la figure super-héroïque et vibrant hommage au grand-père de l'auteur qui lui a fait découvrir l'opéra, *Yan* est une claque visuelle à la croisée des genres. ■

Ilan Ferry

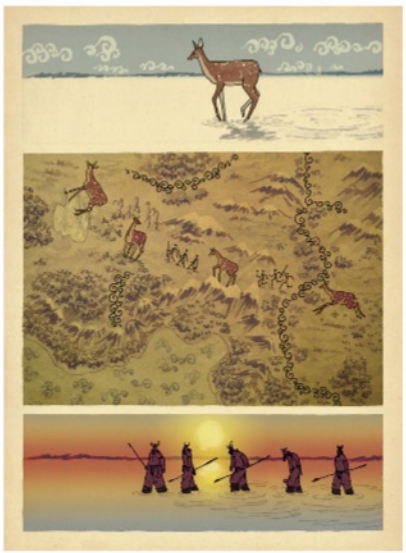
YAN (ID.)
CHANG SHENG
TRADUIT DU CHINOIS (TAÏWAN) PAR STÉPHANIE CHEN, 352 P., GLÉNAT, 14,95 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 AVRIL 2024.

2020 YU PEI-YUN/ZHOU JIAN-XIN

FIRAT YASA

Peintre des âges farouches

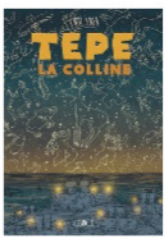
Premier album du Turc traduit en France, *Tepe, la colline* est un conte graphiquement magnifique qui dénonce l'intolérance. Une découverte majeure.



Les premières images sont déjà un autre monde. Ou plutôt le nôtre, mais il y a longtemps. Au moment où l'homme décide de régner sur l'animal et sur la nature. Au moment où l'homme décide de régner aussi sur les autres hommes. Dans *Tepe, la colline,* Firat Yasa situe son album dans le sud de la Turquie, son pays natal, sur « *le site de Göbekli Tepe* ["la colline ventrue"] *érigé environ 9000 ans avant notre ère et considéré comme le premier temple de l'Histoire* ». C'est là que vivait Râht avant qu'il ne soit considéré comme paria parce qu'il parle aux animaux et que sa liberté compte plus que tout. Il s'est mis à l'écart de la civilisation naissante et rencontre Murr, une gazelle poursuivie par des chasseurs en quête de sacrifice. Pour la sauver, Râht devra affronter ceux qui ne jurent que par le « *Père-Ciel* ».

Firat Yasa enfile ses habits de conteur pour dénoncer l'intolérance et l'intégrisme à travers un récit aventureux. Firat Yasa possède un coup de crayon magnifique. Son trait vire à l'expressionnisme et au symbolisme – il y a parfois du Chagall, du Schiele et du Klimt dans ses dessins, si tant est qu'on puisse rassembler ces peintres. Miyazaki n'est pas très loin non plus. Rien, ni les décors, ni les personnages, ni les animaux, n'obéit à des règles artistiques établies. Tout est imaginé, réinterprété, réinventé. Et chaque case est plus riche et plus singulière que la précédente. Il serait heureux que ses deux autres albums soient traduits et publiés. Merci pour nous. ■

Éric Libiot



★★★★☆

TEPE, LA COLLINE (TEPE)
FIRAT YASA
TRADUIT DU TURC PAR ZEYNEP DIKER, 200 P., ÇA ET LÀ, 25 €

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆

OKEN - COMBATS ET RÊVERIES D'UN POÈTE TAÏWANAIS
WU SHIH-HUNG
208 P., LE LOMBARD, 23,50 €

Une nouvelle page de la bande dessinée historique souvent plus pertinente qu'un long discours : en 1941, le jeune Oken fuit les bombes américaines qui pleuvent sur Taïwan, alors colonie japonaise, et se réfugie dans les montagnes où il découvre la nature. L'auteur taïwanais adapte un recueil de poésie et mêle habilement les faits et la rêverie. Il adopte aussi un coup de crayon très personnel qui s'échappe du réalisme. E.L.

★★★☆☆

NOUVELLE CHINE
CLARKE
104 P., SOLEIL, 17,95 €

Cet album est une uchronie originale : en 1975, l'Allemagne est occupée par la Chine après une pandémie – et une partie du monde est sous le joug de la politique maoiste. Les soldats chinois ont la mainmise sur les institutions, mais l'inspecteur Eberhart enquête bon gré mal gré sur une série de meurtres. Un polar bien mené dans un noir et blanc très lisible – il pleut si souvent que la référence au film *Seven* semble évidente –, qui dénonce au passage les abus de pouvoir. E.L.

★★★☆☆

LE LIERRE ET L'ARAIGNÉE
GRÉGOIRE CARLE
200 P., DUPUIS, 29,95 €

Un bel album au style et au dessin classiques sur l'engagement dans la résistance de Benard Carle au moment où l'Allemagne hitlérienne annexe l'Alsace. Grégoire Carle, petit-fils de Bernard et auteur de cette BD, se met en scène adolescent pour mieux pointer la nécessité de la transmission et lève le voile sur un épisode familial longtemps tenu secret. Le récit joue et assume le romanesque. Le trait de Grégoire Carle reste tout le temps très incarné. E.L.

2024 ÉDITIONS ÇA ET LÀ

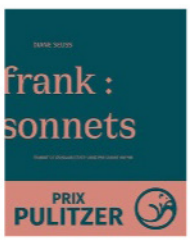
DIANE SEUSS

Instantanés sans clichés

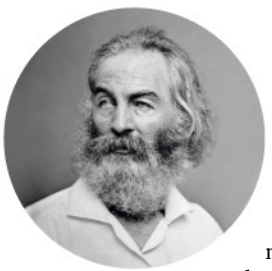
Le recueil *Frank : sonnets* a valu le prix Pulitzer de la poésie à la poétesse américaine. Mais il a aussi fait d'elle l'une des voix littéraires les plus intéressantes et les plus sensibles de l'Amérique d'aujourd'hui.

Autobiographie sur arrière-fond d'histoire collective, la mort d'Elvis, l'assassinat de John Lennon, etc., *Frank : sonnets* est une suite de souvenirs en prose qui se succèdent comme des photos tombées d'un album. Diane Seuss est née au sein d'une famille ouvrière du Michigan. Des flashs éclairent cette période éloignée, comme le faisceau d'une lampe-torche promené au fond d'un puits. La mère qui lit Joyce, la maladie du père, sa mort, et aussi ce méchant gamin qui écrase avec délectation une chenille avec la roue de son vélo, si lentement, écrit Diane Seuss, *« que ses entrailles ont suinté au ralenti »*. Une image qui ne s'invente pas. Vient ensuite une période d'errance dans la tradition du vagabond américain à la Kerouac. *« Je pouvais faire du stop en jouant de la guimbarde, me retrouver dans un tas de jam-sessions, ou assise dans la cabine d'un camion entre deux bouseux de la pire espèce, sauvée quand un vautour à tête rouge a traversé le pare-brise pour s'écraser sur mes cuisses. »* Et puis, c'est New York, la bohème intellectuelle, celle des Lou Reed, Basquiat, Warhol, mais celle surtout des faux-semblants et des révolutions de carton-pâte. Sexualité, toxicomanie, avortements… À l'ivresse succède la gueule de bois. La jeunesse cicatrise mal. L'évocation d'un hyperréalisme parfois brutal de ces temps rageurs apparaît comme la déconstruction salutaire du mythe d'une Amérique triomphante. Comme partout, l'iniquité règne dans ce pays tapageur où les petites filles trompées ne rêvent pas de princes charmants mais de cow-boys. À travers la confession attachante d'une enfant qui ourdit des stratagèmes pour échapper à la noyade, refusant toute sublimation de pacotille, Diane Seuss raconte avec franchise la solitude et la douleur de vivre. Et elle acquiert un caractère réellement universel en illustrant avec force notre impérieux besoin d'être aimé et d'exister. ■

Serge Sanchez



★★★★☆
FRANK : SONNETS (ID.)
DIANE SEUSS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SABINE HUYNH, 139 P., LE CASTOR ASTRAL, 17 €



À l'écoute de Walt Whitman

Ce livre de pensées est une sélection opérée par l'essayiste littéraire Brenda Wineapple dans les neuf volumes de conversations entre Walt Whitman et Horace Traubel. Depuis 1873, année tragique durant laquelle il fut victime d'une attaque cérébrale et perdit sa mère, le poète américain vivait chez son frère, à Camden (New Jersey), dans la chambre d'une maison aujourd'hui devenue musée. C'est ici que son jeune admirateur lui rendit visite quasi quotidiennement durant les quatre dernières années de sa vie, qui s'acheva en 1892. *Sur le vif,* ce choix de réflexions extraites d'un ensemble énorme, dont la publication s'est répartie sur plus de quatre-vingt-dix ans, est classé par thèmes : l'amitié, la sexualité, l'art, la poésie… mais aussi la politique. Whitman était un démocrate tenace et l'on apprend dans ces pages qu'il considérait Voltaire comme le plus grand esprit de tous les temps ! Comment garantir la liberté de chacun dans le respect du droit de tous ? En notre époque de crise, sinon de désarroi, cette question occupe une place primordiale, entraînant d'ailleurs des réactions de plus en plus partisanes et rétrogrades. Plus de cent ans après, la parole du poète Walt Whitman, sage des temps modernes, semble y répondre avec une acuité roborative. ■

S.S

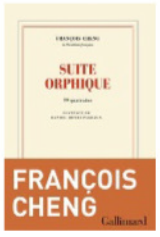
★★★★☆
SUR LE VIF (WALT WHITMAN SPEAKS)
WALT WHITMAN
PROPOS RECUEILLIS PAR HORACE TRAUBEL, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JACQUES DARRAS, 240 P., GALLIMARD, 21 €

DR/LE CASTOR ASTRAL – DR

Échec au néant

Comme Orphée qui continua de chanter après sa mort, la rumeur de nos proches ne cesse de s'épancher après l'ultime douleur, ou la ténébreuse initiation, du trépas. Et même si François Cheng a dédié la lumineuse méditation que constitue cette *Suite orphique* à sa mère, c'est bien à nous tous qu'il s'adresse. Au sens musical, une suite est une succession de morceaux brefs qui peuvent faire alterner les cadences, les arguments, mais dont l'ensemble constitue un ensemble homogène. Ici, elle raconte une âme. Chacun des 99 quatrains qui la constituent, savant alliage de connaissance et d'harmonie, est la facette d'un cristal unique, d'un polyèdre de miroirs qui reflètent l'indicible Tout. Opérant la synthèse de la mythologie grecque, du taoïsme, du christianisme, le poète à l'écoute, ou peut-être voyant, ainsi que le préconisait Rimbaud, fait échec à l'idée même de néant. Quand nuitamment nous vient la voix d'un être cher depuis longtemps parti, écrit François Cheng, s'ouvre en nous une voie vive. La confrontation à la mort devient ici source de bonheur. Sur l'autre rive, l'errance s'achève. L'inquiétude disparaît. C'est le temps des retrouvailles avec le bruissement même de la vie. S'adressant à nos terreurs métaphysiques les plus intimes, François Cheng nous fait pressentir l'éternité. ■

S.S



★★★★☆

SUITE ORPHIQUE. 99 QUATRAINS
FRANÇOIS CHENG
POSTFACE DE DANIEL-HENRI PAGEAUX, 144 P., GALLIMARD, 17,50 €

Se distraire avec Perec

Les amateurs de Perec sont gâtés : après les deux tomes de Pléiade, la biographie de Claude Burgelin, celle de David Bellos mise à jour, la publication de *Lieux,* son manuscrit inachevé, voici que ressortent *Jeux,* un volume réunissant ses jeux conçus au début des années 1980 pour *Jeune Afrique* ou *Ça m'intéresse,* et *Perec/rinations,* ensemble de défis ludiques sur Paris, classés par arrondissement, pour mettre à l'épreuve l'érudition et le sens de l'orientation des amoureux de la capitale. Les inconditionnels se pencheront aussi sur la « collection Perec 53 » que lance Thierry Bodin-Hullin : elle prévoit de publier 53 livres sur Perec, de 53 pages (environ), par 53 auteurs différents – clin d'œil au roman inachevé de Perec, *53 jours.* Les quatre premiers tomes incluent un mode d'emploi par Bodin-Hullin lui-même, un essai de François Bon sur *Espèces d'espaces,* un livre de l'agence graphique Yokna sur la typographie de la collection, et la transcription inédite de deux « inventaires » lus à la radio en 1981 par Georges Perec et Jacques Bens, sur un thème inventé par Bens : imaginer 50 choses à faire avant de mourir. Chacun peut jouer et écrire sa propre liste, sans oublier d'y noter « relire Perec ». ■

Bernard Quiriny

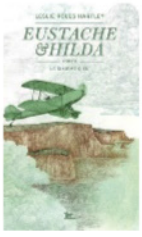
★★★☆☆

50 CHOSES QU'IL NE FAUT TOUT DE MÊME PAS OUBLIER DE FAIRE AVANT DE MOURIR (N°1/53)
JACQUES BENS, GEORGES PEREC
53 P., L'OEIL ÉBLOUI/COLLECTION PEREC 53, 12 €

Ensemble nous grandirons

Son nom ne résonne guère chez nous que grâce au *Messager* (1953), porté à l'écran en 1971 par Joseph Losey. Le Britannique Leslie Poles Hartley est pourtant l'auteur de dix-sept romans, dont une trilogie qui revoit le jour aujourd'hui, *Eustache et Hilda.* Le premier tome (sorti le 7 mars) entretient de nombreux liens avec le *Messager* : roman d'apprentissage, exploration du monde de l'enfance, confrontation avec celui des adultes. Eustache et Hilda sont frère et sœur dans l'Angleterre du début du XX^e^ siècle, très liés depuis la mort de leur mère – la trilogie les suivra de leurs 10 ans à l'aube de leur vie. Elle est robuste et fonceuse, lui doute beaucoup plus. C'est son point de vue qui domine le récit et son regard qui éclaire ceux qui l'entourent. Il est toujours difficile de faire parler un enfant. Hartley y arrive à la fois sans facilités et sans complaisance. Dans les volumes suivants, Eustache, approchant de l'âge adulte, sera confronté aux études, au désir d'écriture, aux ambiguïtés de l'amitié. Si le texte a cette finesse et cette délicatesse un peu désuètes qui marquent le meilleur roman psychologique anglais, il est aussi capable de laisser filtrer une cruauté d'autant plus redoutable qu'elle est feutrée. ■

Hubert Prolongeau



★★★☆☆

EUSTACHE ET HILDA (EUSTACE AND HILDA) (VOL. II ET III)
LESLIE POLES HARTLEY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR LISA ROSENBAUM (VOL. II) ET ANOUK NEUHOFF (VOL. III), 271 P., ET 390 P., LA TABLE RONDE, 23 €.
EN LIBRAIRIES LES 11 ET 25 AVRIL.

C. HÉLIE/GALLIMARD – ESTATE OF GERALD BLONCOURT. ALL RIGHTS RESERVED 2023/BRIDGEMAN IMAGES – NATIONAL PORTRAIT GALLERY, LONDON

REIHANE TARAVATI 2022/TÉHÉRAN

NARGES MOHAMMADI

Le symbole du courage

Torture blanche, le livre de la Prix Nobel de la paix 2023, raconte les mauvais traitements et le courage des femmes emprisonnées dans les geôles iraniennes pour avoir défié le régime en place.

Narges Mohammadi est une figure de la résistance iranienne. Cette militante des droits de l'homme a sans cesse, depuis les élections de 2009 et le soulèvement qui a suivi, réclamé le respect des droits humains dans son pays. Il est difficile, même en lisant le livre, de prendre la mesure du courage, de la volonté et de la détermination qu'il faut pour continuer à se battre chaque jour au cri de « Femme, vie, liberté » (du nom de son mouvement de résistance) alors qu'elle détaille comment elle a été arrêtée douze fois et condamnée à quatre reprises à l'isolement. Sa dernière condamnation est liée à ce livre, *Torture blanche,* dans lequel elle recueille, alors qu'elle est emprisonnée, le témoignage d'autres femmes détenues et soumises à cette torture. Elle se bat contre cet isolement en cellule disciplinaire depuis des années, une privation de tous les droits, même ceux que le régime accorde aux prisonniers de droit commun. Elle raconte son histoire et celles des femmes dont elle recueille la parole sans excès d'émotion. C'est ce qui rend ce livre extrêmement puissant. Elle pose des questions sur la couleur des murs de la cellule, sur les visites, le comportement des interrogateurs, la qualité de la nourriture, montrant ainsi qu'il s'agit d'un système.

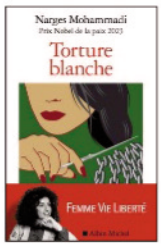
UN COMBAT QUI CONTINUE EN PRISON

La torture blanche est en effet une méthode froide pour casser les êtres humains. « *Elle est infligée par l'architecture même de la prison, par l'attitude du personnel, et par les questions des interrogateurs. Contrôler l'éclairage de la cellule, empêcher de distinguer le jour de la nuit et bouleverser les rythmes du sommeil. L'isolement cellulaire est douloureux, entre autres parce qu'il réduit le sens du toucher* », analyse l'historienne Shannon Woodcock. L'une des femmes, Marzieh Amiri, relate comment elle en vient à avoir peur d'elle-même, peur de devenir folle. « *L'interrogateur essaie de vous détacher de toutes les valeurs humaines. S'ajoutant aux murs qui enserrent votre corps, il tente de restreindre de même votre psychisme, de sorte que votre résistance doit aussi venir de l'esprit. À votre insu il essaie de soumettre votre esprit à sa volonté* », confie la journaliste avant de décrire sa cellule de 1,20 m sur 1,80 m dans laquelle la lumière est allumée en permanence. Narges montre que « *même lorsque la détenue est en mesure de comprendre qu'elle est*

soumise à la torture blanche, et c'est conçu pour la terroriser, la privation sensorielle a des conséquences physiologiques comme l'anxiété », explique l'historienne Shannon Woodcock dans le livre où ces femmes racontent les corps désorientés, déstabilisés où, à l'angoisse, s'ajoutent des problèmes neurologiques et cardiaques. « *La cellule disciplinaire, c'est comme une boîte de conserve fermée,* analyse la militante Atena Daemi. *On n'a même pas la volonté d'ouvrir le couvercle. La pression, l'isolement et l'attente sont comme des coups de marteau qui tapent sur cette boîte de conserve pour l'écraser.* » Aussi, « *la privation de contacts et de visites rendait encore plus intolérable la vie en cellule. L'ampoule allumée en permanence, nuit et jour, m'irritait les yeux et me privait de sommeil : c'était une torture en soi* », se rappelle Hengameh Shahidi.

Ces témoignages, rares, sont précieux. Ils montrent les conséquences de cette torture blanche, mais mettent également en lumière la résistance et la force de ces femmes qui, pour tenir, font de l'exercice, dansent, se parlent, crient pour se faire entendre dans les couloirs. Narges Mohammadi fait peur au régime, écrit la Prix Nobel de la paix Shirin Ebadi dans la préface : « *En dépit de ces chaînes qui l'entravent, Narges continue de rugir comme une lionne. C'est précisément la raison pour laquelle le régime veut la briser. Non, l'Histoire n'oublie pas Narges et toutes ces lionnes.* » L'Histoire n'oubliera pas cette femme qui, inlassablement, malgré un infarctus, une opération du cœur, dénonce les inquiétudes pour sa famille et les mauvais traitements. « *En Iran aujourd'hui, les femmes et les jeunes constituent les forces sociales les plus radicales, les plus progressistes, les plus nombreuses contre la tyrannie religieuse et sont source de changements fondamentaux afin de parvenir à une paix durable en Iran au Moyen-Orient et dans le monde* », écrivait-elle dans son message au jury du Nobel. Son mari et ses enfants sont en exil à Paris, elle a 51 ans et est toujours en prison. « *On m'enfermera encore. Mais je continuerai à me battre jusqu'à ce que les droits humains et la justice règnent dans mon pays* », clame cette femme que l'on ne brise pas. ■ **Aurélie Marcireau**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



★★★★☆
TORTURE BLANCHE. DES DÉTENUES IRANIENNES TÉMOIGNENT (WHITE TORTURE)
NARGES MOHAMMADI
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR DIDIER AUSAN, 288 P., ALBIN MICHEL/TÉMOIGNAGES, 20,90 €

(Pas) désolée pour le dérangement

Elles n'arrivent pas à sourire et à rire, lèvent les yeux au ciel, « *cassent l'ambiance* » dans des moments supposés de convivialité. La chercheuse Sara Ahmed leur donne ici un manuel à hauteur d'enjeu et défend la figure d'une féministe dérangeante. En soulevant des violences et en osant nommer leur ressenti, ces personnes « tuent » la joie (en anglais, *killjoy*). Critique, philosophe, poète et activiste, la rabat-joie met le doigt sur des vérités au contenu violent, dénonce sexisme et racisme sans volonté d'« annuler » ni d'entraver un quelconque bonheur. Essai disruptif stimulant, *Manuel rabat-joie féministe* prend une forme originale pour s'adresser directement à ces personnes, leur donner des pistes d'actions, de réflexions et les renforcer : « *Si en nous faisant rabat-joies, nous sommes remarquées, c'est que nous faisons remonter au premier plan ce qui n'est pas perçu, ce qui est à côté de nous, ce qui nous entoure.* » ■ **Eugénie Bourlet**

★★★☆☆
MANUEL RABAT-JOIE FÉMINISTE
SARA AHMED
352 P., LA DÉCOUVERTE, 22 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE
par Xavier Le Clerc

Un mal du siècle

Dans le nouvel essai-fiction du brillant journaliste Denis Lafay, le personnage d'Alexandre, un père de famille qui travaille dans la finance, a grandi avec un mal s'immisçant dans toutes les sphères de sa vie comme, par exemple, dans le métavers qui *« encellule les esprits dans un espace où les frontières distinguant le réel de l'irréel s'effacent, où tout devient poreux et confus : le vrai et le faux, le fait et l'interprétation, le concret et la divagation. Le prédateur et la proie. Le réel n'est plus seulement réel, il tutoie l'hallucination, le mirage, le songe, il est à la merci des mécanismes d'instrumentalisation des consciences, ceux qui modélisent fictivement le désir, le plaisir, ceux qui docilisent les émotions ».* Ce mal qui irrigue la technologie, le mensonge et les guerres se retrouve jusqu'au management moderne inspiré par les méthodes productivistes et darwinistes du culte de la performance, employées par le IIIe Reich : *« Comment tirer le plus esclave, le plus barbare, le plus zélateur de ses troupes avec des moyens limités ? »* Ce livre fascinant et quelque peu endiablé nous interroge sur la construction de soi et notre perméabilité au monde, à ses excès mercantiles comme ses extrémismes politiques, ainsi que sur notre responsabilité individuelle et collective. *« Ce mal dont il était viscéralement dissident s'est infiltré dans les viscères d'Alexandre, il a fait de lui une bête qu'il n'est pas »,* plaidera son avocat. L'absence de moralisme semble faire écho à Meursault dans *L'Étranger* de Camus, personnage détaché et incompris, un bouc émissaire qui subit lui aussi les affres du jugement collectif.

★★★★☆
MAL. EST-ON SEUL COUPABLE DE SES CRIMES ?
DENIS LAFAY
78 P., L'AUBE, 17,90 €

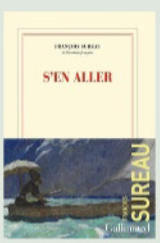
3 RAISONS DE LIRE

S'en aller
de François Sureau

Pour voyager
François Sureau l'écrit au début de *S'en aller* : *« Ma vie, si pleine comme celle de tous les paresseux, si vaine aussi, ne m'aurait pas été si favorable si je ne m'étais mis à l'école des voyageurs. »* L'horizon de l'académicien ne se limite donc pas à la Coupole du quai Conti. Il se souvient de l'un des maîtres de son enfance, Stevenson, qui avait traversé les Cévennes avec un âne avant de mourir aux Samoa. Mêlant sa propre vie à ceux de gens qu'il admire, il nous emmène de la Sologne à Darjeeling.

Pour l'érudition
À qui en doutait, Sureau l'avait prouvé avec les 900 pages de *L'Or du temps*, où il digressait sur tout un tas de sujets (littéraires, mystiques, historiques) : il a plus de culture que s'il avait mille ans. Rebelote ici sur un format resserré (300 pages) : qu'il parle de Maurice Leblanc ou de Kessel, de l'exil d'Hugo à Guernesey ou des moines de la Grande Chartreuse, il pourrait soutenir un cours magistral sur une large variété de personnages et de lieux. À quand une chaire Sureau en Sorbonne ?

Pour le style
Dans l'avant-dernier chapitre de *S'en aller*, Sureau a cette phrase : *« Si la littérature n'est pas une aventure, écrite et partagée, [...] elle ne sert à rien. Mieux vaut se taire. De toutes les décisions que Rimbaud a prises, celle de cesser d'écrire me paraît de loin la moins étrange. »* Dieu merci, lui ne semble pas près de lâcher la plume ; son style, certes élitiste, se fait de plus en plus étincelant avec les années, digne des grands mémorialistes d'antan. Lire *S'en aller* aère l'esprit. **Louis-Henri de La Rochefoucauld**



★★★★☆
S'EN ALLER
FRANÇOIS SUREAU
288 P., GALLIMARD, 21 €

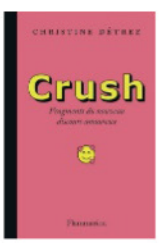
CHRISTINE DÉTREZ ▪ ILARIA GASPARI

L'amour au temps de TikTok

Le livre de la sociologue et celui de la philosophe italienne redéfinissent les contours de l'amour et de la relation amoureuse vécus par la nouvelle génération.

Le crush est partout chez les moins de 25 ans. Est-il le successeur du flirt ? Voire du béguin ? Quelle réalité se cache derrière ce mot entré dans le dictionnaire l'an dernier ? Tel est le thème de l'enquête très sérieuse menée par la sociologue Christine Détrez dans *Crush. Fragments du nouveau discours amoureux.* Et comme souvent, quand il est question de sentiments, la réponse est complexe. Le crush est une attirance secrète (il ne suppose pas de connaître ou de parler à la personne) mais avouée aux amis et objet de discussion sans fin. Une sorte de fantasme qui peut virer à l'obsession. Il est véhiculé, alimenté par les réseaux sociaux et représente l'amour imaginaire tout en étant un moyen de *« dédramatiser la situation, de maîtriser et décoder le sentiment ressenti autrement que sur le mode amoureux »*. Le crush est un nouveau script des relations sentimentales, une étape avant les choses sérieuses, c'est-à-dire : le couple. Un couple à repenser !

C'est ce que propose Ilaria Gaspari dans *Raisons et sentiments. Prendre l'amour avec philosophie.* Entre conte philosophique et bibliothèque Arlequin, le livre de la philosophe italienne tente de disséquer la relation amoureuse à travers le dialogue entre Mina, une jeune femme en plein chagrin d'amour, et la *«Philosophie»*, sous les traits de Sophie. Cette dernière traîne dans son sillage un jeune homme un peu agaçant, *« Self-help »*, qui incarne le développement personnel. Ilaria Gaspari démonte les représentations qui sous-tendent nos relations amoureuses et nous propose notamment de sortir de l'amour-passion pour renouer avec l'affect et Spinoza. Comment gérer son ego et apprendre la *« différence exorbitante entre aimer et posséder »* ? Une leçon de sagesse pour comprendre que, parfois, il faut se désarmer, que *« tomber amoureux est un acte de courage »* et qu'*« aimer n'est pas posséder, mais voir grandir la joie d'être au monde avec quelqu'un d'autre, qui reste un Tu »*. Pas de mode d'emploi, donc, mais des pistes pour transformer, peut-être, un crush en amour véritable. On notera une jolie bibliographie en fin d'ouvrage, qui donne envie de tout relire et même de revoir des films car – et on ne s'y attendait pas – *Pretty Woman* est aussi le film préféré de… Philosophie. ■ **Aurélie Marcireau**



★★★☆☆
CRUSH. FRAGMENTS DU NOUVEAU DISCOURS AMOUREUX
CHRISTINE DÉTREZ
192 P., FLAMMARION, 21 €

★★★☆☆
RAISONS ET SENTIMENTS. PRENDRE L'AMOUR AVEC PHILOSOPHIE (RAGIONI E SENTIMENTI. L'AMORE PRESO CON FILOSOFIA)
ILARIA GASPARI
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR ROMANE LAFORE, 208 P., PLON, 16,90 €

DR/FLAMMARION - CHIARA STAMPACCHIA/PLON

NATHALIE LANCELIN-HUIN

Un désir qui ne va plus de soi

Répondant de nos jours à des états d'âme bien spécifiques, le geste naturel de donner la vie se transforme en un geste conscient. La psychologue analyse ici ce fait de société lié à la parentalité.

On naît, on meurt, entre les deux on fait des enfants : ce qui semblait évident aux générations précédentes – tellement évident qu'elles vivaient la génération puis le fait d'élever des enfants comme une chose « naturelle » – est aujourd'hui considéré comme l'objet d'une décision consciente. Le travail, les risques physiques et les défis psychiques engagés dans cette affaire étaient jadis massivement attribués aux femmes ; mais dans une société qui tend vers l'égalité des genres, ces fausses évidences sont chamboulées. Est-ce un mal ? C'est d'abord la conquête d'une liberté individuelle. Conséquence : le choix d'avoir un enfant ou pas est l'une des questions principales qui se posent aujourd'hui parmi les jeunes couples. La psychologue Nathalie Lancelin-Huin, qui accueille en cabinet les turbulences que suscite la situation, nous met en garde : considéré sous cet aspect, le choix a de bonnes raisons d'être inhibant, car il rencontre des états d'âme qu'elle classe en trois catégories.

La première rassemble les maux de « conscience », où s'exprime avant tout une forme de désarroi face au présent et à l'avenir (le covid est passé par là) ; la seconde désigne des maux écologiques *(« j'ai mal à ma Terre »)* où toutes sortes de comportements irresponsables – l'avidité des grandes entreprises, l'inaction gouvernementale et les actions à rebours, les projets écocides, etc. – interfèrent avec la simple reproduction individuelle, comme si faire un enfant, c'était ajouter encore un poids dans la nature. Enfin, comme la génération dépend de la sexualité, tous les rapports sociaux entre hommes et femmes et entre diverses manières de vivre s'invitent dans la danse *(« j'ai mal à mon genre »)*. En d'autres termes, dans un monde traversé de terreurs et de conflits, l'introduction du choix n'incite pas à se reproduire – du moins, aussi longtemps qu'on le comprend comme un calcul rationnel d'intérêts. Mais la génération a-t-elle jamais été le fruit d'un calcul rationnel ? Dans une société très volontariste, le fait d'*« avoir le choix »* est synonyme de liberté ; *Le Choix d'être parents* de Nathalie Lancelin-Huin rappelle utilement que cette liberté passe moins par un calcul destiné à retenir l'une ou l'autre option, que par un engagement de soi où s'exprime une préférence. Bien que l'on puisse trancher dans un sens ou dans l'autre, donner la vie nous dépassera toujours. ■

Maxime Rovere

★★★☆☆
LE CHOIX D'ÊTRE PARENTS
NATHALIE LANCELIN-HUIN
160 P., DUNOD, 14,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 AVRIL.

Mères agitées

Si le titre pouvait porter à confusion, le sous-titre, *Mémoires d'une jeune mère dérangée*, pose mieux le sujet de ce témoignage. Récit sans fard d'une première grossesse, d'abord déconcertante quant aux idées reçues, puis d'un accouchement franchement traumatique et des mois de dépression qui l'ont suivi, il nous permet de suivre au plus près les mouvements de pensées et les sursauts du corps liés à la maternité. Dans *Mal de mère*, un documentaire sur le sujet, Laetitia Lambert a rencontré d'autres mères pour qui la naissance de l'enfant a signifié un saut dans le vide angoissant, une instabilité nouvelle telle que l'esprit a eu du mal à le supporter. Même s'il intègre des témoignages d'autres femmes, *L'Instinct maternel* plonge davantage dans la propre histoire de l'autrice. Les émotions y sont restituées comme à l'instant T – l'humour en plus avec le recul du temps, permettant de mettre en lumière le tabou de la dépression port-partum et, surtout, l'injonction à « mettre la barre trop haut » qui pétrit la maternité de commandements coupables. ■

Eugénie Bourlet

VÉRONIQUE TAUPIN/DUNOD – CARLOTTA FORSBERG/FAYARD

★★☆☆☆
L'INSTINCT MATERNEL. MÉMOIRES D'UNE JEUNE MÈRE DÉRANGÉE
LAETITIA LAMBERT
344 P., MAZARINE, 22 €

ET AUSSI...

★★★☆☆

L'EUROPE ENFLA SI BIEN QU'ELLE CREVA

SYLVIE GOULARD

144 P., TALLANDIER, 15,90 €

Croître, plutôt que se muscler : c'est à cette course dangereuse que se livrent les États de l'Union européenne, canard sans tête obnubilé par l'objectif d'une Europe à trente-six. L'élargissement somnambulique, s'alarme Sylvie Goulard, ancienne ministre familière de la construction européenne, c'est la promesse d'une simple union d'États, paralysée par la souveraineté nationale de chacun. Faute de répondre à trois questions majeures – qui paiera, et pour quoi faire ? ; qui décidera ? ; qui représentera l'UE ? –, l'Europe finira comme la grenouille de la fable. Un sort tout à fait plausible, sans politique étrangère ni défense communes.

Emmanuel Hecht

★★★☆☆

LE GOÛT DE LA POLITIQUE. UN OBSERVATEUR PASSIONNÉ DE LA Ve RÉPUBLIQUE

PASCAL PERRINEAU

256 P., ODILE JACOB, 22,90 €

***« J'ai attendu 72 ans pour m'autoriser ce type d'écriture. »* C'est la première fois que Pascal Perrineau s'exprime à la première personne et c'est très réussi. Dans *Le Goût de la politique*, le politologue, parmi les plus connus des Français, habitué des plateaux de télévision, se raconte. Comme pour tous les amoureux de la chose publique, les événements politiques sont ses références temporelles. Des débuts à aujourd'hui, d'anecdotes en coups de griffes, comme celui contre le wokisme dans les universités, on le suit avec joie. Et l'on mesure son amour du débat, du « nous », de cette magie qui fait des hommes des citoyens et de ces citoyens une nation.**

Aurélie Marcireau

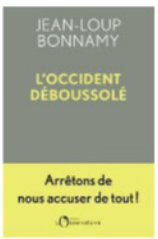
JEAN-LOUP BONNAMY

Une France à réinventer

Le monde occidental, dont nous sommes, a perdu ses repères. L'essayiste propose des pistes pour s'y retrouver.

L'Occident déboussolé s'interroge sur les effets en France de la *« désoccidentalisation du monde »*. L'essai de Jean-Loup Bonnamy, fort bien écrit, articule choses vues, anecdotes significatives, analyses de faits ayant défrayé la chronique tout en se référant aux meilleurs auteurs, des sociologues comme Jean-Pierre Le Goff, des historiens comme Pierre Vermeren ou des essayistes comme Emmanuel Todd ou Gilles Kepel. On y lit même des citations de chansons de Renaud, de Ferrat ou de Wejdene. Bonnamy développe des analyses très justes et mesurées sur le rapport des Français à l'immigration, sur les causes des dérives idéologiques de l'antiracisme ou du wokisme. Il montre que nos difficultés sont liées à notre ethnocentrisme, ou à nos indignations à géométrie variable, qui ont ruiné le crédit de l'Occident, et particulièrement de la France. La brève conclusion s'intitule « Que faire ? », titre célèbre que Lénine avait emprunté au roman de Tchernychevski. Bonnamy propose quelques principes : sortir de l'autoflagellation, réduire drastiquement l'immigration, relancer l'assimilation, opérer *« un redressement intellectuel et moral »*, guérir de nos lâchetés et de notre mépris. Dont acte, mais la question demeure : comment faire ? ■

Jean Montenot



★★★☆☆

L'OCCIDENT DÉBOUSSOLÉ

JEAN-LOUP BONNAMY

208 P., L'OBSERVATOIRE, 21 €

Jeux décisifs

Jouer, lorsqu'on est enfant, c'est une façon de se connaître, mais aussi d'apprendre les mécanismes du monde. Ainsi, qui n'a jamais aimé faire des bulles de savon, et été émerveillé par ce spectacle à la fois si simple et si magique ? Le philosophe Pierre Zaoui nous rappelle ce miracle dans *Beautés de l'éphémère*. Un jeu *« de trois fois rien »*, reposant sur une sphère fragile se mouvant dans l'espace avant d'éclater – mais quand ? À partir de cette image, l'auteur mêle avec malice philosophie et histoire de l'art, remarquant notamment la proximité entre les mots *« vanité »* et *« vacuité »*…

Rayon glossaire, on verra aussi d'un autre œil les expressions « règles du jeu », « maître du jeu » et « jeu de société » après la lecture de l'essai d'Alexandre Cadain, *Homo ludens*. L'image est évidente : le monde capitaliste n'est-il pas tout compris dans une partie de Monopoly ? L'auteur s'empare de ce postulat et, bien sûr, l'approfondit très largement, s'attardant entre autres sur la capacité de l'homme à créer d'autres systèmes ludiques – au-delà de son statut de joueur –, sur le rôle de la machine, ou sur les interactions entre individus. D'ailleurs, quand peut-on dire que la partie est réellement finie ? ■

Baptiste Liger

★★★★☆

BEAUTÉS DE L'ÉPHÉMÈRE. APOLOGIE DES BULLES DE SAVON

PIERRE ZAOUI

176 P., SEUIL/LA COULEUR DES IDÉES, 19 €

★★★☆☆

HOMO LUDENS. POURQUOI LE MONDE EST UN JEU (ET COMMENT DÉJOUER SA FIN)

ALEXANDRE CADAIN

216 P., L'OBSERVATOIRE, 20 €

HANNAH ASSOULINE/L'OBSERVATOIRE

MAURIZIO SERRA

Munich comme aujourd'hui l'Ukraine

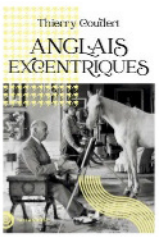
Un ouvrage sur la crise de 1938, dont les similitudes avec la guerre actuelle devraient nous alerter.

Ancien diplomate italien devenu académicien français, Maurizio Serra propose une lecture originale de la crise de Munich. Cette plongée dans l'entre-deux-guerres est une douche froide pour les amateurs d'histoire et d'actualité, tant la comparaison avec la crise géopolitique que traverse l'Europe aujourd'hui offre de parallèles avec ce passé. En dressant le portrait des protagonistes de la tragique réunion de Munich, le 29 septembre 1938, Serra en profite pour glisser des leçons de tempéraments politiques. Le caractère dévorant de Hitler, celui plus lascif de Chamberlain, les obsessions mussoliniennes. L'auteur a pour Daladier une forme de sympathie, mais sévère est le jugement porté sur le ministre des Affaires étrangères, Georges Bonnet. Cependant, les caractères n'expliquent pas tout. L'une des clés de la crise réside dans l'existence même de la Tchécoslovaquie. Ce pays très récent est mal ancré dans la société internationale, malgré ses traités défensifs avec la France. Une situation semblable à celle de l'Ukraine. La puissance allemande en comparaison repose sur une armée et des relations humaines qui lui assurent un ancrage dans la haute société européenne, y compris en Grande-Bretagne où l'ambassadeur germanique von Ribbentrop est devenu une attraction. La Russie ne jouit-elle pas aujourd'hui d'un tel avantage ? Au terme de la lecture de *Munich 1938* revient la question lancinante de savoir si nous ne vivons pas un moment similaire à la crise de Munich, tant nos sociétés refusent de prendre le risque de l'action contre un dirigeant qui joue sur nos peurs. ■ **Fabrice d'Almeida**

★★★★☆
MUNICH 1938. LA PAIX IMPOSSIBLE
MAURIZIO SERRA
404 P., PERRIN, 24 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 AVRIL.

Sacrés Anglais !

Vus de France, les Britanniques nous paraissent tous un peu excentriques. Comme si le simple fait d'appartenir à ce peuple insulaire créait un décalage avec nos mœurs continentales. Mais pour nos voisins d'outre-Manche, être excentrique est une qualité. Grâce à Thierry Coudert, nous voici découvrant des collectifs excentriques, tel le cercle des Souls ou celui de Bloomsbury. Puis nous entrons dans l'intimité de familles qui avaient un grain, telles les Mitford, ces sœurs qui ont traversé le siècle des idéologies en faisant les choix les plus radicaux. Enfin émergent des personnalités étincelantes, comme Churchill en politique, ou le dramaturge Noël Coward, d'extraction pauvre devenu gentleman. En somme *Anglais excentriques* nous fait voir autrement cette qualité dont nous, Français, manquons dramatiquement. ■ **F.d'A.**



★★★☆☆
ANGLAIS EXCENTRIQUES
THIERRY COUDERT
336 P., TALLANDIER, 22,50 €

BRUNO KLEIN/PERRIN

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU BERNARD HENRI-LÉVY

D'un philosophe traitant d'un fait d'actualité, on attendrait que, quelque tragique que fût celui-ci, il le replonge dans une histoire, le contextualise, non pas pour le désamorcer, mais pour l'inscrire dans une logique permettant d'esquisser une voie afin qu'il ne se reproduise pas. C'est l'inverse que fait Bernard-Henri Lévy dans *Solitude d'Israël* sur l'attaque du Hamas du 7 octobre 2023 : pour lui, il ne s'agit pas d'un événement comme les autres, mais d'un *« Événement »* majuscule qui rompt à ce point le cours de l'humain que tout s'y abolit. Il n'a pas de passé, c'est un trou noir du temps, car il est le surgissement d'un *« mal radical »* qui défie l'analyse et déjoue toute proportionnalité dans sa riposte armée. D'où un texte hanté mais unilatéral, agressif. Si cette attitude vaut pour la Shoah, quid du conflit Israël-Palestine ? Pour révoltante qu'elle soit, l'attaque du 7 octobre relève de ces guerres asymétriques devenues depuis 1945 la quasi-norme. Partout on a connu de tels traumas, cela n'a pas empêché certains de négocier une porte de sortie avec leurs auteurs. Le message de BHL tient tout entier dans le titre de son livre : même s'il évoque – en six lignes… – ladite *« solution à deux États »* et le démantèlement des colonies juives en Cisjordanie, Israël n'a à ses yeux pas d'autre avenir que de combattre, seul contre tous (pour l'instant, il a le soutien américain), jusqu'à la fin des temps pour son existence. Dans cette vision d'un statu quo éternisé, où est la philosophie ? **Patrice Bollon**

★★☆☆☆
SOLITUDE D'ISRAËL
BERNARD-HENRI LÉVY
176 P., GRASSET, 17 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
L'ESCLAVAGE AU MOYEN ÂGE
SANDRINE VICTOR
224 P., TEXTO, 9 €

On connaît l'esclavage antique, celui d'Afrique ou des plantations du sud et du nord de l'Amérique. Mais savons-nous que, durant l'époque médiévale et jusqu'au XVIe siècle, il eut *« un poids non négligeable dans les sociétés européennes »* ? C'est ce que nous apprend Sandrine Victor dans un livre qui renouvelle notre perception d'un phénomène qui perdure. Un ouvrage indispensable à ranger à côté de l'essai pionnier de l'historien Olivier Grenouilleau, *Qu'est-ce que l'esclavage ?* paru en 2014. **Jean-François Paillard**

★★★☆☆
LA TERRE DES FEMMES
MARÍA SÁNCHEZ
176 P., RIVAGES POCHE, 8,70 €

Vétérinaire andalouse, María Sánchez dédie ce livre à la *« lignée de femmes de la terre »* dont elle est issue et plus généralement à toutes celles qui la cultivent – doublement ignorées ou dénigrées, pour leur genre et parce qu'elles tentent de se faire une place dans un monde rural exsangue. « *Comment sort-on de l'ombre celles que l'on a reléguées dans un coin et abandonnées là comme si c'était normal ?* » Ce récit engagé et poétique s'énonce comme une réponse aiguë et juste. **Eugénie Bourlet**

★★★☆☆
RÉAPPRENEZ À DORMIR
PIERRE PHILIP
288 P., LE LIVRE DE POCHE, 8,40 €

Dormir est une science. On peut l'expérimenter en cas de fatigue ou d'insomnie : faire de bonnes ou de mauvaises nuits, cela peut tout changer à notre mode de vie. C'est même une question de santé publique. Le Pr. Pierre Philip, spécialiste du sommeil, nous présente dans son ouvrage trois piliers cruciaux – régularité, durée, qualité – et quelques outils. On y apprend aussi les dernières découvertes quant à l'impact du sommeil sur la santé : notre cerveau n'est pas seul concerné ! **M.D.-B.**

VALÉRIE MASSON-DELMOTTE

Enseigner le climat

Dans son premier livre, la paléoclimatologue est claire : l'urgence climatique est certes scientifique, mais aussi éducative.

L'année 2023 a été la plus chaude enregistrée dans le monde. C'est sur ce rude constat que Valérie Masson-Delmotte démarre son premier ouvrage. Elle sait de quoi elle parle : la paléoclimatologue a été coprésidente du groupe-1 (consacré aux bases physiques) du sixième rapport du Giec, document de référence sur l'état du changement climatique. Celui-ci sert effectivement de guide dans la prise de décision – dans un contexte où, comme le rappelle l'autrice, il s'agit de prendre des décisions devant l'incertitude. Avec pour seule certitude, cependant, que l'urgence est bel et bien là.

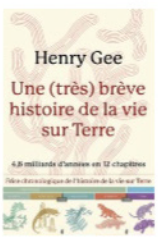
Face au changement climatique est le tableau, très pédagogue, d'un enjeu massif. Tandis que Valérie Masson-Delmotte raconte son expérience au sein du Giec et au-delà, on prend toute la mesure de ce que vivent les climatologues depuis plusieurs années : une cellule de crise quasi permanente, faite de débats et de combats – mais de rencontres déterminantes et d'entraide, aussi. la scientifique reste par ailleurs fidèle à son engagement pour une meilleure éducation aux sciences et aux enjeux climatiques. Si l'on enseigne l'histoire des civilisations dès l'âge de 8 ans, pourquoi n'en va-t-il pas de même pour l'histoire du climat ? *« Les enfants manquent de repères pour donner du sens aux bouleversements en cours »*, regrette-t-elle. La paléoclimatologue est très claire : *« ces enjeux sont critiques »*.

En définitive, le premier livre de cette scientifique de renom est certes court, mais passionné. ■ **Marcus Dupont-Besnard**

★★★☆☆
FACE AU CHANGEMENT CLIMATIQUE
VALÉRIE MASSON-DELMOTTE
96 P., CNRS, 8 €.
EN LIBRAIRIES LE 11 AVRIL.

L'odyssée de la Terre

Henry Gee s'est donné pour défi, avec *Une (très) brève histoire de la vie sur Terre*, de condenser une histoire de 4,6 milliards d'années, afin de rendre cette échelle un peu moins démesurée. Elle n'en est pas moins extraordinaire, d'autant que cette histoire est la nôtre, celle de la naissance puis du développement de la vie sur Terre, une odyssée de feu et de glace, d'amniotes, de dinosaures et de mammifères. Le paléontologue britannique reprend les codes du roman – non sans clins d'œil au *Trône de Fer* ou à Pierre Boulle – sans transiger avec la science. Si l'on se sent petits à l'échelle de cette (pourtant brève) histoire, Henry Gee nous donne la claque d'humilité finale dans un chapitre consacré au futur de la vie sur la planète bleue. ■ **M.D.-B.**



★★★☆☆
UNE (TRÈS) BRÈVE HISTOIRE DE LA VIE SUR TERRE (A (VERY) SHORT HISTORY OF LIFE ON EARTH)
HENRY GEE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR LAURENT BOSCQ, 432 P., ODILE JACOB, 22,90 €

LAURENT ARDHUIN/CNRS IMAGES

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Migration »

Il n'est pas certain qu'il y ait des lois en histoire. Mais, s'il y en a, l'une d'entre elles est certainement la loi de migration. Migrants sont les continents, les minerais, les végétaux, les animaux. Aucun paléontologue, aucun préhistorien, aucun historien – que l'objet de ce dernier soit la démocratie athénienne, le Saint-Empire germanique ou le populisme du XXIe siècle – ne peut faire l'économie de ce constat : individuellement ou collectivement, il arrive à l'être humain, et plutôt deux fois qu'une, de quitter son lieu de naissance pour aller ailleurs et, au-delà, de quitter sa communauté d'origine pour s'installer à l'étranger. Notons que, sur la longue durée de chacun de nos arbres généalogiques, il ne s'agit jamais, dans le temps, que d'un état de fait minoritaire. L'accélération continue des mouvements migratoires, depuis l'essor de la colonisation occidentale et de la révolution industrielle, nous aveugle sur les longues plages de temps – et donc d'espace – pendant lesquelles nos ancêtres – que nous soyons burkinabé, chinois ou irakien – n'ont pas quitté un territoire dont ils pouvaient, à tort ou à raison, se dire compatriotes.

Bien entendu, les circonstances de l'éloignement ou de la rupture modifient le rapport que nous pouvons, les uns et les autres, entretenir avec nos origines, suivant un grand spectre qui s'étend de l'occultation totale jusqu'à l'obsession identitaire. Les descendants de migrants polonais catholiques et ceux de migrants juifs nés en Pologne ne seront pas porteurs d'une même identité, et l'on sait que Barack Obama a peut-être dû son élection au fait que son père ne descendait pas d'esclaves africains.

Tout cela est bel et bon et ne vous apprend (presque) rien, mais oublie deux dimensions fondamentales de cette histoire. L'une est politique et s'appelle « contrôle », l'autre est culturelle et s'appelle « intégration ». Le contrôle de l'immigration par les institutions du pays d'« accueil » n'est pas l'exception mais la règle, et depuis qu'il existe des institutions politiques, c'est-à-dire aussi haut qu'on remonte dans l'Histoire. Aucun anthropologue ne peut nier que les communautés humaines aient une claire perception de l'étranger ou, pour être exact, de l'étrangéité et donc des conditions à remplir pour être toléré, admis, assimilé – ou non – dans ladite communauté. À quoi s'ajoute un cas de figure exceptionnel mais pas rarissime, dont les effets structurants peuvent être définitifs : le droit de conquête, qui fait qu'aujourd'hui un Français parle la langue d'un colonisateur vainqueur, le Romain, ou que l'Afrique du Sud s'est fondée sur des vagues successives d'invasions, celles des Xhosa ou des futurs Zoulous comme celles des Néerlandais et les Anglais, les uns et les autres assujettissant divers peuples supposés autochtones.

> DES MACHINES À INTÉGRER, JUSQU'À CERTAINS CAS LIMITES

Tous les peuples du monde ont fini par adopter la forme moderne, venue d'Occident, de l'État-nation et c'est précisément parce que ces peuples – devenus « le Peuple » – ont adapté à leur cas particulier le mythe général de la souveraineté populaire qu'ils ont été conduits à établir des règles à l'admission des étrangers, fluctuantes en fonction – un peu – des principes de l'État concerné et – beaucoup – de ses intérêts. On conclura donc sur ce point que jamais dans l'histoire une nation, identifiée à son État, n'a grand ouvert ses bras à l'étranger sans qu'un intérêt l'y conduise.

La seconde dimension fondamentale s'appelle l'intégration. Des causes géopolitiques ont pu conduire à l'anéantissement de certaines nations – récemment les nationalités tchécoslovaque et yougoslave – mais, à ces exceptions près, sur plusieurs générations, les nations fonctionnent comme des machines à intégrer, jusqu'à certains cas limites : les mouvements nationalistes d'aujourd'hui recrutent en leur sein une proportion variable mais pas toujours négligeable de descendants d'immigrés – tout dépend desquels. Aux États-Unis, les latinos sont désormais nettement plus nombreux que les Afro-Américains, avec des profils politiques divergents.

Il était question, en commençant, d'hypothétiques « lois de l'histoire » : eh bien, en voici au moins trois : la loi de la migration, la loi du contrôle de l'étranger et la loi de son intégration. ■

AUDREY SOVIGNET

Dis-moi ce que tu exportes…

Gageons que nous sommes nombreux à pester contre ces *step by step* qui prennent le pas sur notre « pas à pas », ces *low cost* dont on ne parvient pas toujours à faire bon marché, ou encore contre ces *upgrader le level* qui ne relèvent pas le niveau. Encore si cela servait à autre chose qu'à creuser notre ulcère, nous pourrions continuer, tel Sisyphe, de rouler notre rocher sur la pente abrupte du tout-anglais, mais ainsi ? L'Académie a beau pointer de son bicorne les manquements au patriotisme linguistique, force est de constater que l'usager n'y entend que pouic.

Ne siérait-il pas plutôt, pour se donner l'illusion de rester *dans le game,* de voir la bouteille au quart pleine plutôt que celle aux trois quarts vide ? de *se shooter* – pardon, de s'enivrer de ces tours du cru (merci d'éviter les coquilles) que l'univers nous envie ? On ne remerciera jamais assez Jean Pruvost de s'être attelé à la tâche par le biais de ces *100 mots et expressions de la langue française qui ont conquis le monde,* récemment édités au Figaro littéraire. C'est qu'il est des remèdes salvateurs qui mériteraient d'être remboursés par la Sécurité sociale. Pour être au trente-sixième dessous, cette dernière n'en est plus à une volée de marches près !

N'allons pas pour autant nous voiler la face. On découvrira dans ce petit livre passionnant que le français sauve les meubles là où le Français est censé les avoir installés depuis toujours : dans la bouffe, au sein de laquelle nombre d'étrangers ne dédaignent pas de puiser « à la carte » ; dans le libertinage (notre « ménage à trois » se passe partout de traducteurs, tout comme l'invite célèbre « Voulez-vous coucher avec moi ? ») ; dans la mode enfin, surtout quand elle… flirte avec l'item précédent (à voir le succès remporté par nos « décolletés », « déshabillés » et « négligés », rien d'étonnant à ce que notre langue se retrouve aujourd'hui à poil !).

Que les pères la pudeur se rassurent : le coq national ne recouvre pas la voix que sur son tas de fumier. Ce n'est pas un hasard si notre « comme il faut » a réussi *extra-muros.* Il arrive même qu'honneur soit rendu (on se pince alors que l'unité nationale n'existe plus guère que dans les rêves de notre président) à notre « esprit de corps » ! Quand ce n'est pas à notre esprit tout court, puisque nos « bons mots » restent plébiscités, comme d'ailleurs ce « je-ne-sais-quoi » qui fera toujours la différence – se révélât-on, par définition, bien impuissant à préciser laquelle.

Les rabat-joie jugeront que, dans l'univers impitoya-a-ble qui est devenu le nôtre, ces satisfactions d'amour-propre ont un parfum d'arrière-garde : ne nous réconcilient-elles pas avec notre passé plus qu'elles ne nous promettent un avenir ? Les pragmatiques leur répondront que, compte tenu de ce que ledit avenir semble nous réserver, c'est déjà ça ! ■

Bruno Dewaele

100 MOTS ET EXPRESSIONS DE LA LANGUE FRANÇAISE QUI ONT CONQUIS LE MONDE
JEAN PRUVOST
146 P., LE FIGARO LITTÉRAIRE, 9,90 €

LES ÉCRIVAINS DE LIRE MAGAZINE

FAUX ET USAGE DE FAUTES !

« *Pour éviter de commettre des fautes, mieux vaudra toujours les avoir rencontrées au préalable et identifiées comme telles : c'est le principe même du vaccin.* » S'il n'a pas été ministre de la Santé, Bruno Dewaele peut tout de même se targuer d'un titre ô combien prestigieux, celui de champion du monde d'orthographe, en 1992. Autant dire que, dans le domaine de la langue française, sa parole fait autorité. D'autant qu'il sait transmettre son savoir avec un esprit ludique et didactique, doublé d'un bon sens de l'humour. On s'amusera ainsi à fouiller dans les 150 textes initialement parus dans *Télé 7 Jeux* – réunis dans le recueil *Cherchez la faute !* – et à débusquer plus de 2000 erreurs. Alors, écrit-on « piècettes » ou « piécettes » ? Faut-il brandir une « banderole » ou une « banderolle » ? Un trait d'union est-il nécessaire entre « rouge » et « sang » ? A-t-on « tort » ou « tord » ? Attention, méfiez-vous des fausses pistes !

Baptiste Liger

CHERCHEZ LA FAUTE !
BRUNO DEWAELE
320 P., L'OPPORTUN, 16,90 €

FREEPIK

➔ LE VOCABLE DU MOIS

Débat

S'il ne devait rester qu'un mot des deux derniers mandats présidentiels, ce serait sans doute celui-là : l'hôte de l'Élysée n'a pas son pareil pour le convoquer dès que la situation s'envenime, et force est de constater qu'elle l'aura fait plus souvent qu'à son tour depuis son arrivée au pouvoir ! C'est à croire qu'il raffole de ces « mano a mano » avec la foule au cours desquels, veste tombée, manches de chemise retroussées, il oppose son verbe bien rodé (l'arme qu'il a choisie en sa qualité d'offensé) aux éructations de la plèbe. Il s'agit effectivement d'un combat, comme le rappellent l'étymologie et la présence de *battre* dans le verbe qui a donné naissance à notre substantif, même si celle-là n'est plus guère ressentie aujourd'hui, beaucoup moins en tout cas que dans le pronominal correspondant *se débattre*. Quant au préfixe *dé-*, il joue à plein son rôle d'intensif, que l'on rencontre par exemple dans *dévisager*. Avec Emmanuel Macron, pourtant, on finirait par se demander s'il ne convient pas plutôt de le rattacher à cet autre *dé-*, issu du *dis-* latin, et porteur d'une valeur moins augmentative que négative, pour exprimer la cessation d'un état. Le débat ne devient-il pas, avec lui, le moyen ultime (et jusqu'ici efficace) de désamorcer la rogne, de mettre fin au combat ? Le risque est que, d'états généraux en grands débats, cela commence à se voir et que l'on se refuse de plus en plus à y participer ! ■ **B.D.**

Le président Emmanuel Macron en plein débat au Salon de l'agriculture, le 24 février 2024.

LUDOVIC MARIN/POOL/AFP – DR – ASTRID DI CROLLALANZA/LE SHACK/LEDUC

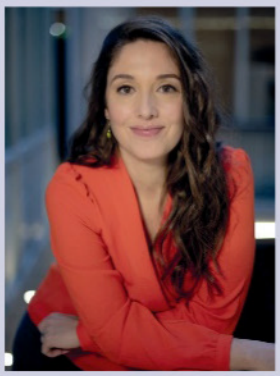
➔ QU'EST-CE QU'ON DIT ?

Ci-joint ou ci-jointe ?

Combien de fois ne nous demandons-nous pas s'il faut accorder cet adjectif ou non ? Nos dictionnaires, le Petit Larousse en tête, se bornent souvent à le déclarer invariable quand, quasi-adverbe, il précède le nom (« *ci-joint* les listes »), mais variable quand il le suit (« les listes *ci-jointes* »). En réalité, la règle est un peu plus précise, et par voie de conséquence plus compliquée que cela. Si l'accord de *ci-joint* est en effet obligatoire quand il fait suite au nom, l'invariabilité dans le cas contraire est souvent battue en brèche, notamment quand, à l'intérieur d'une phrase, un déterminant vient se glisser entre adverbe et substantif : on peut ainsi fort bien écrire « Veuillez trouver *ci-jointes* les listes ». L'invariabilité n'en gagne pas moins du terrain, au nom sans doute de la simplification. Elle n'est d'ailleurs pas négociable chaque fois que *ci-joint* inaugure la phrase (« *Ci-joint* les listes que vous m'avez demandées ») ou qu'il précède immédiatement le nom auquel il se rapporte (« Vous trouverez *ci-joint* copie de cette lettre »). À noter de surcroît que les règles… ci-dessus (celui-là est autrement inoffensif) sont les mêmes pour *ci-annexé* et *ci-inclus*. Trois modes d'emploi pour le prix d'un seul, vous avouerez que c'est jour de promo ! ■ **B.D.**

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

MARIE VAREILLE



« Joie »

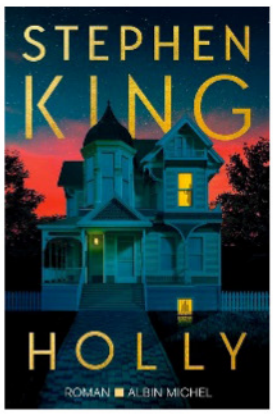
« C'est un mot très court, dont l'unique syllabe appuie sa brièveté. Néanmoins, je l'affectionne avant tout pour sa signification et son concept plutôt simple. La joie, c'est ce que l'on recherche dans la vie et ce que l'on perd un peu à l'âge adulte. Pour les enfants, elle est pourtant d'une simplicité étonnante et l'insouciance à laquelle elle est liée se fait de moins en moins ressentir en vieillissant. La littérature, par exemple, a été un déclencheur de joie dès mon plus jeune âge. Issue d'une famille nombreuse et animée, j'ai aimé plus que tout m'isoler pour lire, m'immerger dans la vie des héros, comprendre la singularité d'un livre et me nourrir de l'imagination débordante que tout cela suscitait. Plus tard, c'est dans l'écriture que j'ai retrouvé la joie. Mes premiers romans étaient toujours empreints d'humour et de légèreté, puis ils ont progressivement laissé place à des sujets plus complexes comme les violences conjugales ou la dépression post-partum. Malgré tout, j'ai toujours cherché à y faire jaillir la lumière. La souffrance fait partie de la vie, mais la joie aussi. Je n'ai pas envie que mes lecteurs ferment mes livres avec un sentiment de désespoir. Non, tout n'est pas si triste ! »

Propos recueillis par Marie Jouvin

Dernier roman paru : *La Dernière Allumette* (Charleston)

Une bonne correction

Vous avez sans doute lu, dans notre numéro de mars, cet extrait de *Holly,* de Stephen King, dans une traduction de Jean Esch. Las ! neuf erreurs s'y sont glissées depuis lors. Les repérerez-vous toutes ?



« Jorge Castro accélère un peu. Il a trouvé un second souffle, ses poumons avallent plus d'air, les endorphines s'activent. Devant lui s'étent le parc, parsemé de lampadaires rétro qui répandent une lueur jaune mystique. Il y a un petit parking devant l'ère de jeux, désert à cette heure-ci, à l'exeption d'un van, dont la porte latérale ouverte laisse dépasser une rampe qui repose sur l'asphalte mouillée. À-côté se tient un homme âgé, en fauteuil roulant, et une femme, âgée elle aussi, un genou à terre, en train de se battre avec le fauteuil.

Jorge s'arrête, plié en deux, les mains sur les cuisses, juste au dessus des genoux. Il observe le véhicule en reprenant son souffle. Il remarque le logo représentant un fauteuil roulant sur la plaque d'immatriculation bleue et blanche du van. »

Le mot mystère

Je devrais être le mot le plus heureux du monde, pour traîner dans mon sillage experts, savants et crânes d'œuf en tout genre. Mais, tonnerre de Mars ! il aura suffi que l'usager, qui ne manque pas d'air, me prononce de travers pour que j'aie l'air d'un barbare… Que suis-je au juste ?

Pliez-vous en quatre !

En hommage au quatrième mois de l'année, choisissez, pour chacun de ces mots, le seul sens que lui reconnaissent Petit Larousse et Petit Robert parmi les deux qui vous sont proposés.

A. quatre-de-chiffre : outil ou piège ?
B. quatre-épices : plante ou pizza ?
C. quatre-feuilles : feuille double ou ornement architectural ?
D. quatre-quarts : gâteau ou vêtement ?
E. quatre-quatre : automobile ou mesure ?

Entre mai et mars

Pour le calendrier, avril suit mars et précède mai. Dans le dictionnaire, c'est l'inverse pour les cinq mots qui suivent. Parmi eux, quel est le seul à ne pas insulter l'orthographe ?

A. mainatte **B.** malette **C.** mandrill **D.** maquisart **E.** maronnier

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

Une bonne correction

avalent – **s'étend** (ce sont les verbes en -indre qui, à la troisième personne du singulier, changent leur « d » en « t ») – **aire** de jeux – **exception** (conformément à la prononciation) – **mouillé** (le nom *asphalte* est du genre masculin) – **À côté** (contrairement au substantif, la locution adverbiale s'écrit sans trait d'union) – se **tiennent** (deux sujets suivent !) – **au-dessus** des genoux (trait d'union indispensable, cette fois) – plaque d'immatriculation **bleu et blanc** (puisqu'il y a, dans cette plaque, du bleu et du blanc à la fois).

Le mot mystère

Il s'agissait de l'**aréopage**, lequel est trop souvent à l'origine du barbarisme « aéropage ». Cette assemblée de personnes réputées compétentes doit en effet son nom au tribunal athénien qui se réunissait sur la colline d'Arès, dieu de la Guerre (Mars pour les Romains).

Pliez-vous en quatre !

A. piège ;
B. plante ;
C. ornement architectural ;
D. gâteau ;
E. les deux.

Entre mai et mars

Réponse C. Les autres doivent en réalité s'écrire *mainate, mallette, maquisard* et *marronnier.*

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	R	A	M	E	T	T	E	S
2	A	D	A	M	■	E	C	U
3	T	O	R	E	A	D	O	R
4	I	L	L	U	M	I	N	E
5	O	E	O	■	O	B	■	L
6	C	S	U	■	L	■	P	E
7	I	C	■	E	L	■	C	V
8	N	E	R	V	I	S	■	A
9	E	N	V	I	E	■	E	T
10	U	T	■	D	■	U	R	I
11	S	E	M	E	R	■	N	O
12	E	■	I	N	O	■	E	N
13	S	O	T	T	I	S	E	S

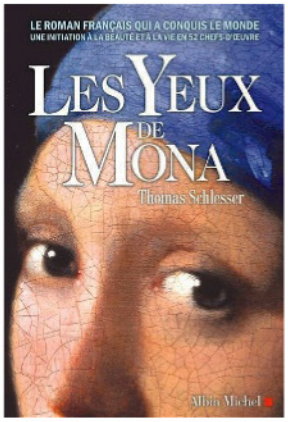
ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

« Cinquante-deux semaines : c'est le temps qu'il reste à Mona pour découvrir toute la beauté du monde. »

Les Yeux de Mona

L'eau de mes onyx

Thomas Schlesser, Albin Michel, 2024



À bord de *La Baleine,* Charlotte, Pétronille et Geneviève ignorent tout de ce qui les attend au-delà des mers.

La Louisiane

Asile au loin

Julia Malye, Stock, 2024

Les plus belles lettres de femmes au XVIIIe siècle

Elles écrivent

Le vélin secret

Cécile Berly, Passés/Composés, 2024

Un livre peut en cacher un autre :

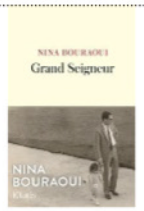
Le Chat et le Renard

Patrice Duhamel, L'Observatoire, 2024

est l'anagramme de

Le Chant de la Terre

Bernhard Edmaier, Angelika Jung-Hüttl, Phaidon, 2004



Avec

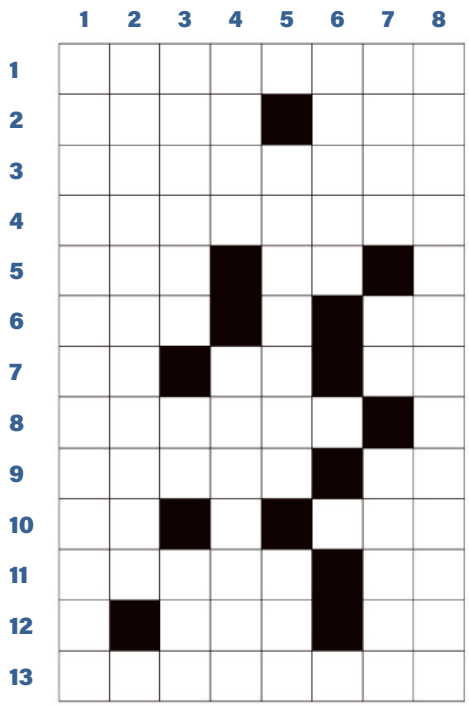
Grand Seigneur,

Nina Bouraoui

signe un regard

sur le père, cet « homme au-dessus de tous les hommes ».

JC Lattès, 2024



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. S'entassent chez ceux qui n'ont pas peur de la page blanche. **2.** On ne lui trouve pas d'ascendant. Se rangeait dans les escarcelles. **3.** Sous la surveillance d'un œil noir. **4.** N'a pas les lumières que son nom laisserait entendre. **5.** Voyelles propres à Roméo. Cours russe. **6.** Couverture très partagée. Saint des Pyrénées. **7.** Phonétiquement : élever. Article non francophone. Romains. **8.** Sont payés pour descendre. **9.** Jalouse. Annonce une suite. **10.** Note. Canton chez un voisin. **11.** Fausser compagnie. Cardinaux. **12.** Fille d'Harmonie. Préposition. **13.** Boulettes parfois difficiles à avaler.

Verticalement

1. Expertes en chinoiseries. **2.** Jouvencelle. **3.** Filou. Prénom phonétique. Plaça. **4.** Grand coureur. Va de soi. **5.** Précédemment ferme. Dans les tons du bleu. **6.** En un certain sens, dada des enfants. **7.** Vue d'en bas, une grande bringue. D'où partent les ordres. Cité en Mayenne. **8.** Actions en hausse.

Nincemon Fallé, Prix Voix d'Afriques

La récompense littéraire, créée en 2020 par Radio France internationale, les éditions JC Lattès et la Cité internationale des arts, sera décernée fin mars au Cameroun à l'écrivain ivoirien âgé de 22 ans pour son premier roman *Ces soleils ardents*. Cette année, le jury était présidé par Mohamed Mbougar Sarr, Prix Goncourt 2021.

Dès qu'il a entendu l'annonce de la création du prix Voix d'Afriques, sur les ondes de Radio France internationale (RFI), Nincemon Fallé s'est mis à l'écriture de son premier roman. C'était en 2019, il venait d'avoir 18 ans. Il travaillait dans une imprimerie à Abidjan, ce qui fut bien pratique, avoue-t-il, pour disposer de papier gratuitement pour écrire. Le jeune homme vivait, et vit toujours, au cœur du quartier de Yopougon, rendu célèbre par la bande dessinée *Aya*, de Marguerite Abouet.

On doit lui demander son âge plusieurs fois au cours de l'entretien. Non que son visage, tandis qu'il nous parle en visio depuis Yopougon, fasse particulièrement bambin. Mais parce que Nincemon Fallé a déjà vécu beaucoup de choses. Né dans l'est de la Côte d'Ivoire, il a grandi entre Bondoukou, Abidjan, Aboisso et Daloa. Il a étudié à l'université, et déjà œuvré trois ans comme graphiste dans une agence de communication. Aujourd'hui, il ne dessine plus, mais il a écrit plusieurs histoires suivant un quatuor d'amis entre la cité universitaire, le quartier d'Adjamé à Abidjan et le village d'origine de l'un d'eux. « *En Côte d'Ivoire, tout le monde a un village*, explique le jeune auteur. *C'est un lieu où l'on peut toujours revenir, et qui nous rappelle qui on est.* »

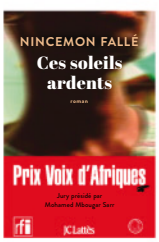
Nincemon Fallé cite les classiques africains parmi ses inspirations – le Nigérian Chinua Achebe et l'Ivoirien Ahmadou Kourouma. Mais c'est surtout la saga *L'Amie prodigieuse* d'Elena Ferrante qui lui a donné « *le courage d'aller jusqu'au bout de son roman* ».

DES RÊVES DIFFICILES À POURSUIVRE

Au cœur de *Ces soleils ardents*, il y a une histoire d'amitié. Iro, Thierry, Malick et Yeo partagent une minuscule chambre d'étudiant à l'université d'Abidjan. Si Malick passe plus de temps à courir les filles qu'à étudier, si Yeo, à 28 ans, commence à craindre de finir ses jours en master de sociologie sans jamais trouver un travail, Iro et Thierry, eux, sont plus engagés dans leurs études. Iro se passionne pour ses études de lettres. Il rêve de devenir écrivain, ou journaliste. Sa détermination est mise à rude épreuve quand son père meurt de fatigue dans son champ. Alors, il doit rentrer au village, à Toulépleu. Si cette commune de l'ouest de la Côte d'Ivoire est marquée par la guerre civile de 2002, elle garde surtout le souvenir des conflits qui ont opposé Iro à son grand frère, Oulahi, parti pour l'Europe, et, à la génération précédente, le père d'Iro aux siens. Quand il était jeune, le père d'Iro est, lui aussi, parti étudier à Abidjan, avant de revenir au village, vaincu par la grande métropole et ses ambitions. Il est devenu l'agriculteur, sans le sou et obligé de mendier, pour lequel ses fils ont toujours ressenti une honte coupable. Mais que cachent les défaites de nos pères ? Iro découvrira le rêve de son père en même temps qu'il réalisera le sien.

Il y a une vraie beauté et une maturité dans la prose de Nincemon Fallé, dans la manière dont ses personnages sont poussés à apprendre la nuance. « *Parce qu'il ne s'agit pas toujours d'amour ou sinon de haine. Parfois on se perdit au milieu sans savoir dans quelle direction aller* », confie Iro à son ami Thierry, qui rêve, quant à lui, de devenir styliste. Nincemon Fallé ne s'en cache pas : Iro est son double. « *En Côte d'Ivoire, les jeunes sont noyés par la nécessité de subvenir aux besoins de tous les jours*, explique-t-il. *Ils n'ont pas forcément la tête à poursuivre leurs rêves. Pourtant, ils ont de l'ambition et du talent. C'est ce que je veux raconter dans mes livres.* » Car, bien sûr, il y en aura d'autres. ■

Gladys Marivat



CES SOLEILS ARDENTS
NINCEMON FALLÉ
306 P., JC LATTÈS, 20 €

DR/JCLATTÈ

L'ATELIER D'ÉCRITURE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

L'adverbite

C'est une maladie répandue chez les jeunes écrivains, parmi lesquels elle provoque des ravages. En revanche, les écrivains chevronnés repèrent ce mal dès les premiers symptômes et parviennent à s'en soigner vite. Quant aux maîtres incontestés, ils ont développé une immunité qui les conduit à éviter toute contamination.

En quoi consiste l'« adverbite » ? Truffer sa phrase d'adverbes. Pourquoi serait-ce nuisible ? s'insurgent certains. Les adverbes, arguent-ils, appartiennent aux outils linguistiques, indispensables pour modifier un verbe – *apprendre* rapidement –, un adjectif – trop *gentil* –, un groupe de mots – manifestement, *il continue à mentir* –, un autre adverbe – assez *souvent* –, voire une série d'adverbes – il skie vraiment *très prudemment*. Ils offrent des nuances quantitatives et qualitatives, variant l'intensité ou mûrissant le sens. Devrait-on renoncer à ces subtilités, à ces gradations, à ces éclaircissements ? D'autant qu'ils confèrent de la nervosité au style, tels *ici, là, ailleurs, aujourd'hui, demain, jamais,* en écartant les lourdeurs ou les paraphrases. Pourquoi s'en méfier ? Les adverbes enrichissent davantage qu'ils n'appauvrissent. Hélas, la réalité se révèle plus complexe.

D'abord, certaines précisions ne précisent rien. Par exemple, l'adverbe « presque », pullulant comme un chiendent dans les allées de mots, gagne à être éradiqué neuf fois sur dix. Autres mauvaises herbes : les « très » ou les « trop ». Ainsi que le notait Jules Renard dans son *Journal, « l'absolu n'a guère plus de sens aujourd'hui que son adverbe ».* Ensuite, tous les détails ne s'avèrent pas utiles. *« Un vestibule étroit séparait* nettement *la cuisine de la salle où Mme Aubain se tenait* paisiblement *tout le long du jour, assise près de la croisée dans un fauteuil de paille.* Là, presque *contre le lambris, peint en blanc, s'alignaient huit chaises d'acajou. »* Mieux vaut la version de Gustave Flaubert : *« Un vestibule étroit séparait la cuisine de la salle où Mme Aubain se tenait tout le long du jour, assise près de la croisée dans un fauteuil de paille. Contre le lambris, peint en blanc s'alignaient huit chaises d'acajou. »* En voulant nous nourrir de sens, les ajouts d'adverbes obscurcissent la vision.

> EN VOULANT NOUS NOURRIR DE SENS, LES AJOUTS D'ADVERBES OBSCURCISSENT LA VISION

Bien des adverbes trahissent la paresse du rédacteur. « Il ferma violemment la porte » me paraît une ébauche de « Il claqua la porte », de même que « Il marche lentement » esquisse « Il lambine ». Le verbe adéquat existe, autant le chercher et bannir un verbe général flanqué d'un adverbe. Il en va de même avec les adjectifs : on préférera « magnifique » à « très beau », « géant » à « très grand », « obèse » à « très gros », « crucial » à « très intéressant », « cruel » à « très méchant ». L'adverbe manifeste de la négligence, de la hâte, de la flemme. De surcroît, ces adverbes décentrent la narration. Dans « Il ferma violemment la porte », l'écrivain s'est faufilé au milieu de son récit, il parade dans le tableau, alors que son intervention n'est pas nécessaire. Pire, il commente au lieu de présenter. En entrant dans le cadre, il prend le risque de nous en détourner. Imposons le silence à ce bavard !

Certains adverbes encombrent la phrase et perturbent sa musique : les énormes adverbes finissant par « -ment » ou « -emment » génèrent des échos, des assonances, voire des rimes stupides qui irritent même une oreille distraite. Quelques novices croient « faire joli » en collant de l'adverbe. En réalité, ils enlaidissent le texte et l'aplatissent. Georges Simenon a déclaré un jour : *« Je n'utilise pas d'adverbes. Je n'utilise que des mots à trois dimensions. »*

Mon conseil : lors de la relecture, éliminez tous les adverbes, recherchez les verbes ou les adjectifs justes pour les remplacer. En vérifiant à voix haute, réintroduisez uniquement ceux qui sont requis.

Quant aux adverbes en « -ment » et « -emment », empêchez leur répétition dans une phrase, voire au sein d'un paragraphe. Ne les maintenez qu'en conscience, soit par nécessité, soit pour produire un effet, car leur lourdeur peut être exploitée à des fins musicales et signifiantes. La lucidité reste la règle. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS D'AVRIL

NOUVEAU

→ **Lancez-vous dans l'écriture de votre roman**
avec Frédérique Anne
- Lundi 22 avril à 18 heures
- Samedi 27 avril à 10 heures

Dans cet atelier, vous apprendrez comment tenir le rythme et ne pas vous laisser décourager. Vous prendrez en main votre texte, afin de lui trouver une intrigue et des personnages qui vous accapareront sûrement plusieurs mois !

→ **Écrire un conte**
avec Sonia Pavlik
- Lundi 15 avril à 18 heures

Un atelier pour se confronter aux règles « fondamentales » de la narration et de l'écriture, avec une dimension ludique, et s'interroger sur ce qui fait la particularité de son style en tant qu'auteur.

→ **L'écriture poétique**
avec Sonia Pavlik
- Mardi 23 avril à 18 heures

ET TOUJOURS

→ **Écrire la mère**
avec Lola Sorrenti
- Jeudi 4 avril à 18 heures

→ **Tout savoir avant d'envoyer un manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
- Vendredi 5 avril à 18 heures

→ **Écrire pour se faire du bien**
avec Clara Le Corre
- Dimanche 7 avril à 15 heures

→ **Créer les personnages de votre roman**
avec Frédérique Anne
- Mardi 9 avril à 18 heures

→ **Écrire une nouvelle**
avec Lola Sorrenti
- Mercredi 24 avril à 18 heures

→ **Comment débloquer son écriture ?**
avec Clara Le Corre
- Dimanche 28 avril à 15 heures

Pour vous inscrire :
lire.fr/collections/les-ateliers-programmes

Le printemps marque aussi le retour de nos balades littéraires : des déambulations dans les rues de Paris menées par des guides professionnels pour marcher sur les pas des plus grands écrivains !
Pour vous inscrire :
lire.fr/collections/les-visites-litteraires

« Acharnez-vous, mais pas trop ! »

Tentant en vain de se mettre à écrire dans une petite maison en Espagne, Olivier Bourdeaut remonte le cours de son existence d'écrivain cancre. Avec cet anti-manuel de développement personnel, l'auteur d'*En attendant Bojangles* signe un récit hilarant qui comporte aussi quelques conseils d'écriture originaux.

Chercher un lieu où écrire ne serait-il qu'un moyen de repousser le moment de se mettre au travail ?
Olivier Bourdeaut. Chaque fois que je dois m'y mettre, j'ai la flemme, la frousse, et plein de subterfuges pour reculer. Comme trouver un endroit pour écrire. La première fois que j'ai trouvé une maison dans ce but, en Vendée, j'ai passé sept jours à me promener avec une petite table, pour savoir où la poser. C'était le moyen le plus efficace pour ne pas me mettre à écrire. Maintenant, j'écris plus facilement. Pour *Développement personnel*, je me suis échappé à la montagne et j'ai écrit dans ma voiture, garée dans un petit chemin. Étonnamment, ça a marché.

Sans ironie, quel vrai conseil de développement personnel donneriez-vous à un jeune écrivain ?
O.B. Le seul truc que je pourrais dire et qui ressemble un peu à du développement personnel, c'est de s'accrocher à son rêve, mais pas trop. Je me suis accroché à fond à mes rêves avec cette première tentative dont je parle dans *Développement personnel*. Ça a été un fiasco, ça m'a profondément déprimé. Au moment où je me suis lancé dans *En attendant Bojangles*, je me suis dit que s'il ne sortait pas, ma vie serait un échec sur toute la ligne. Mais dire à quelqu'un, acharnez-vous et allez jusqu'au bout, si la personne est plus fragile, c'est le meilleur moyen de l'envoyer dans un trou noir et gluant. Alors acharnez-vous, mais pas trop !

Vous avez écrit votre premier roman dans des conditions extrêmes. Cela aurait-il été possible autrement que dans cette expérience limite ?
O.B. Non, je ne pense pas. Heureusement que mon petit frère m'a tendu la main. Quand il m'a accueilli dans sa chambre de bonne, j'avais 29 ans, j'étais foutu. Il me payait ma nourriture et mes clopes à condition que j'écrive tous les jours. Il me disait : *« Je ramène un peu d'argent pour nous deux, mais au moins t'as pondu trois pages. »* Je n'avais pas d'adresse, j'étais recherché par la banque, je n'existais plus. J'étais dans un trou noir, ce qui me donnait une certaine liberté. Ce fut un échec, mais c'est là que j'ai appris à écrire. ■

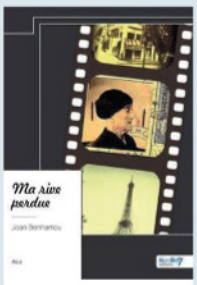
Propos recueillis par Simon Bentolila

DÉVELOPPEMENT PERSONNEL
OLIVIER BOURDEAUT
176 P., FINITUDE, 18 €

SANDRINE CELLARD/FINITUDE

LE COIN DES INDÉPENDANTS

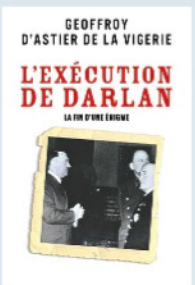
Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.



MA RIVE PERDUE
JEAN BENHAMOU
NOMBRE7 ÉDITIONS

« Il était une fois un pays coincé au milieu du continent Nord de l'Afrique dénommé Algérie, quatre fois la France, bordant la mer Méditerranée sur plus de 1000 kilomètres. Cette bande côtière, large d'une centaine de kilomètres, était le jardin potager de ce pays, traversé dans sa partie médiane par la chaîne montagneuse de l'Atlas, venant du Maroc et se terminant par la Tunisie. Cette terre, si généreuse et belle, a accueilli mes ancêtres maternels et paternels originaires d'Espagne. » Jean Benhamou propose une immersion vivifiante dans l'univers d'une tendre jeunesse sous le patronage de sa grand-mère maîtresse femme, à la tête d'une laiterie en Oranie… Mais, d'Aïn Temouchent en 1936 à Paris en 1962, il témoigne surtout du déracinement d'un homme qui perdra à jamais sa rive d'enfance.

→ ISBN : 9782385917050
203 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



L'EXÉCUTION DE DARLAN
GEOFFROY D'ASTIER DE LA VIGERIE
LIBRINOVA

L'assassinat du dauphin de Pétain a donné lieu à de nombreuses interprétations : qui a donné l'ordre de tuer Darlan ? À l'aide d'archives inédites, en particulier le dossier de l'instruction de l'affaire Darlan redécouvert récemment, ainsi que des documents familiaux de première main, l'auteur, petit-fils d'un des principaux protagonistes de l'assassinat, fait toute la lumière sur l'une des grandes énigmes de la Seconde Guerre mondiale !

→ ISBN : 9791040512950 - 359 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

NOTRE FAUX AMI L'AMÉRIQUE
MARC ROUSSET
LIBRINOVA

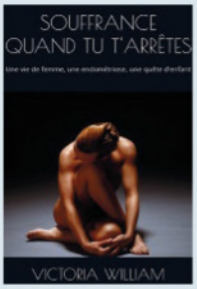
Vaut-il mieux rester Européen en se rapprochant de la Russie ou devenir Américain en acceptant le protectorat de l'OTAN ? Pour M. Rousset, Prix de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, l'Avenir de la France et de l'Europe est à l'Est, avec la Russie. Fruit de 30 années de réflexions géopolitiques, nul doute que ce livre revêt une importance comparable au «Choc des Civilisations» d'Huntington ! Préface de Piotr Tolstoï.

→ ISBN : 9791040539360 - 374 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

VOICI L'HOMME
PIERRE MÉNARD
LIBRINOVA

Un abécédaire exploratoire dans lequel l'auteur interroge l'humanité, la sienne et celle, plus vaste, qui peuple la Terre depuis des millénaires, via des concepts tels que Vie, Mort, Guerre, Atome, Police, Amour, Justice, Enfant... Il ne s'agit ni d'un dictionnaire ni d'une encyclopédie : la forme varie, au gré de l'humeur de l'explorateur. Idées reçues, développements, nouvelles, poèmes et révélations… À lire d'une traite, ou à picorer !

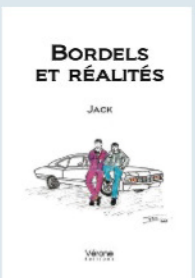
→ ISBN : 9791040542179 - 811 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



SOUFFRANCE QUAND TU T'ARRÊTES
VICTORIA WILLIAM

Plongez au cœur d'une quête universelle de maternité et de résilience. Ce récit poignant explore les profondeurs de l'endométriose, touchant directement et indirectement tous les lecteurs. Au fil de votre lecture, découvrez une histoire de lutte, d'espoir et de force face à la souffrance. Rejoignez-nous dans cette mission de diffusion à grande échelle pour partager cette histoire importante et donner une voix à ceux qui souffrent en silence.

→ ISBN : 9782958824402 - 418 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



BORDELS ET RÉALITÉS
JACK
EDITIONS VÉRONE

Un aventurier, un paumé, un explorateur, un drogué, un charmeur hors norme, un clochard, un gamin, une ordure, une cage…. Déconstruire la réalité… Trouver ou inventer une réalité. Les histoires que Jack écrit sont celles qu'il aimerait lire, voir ou vivre, quand elles ne sont pas trop sombres. Il sort de ses éprouvettes narratives des fictions qui interrogent nos sociétés, nos comportements, nos relations, nos aliénations. Les rêveries et les pensées de l'auteur rencontrent celles du lecteur au fil des aventures tissées par la science-fiction, la fantasy ou le fantastique.

→ ISBN : 9791028423056 - 101 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

L'IMAGINAIRE venu des Vosges

S'il met avant tout le septième art à l'honneur, le Festival du film fantastique de Gérardmer n'oublie pas la littérature. Outre un salon, cette manifestation organise un concours de nouvelles ouvert aux collégiens et aux lycéens, en association avec *Lire Magazine*. Parmi les lauréats de la cuvée 2024, nous avons choisi de publier, dans le présent numéro, l'un des textes primés.

L'éternité d'un amour fané

PAR NIHAL CHAANOUN

Lys, jeune fleuriste pleine de naïveté, vivait une existence entraînée par le rythme doux des saisons et le parfum des pétales. Sa boutique était un cœur battant de couleurs et d'arômes, un univers où chaque fleur semblait raconter sa propre histoire.

Un jour, alors que la rosée matinale embrassait encore les vitrines, un homme fit son entrée. Il n'était pas comme les habitués qui venaient chercher leur bouquet hebdomadaire ou la rose de l'anniversaire oublié. Non, il était différent, un souffle d'énigme enveloppé dans un charme ténébreux. Lys sentit une étincelle parcourir l'air dès qu'il franchit le seuil. Il déambula entre les étals, effleurant du bout des doigts les tiges avec délicatesse. Lys l'observait, discrètement, depuis l'étalage d'orchidées. Leurs regards se croisèrent et ce fut comme si le monde s'était immobilisé.

L'homme choisit une fleur, une amaryllis d'un rouge profond, symbole de fierté magnifique et de beauté éclatante. Il s'avança vers la caisse, posant la fleur et un sourire sur le comptoir devant Lys. « Pour vous », dit-il d'une voix qui semblait tisser un lien invisible entre leurs deux âmes. Son cœur battait à tout rompre alors que leurs mains se frôlèrent lorsque Lys prit la fleur. L'homme lui adressa un dernier regard, avant de tourner les talons et de disparaître aussi soudainement qu'il était apparu. Lys resta là, l'amaryllis à la main, se demandant si elle venait de rencontrer un simple client ou un être divin.

Lys, croyant au grand amour, sut que c'était son âme sœur ; pour elle, chaque pétale serait le témoin d'un amour passionné. Son regard n'avait plus quitté celui de l'homme, elle avait plongé dans la profondeur de ses yeux. L'échange muet entre eux était un langage secret que seuls leurs cœurs pouvaient entendre. La porte de la boutique s'ouvrit à nouveau, et l'homme s'engouffra dans l'embrasure, laissant derrière lui un frisson dans l'air, une sensation d'appel à suivre. Lys recueillit l'amaryllis, la serrant contre elle comme pour capter l'essence même de l'inconnu, et se promit de chercher la signification cachée de ces regards partagés.

Elle se tourna vers le reste de la boutique, où les fleurs semblaient avoir pris une nouvelle dimension, comme si elles s'étaient imprégnées de l'énergie de leur visiteur. Lys se sentait comme envoûtée, prise dans les mailles d'une énigme sentimentale où chaque indice était un fragment de son âme. Alors que la journée s'écoulait, les clients entraient et sortaient, mais aucun ne ressemblait à ce visiteur. Lys allait et venait parmi les plantes.

À chaque rencontre, l'homme apportait une fleur différente, une rose pour l'amour, un iris pour la sagesse, un œillet pour l'admiration. Lys, touchée par ces gestes délicats, voyait son cœur s'ouvrir un peu plus chaque jour à cet étrange visiteur dont l'existence même restait un mystère. Les fleurs, devenues messagères de ses sentiments, formaient peu à peu un bouquet aux mille couleurs et parfums, une mosaïque d'émotions.

Le jour se levait à peine et la rosée était encore fraîche sur les vitres de la boutique, quand l'homme au charme mélancolique franchit le seuil. Dans sa main, une tulipe d'un rouge profond, symbole de la déclaration, qu'il offrit à Lys avec un sourire. « Chaque pétale est un murmure de mon cœur », lui souffla-t-il avant de disparaître, laissant la jeune femme seule avec son trouble et son désir grandissant de percer le secret de cet amour naissant. Alors qu'elle arrangeait la tulipe au sein du bouquet, elle sentit l'énergie des fleurs s'intensifier, comme si elles vibraient au rythme d'une mélodie, un chant d'amour. Elle comprenait, sans vraiment saisir, que chaque fleur était liée à l'âme de cet homme, une extension de son être qu'il lui confiait, un fragment de son existence. Cette journée-là, Lys fut plus attentive que jamais aux clients qui entraient et sortaient, cherchant dans leurs visages une étincelle similaire à celle de son visiteur. Mais aucun ne portait l'aura de ce dernier. C'était comme si l'homme n'appartenait pas à ce monde, ou qu'il avait choisi de se révéler uniquement à elle.

Le soir venu, Lys ferma la boutique et resta un moment en contemplation devant le bouquet. Il semblait vivant, porteur d'un message d'amour éternel, une promesse qu'elle seule pouvait comprendre. Avec chaque fleur ajoutée, elle sentait son destin se lier un peu plus à celui de cet homme, tissant entre eux un

ANASTASIA SHURAEVA/PEXELS

lien particulier, aussi fragile que puissant. Dans le silence de la boutique, alors que les ombres s'intensifiaient et que le crépuscule enveloppait la ville d'un voile sombre, Lys attendait. Elle savait que, bientôt, il franchirait le seuil, bouleversant l'atmosphère de son aura mystérieuse. Comme chaque fois, il apparut.

Il s'approcha d'elle, apportant cette fois une violette, symbole de fidélité, et la déposa délicatement dans ses mains tremblantes. « Chaque fleur est un serment, Lys », murmura-t-il, son regard plongé dans le sien. Elle hocha la tête, submergée par l'intensité de l'instant. « Mais qui es-tu vraiment ? » osa-t-elle demander. « Un voyageur entre les mondes, répondit-il. Je suis là et ailleurs, mais quand je suis avec toi, je suis pleinement vivant. »

Les clients avaient disparu, le temps semblait s'être arrêté, et l'air semblait se purifier. Personne d'autre ne semblait percevoir sa présence, comme si son existence était tissée d'un fil si fin qu'il ne résonnait qu'avec l'âme de Lys. « Pourquoi moi ? » demanda-t-elle, sa voix tremblante de confusion et d'espoir.

« Certaines rencontres sont écrites dans les étoiles, et les nôtres sont gravées dans les racines mêmes de l'univers », répliqua-t-il. Lys sentait ces paroles vibrer en elle, et pourtant, le doute envahit son esprit. Était-elle l'élue d'une histoire d'amour insolite ou la proie d'une illusion trop belle pour être vraie ? Elle voulait croire, s'abandonner à cet amour qui défiait la logique et la raison, mais son cœur de fleuriste, habitué à la beauté éphémère des bouquets, craignait le jour où les pétales tomberaient et la magie s'évanouirait.

Alors qu'il s'apprêtait à partir, comme il le faisait toujours, elle le retint par le bras. « Reste, au moins jusqu'à ce que la dernière cliente soit partie », implora-t-elle. Il acquiesça et, ensemble, ils vécurent quelques précieuses minutes suspendues dans un monde qui n'appartenait qu'à eux, un jardin secret où les fleurs ne faneraient jamais, où l'amour pouvait être éternel. Elle parcourait du regard la boutique déserte, où les échos des conversations s'étaient tus. La lumière tamisée caressait les plantes, tandis que Lys s'attardait sur la silhouette de l'homme qui l'envoûtait dans l'ombre.

Ses visites s'étaient régulées, et chaque fleur offerte tissait une trame plus serrée autour de leur lien secret. Pourtant, une inquiétude nouait l'estomac de Lys. Aucun autre œil que le sien ne semblait saisir l'éclat de cet homme, aucun autre client ne croisait son regard ni ne frôlait son ombre fuyante. Elle s'était surprise à scruter les visages, cherchant une once de reconnaissance, un signe d'une réalité partagée. Mais rien. Seule, face à lui, seule avec lui. Un soir, elle osa enfin briser le silence pesant de cette solitude partagée. « Pourquoi personne d'autre ne peut-il te voir ? » Sa voix tremblait d'un mélange d'espoir et de crainte, tandis qu'elle effleurait du bout des doigts la dernière fleur reçue, une orchidée blanche. L'homme s'approcha, son regard plongeant dans le sien. « Toi seule peux comprendre la

LE CONTACT DES PÉTALES AVAIT QUELQUE CHOSE DE TROP RÉEL POUR N'ÊTRE QU'UN RÊVE

symphonie des âmes qui s'accordent, que l'amour se fanera avec les fleurs. » Ces mots, bien que rassurants, ne parvinrent pas à dissiper le doute qui retenait son cœur.

Le temps passait et, avec lui, la peur prenait racine. Lys se mit à observer les clients habitués, espérant un signe, une preuve tangible de son existence. Elle plaça délibérément la dernière fleur sur le comptoir, juste sous les yeux d'une vieille dame qui venait chaque jeudi. Rien. Pas un regard, pas un commentaire. L'orchidée semblait invisible à tous, excepté à elle. Elle se pensait folle.

Elle ne pouvait ni ignorer la présence de cet homme ni nier l'absence de toute logique.

Pendant que la boutique s'assoupissait sous la caresse du soir, Lys se promit de trouver des réponses. Elle devait savoir. L'aube l'attendait avec son cortège d'énigmes, mais une chose restait certaine dans le jardin secret de son cœur, là où les fleurs ne faneront jamais… Lys, seule dans le silence de la boutique, sentait le poids des doutes s'accumuler. La lumière des lampadaires pénétrait à peine à travers les vitrines, caressant les pétales des fleurs. Cette nuit-là, alors que les ombres s'entrelaçaient dans une danse nocturne, elle s'approcha du bouquet formé par les fleurs du mystérieux visiteur, le cœur battant. Chacune prenait désormais des allures moins joyeuses et vivantes. La nuit était son seul témoin, la lune son unique confidente. Lys fixait les fleurs, cherchant en elles une réponse, un signe. Elle se décida à parler à voix haute, comme pour confirmer sa folie. « Si tu es réel, montre-moi un signe », murmura-t-elle. Le silence répondit. Seule l'horloge de la boutique semblait marquer le tempo de son inquiétude. Elle toucha l'orchidée blanche, la dernière offrande de son amoureux invisible, et frissonna. Le contact des pétales avait quelque chose de trop réel pour n'être qu'un rêve.

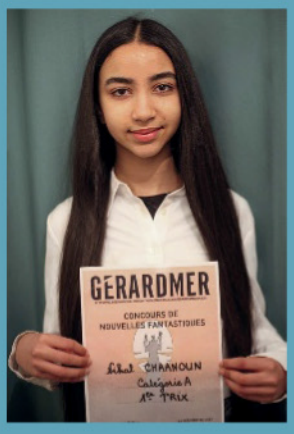
Elle eut alors une idée. Peut-être que si elle reconstituait leurs rencontres, elle trouverait une faille, un détail manquant qui confirmerait l'existence de cet amour. Elle se mit à retracer chaque visite, chaque geste, chaque mot échangé. Les mots de l'homme résonnaient dans son esprit, mais aucun ne révélait la clé de l'énigme. Lys savait que l'aube approchait mais, pour l'instant, elle n'avait que l'obscurité et les fleurs pour complices. Elle devait trouver un indice, une preuve, quelque chose. Elle se pencha sur une rose rouge, celle de leur premier échange, et remarqua alors l'absence de rosée sur les pétales. Lys sentit son cœur s'emballer. Était-ce là le signe qu'elle cherchait ? Une fleur qui ne recueillait jamais la caresse de l'aube, comme si elle était hors du temps, hors du monde. Un fragment d'âme suspendu dans l'éternité de leur amour.

Alors qu'elle contemplait la possibilité de cet amour défiant la réalité, Lys s'accrochait à l'espoir que l'aube apporterait la lumière non seulement sur le monde, mais aussi sur les ombres de son cœur. Elle était là, seule au milieu des fleurs, attendant un rendez-vous qui semblait ne jamais devoir se concrétiser. Son invraisemblable amoureux n'arrivait pas. Chaque minute qui s'écoulait sans sa présence creusait un peu plus le vide dans son cœur. Le silence de la boutique était assourdissant, rompu seulement par le frôlement des pages d'un agenda où étaient consignées avec soin les visites du jeune homme. Lys y cherchait une réponse, un indice qui lui aurait échappé, mais les mots semblaient se moquer d'elle.

Tandis que les ombres s'allongeaient, elle se mit à arpenter les allées de la boutique, effleurant du bout des doigts les fleurs. Elles étaient là, témoins de leur amour, mais aussi rappels de son absence. Lys n'aurait su dire pourquoi, mais elle sentait que cette attente serait différente de toutes les autres.

Soudain, une brise légère entra par la porte entrouverte, caressant les rangées de fleurs et faisant frissonner Lys. Elle la prit comme un signe, une communication de la part de celui qui manquait à l'appel. Un frisson parcourut son corps, et elle sut alors avec une certitude alarmante que quelque chose avait changé. Elle se précipita vers la porte, regardant dehors dans l'espoir de le voir arriver, mais la rue était déserte. Les heures se suivirent et la lune se hissa haut dans le ciel, alors que Lys, désespérée, réalisait qu'il ne viendrait plus. Les fleurs autour d'elle semblaient à présent se faner dans l'attente, leurs couleurs vives devenant de plus en plus ternes à mesure que l'espoir diminuait. Lys retourna à l'intérieur, s'effondra parmi les bouquets et les compositions qu'elle-même avait créées, et laissa libre cours à ses larmes. Elle se sentit comme abandonnée dans un jardin de l'éternité, où chaque pétale est un soupir, chaque parfum un murmure de celui qui n'est plus là. C'est dans cette nuit enveloppante, où chaque seconde s'étirait en une agonie infinie, que Lys commença à percevoir la gravité de la dernière phrase qu'il lui avait dite, et l'immensité de l'amour qu'ils avaient partagé. « L'amour se fanera avec les fleurs. »

Il avait disparu comme il était apparu. ■



La lauréate: NIHAL CHAANOUN

Âgée de 14 ans, Nihal Chaanoun vit dans l'Eurométropole de Strasbourg. L'apprentie écrivaine est actuellement en classe de troisième au collège Foch. Dès l'école élémentaire, elle s'est intéressée à la lecture. *« Dès que j'ai appris à lire,* précise-t-elle, *je me suis emparée de tous les livres possibles. »* Laissant divaguer son imagination, cette jeune fille a ainsi commencé à raconter des histoires, tout d'abord à l'oral puis, à la demande de ses proches, à l'écrit. Appréciant aussi bien le genre policier que le fantastique ou le théâtre, Nihal Chaanoun cite aussi, parmi les ouvrages qui l'ont marquée, quelques grands classiques dont *Thérèse Raquin* d'Émile Zola ou *L'Étranger* d'Albert Camus. Le concours de nouvelles organisé dans le cadre du Festival du film fantastique de Gérardmer 2024 aura été sa première participation à une opération de ce type. *« Au-delà de la récompense, le travail et l'enthousiasme me motivent à continuer. »* Aventure à suivre, donc…

DR

INDEX DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire Magazine a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Sara Ahmed	*Manuel rabat-joie féministe*	La Découverte	95	★★★☆☆
Naomi Alderman	*Le Futur*	Gallimard	88	★★★☆☆
Joël Baqué	*L'Été indien*	P.O.L	73	★★★★☆
Joël Bastard	*Filumena*	Belfond	75	★★★☆☆
Michal Ben-Naftali	*Ne vois-tu pas que je brûle ?*	Actes Sud	64	★★★☆☆
Rodrigo Blanco Calderón	*De l'amour des chiens*	Gallimard	67	★★★★☆
Évelyne Bloch-Dano	*Violette et Stella*	Stock	36	★★★☆☆
Jean-Loup Bonnamy	*L'Occident déboussolé*	L'Observatoire	98	★★★☆☆
Alexandre Cadain	*Homo Ludens*	L'Observatoire	98	★★★☆☆
Grégoire Carle	*Le Lierre et l'Araignée*	Dupuis	91	★★★☆☆
Dan Chaon	*Somnambule*	Albin Michel	86	★★★★☆
François Cheng	*Suite orphique. 99 quatrains*	Gallimard	93	★★★★☆
Clarke	*Nouvelle Chine*	Soleil	91	★★★☆☆
Mattia Corrente	*La Fugue d'Anna*	Le Bruit du monde	86	★★★★☆
Thierry Coudert	*Anglais excentriques*	Tallandier	99	★★★☆☆
Christine Détrez	*Crush. Fragments du nouveau discours amoureux*	Flammarion	96	★★★☆☆
Philippe Djian	*Faites vos jeux*	Julliard	75	★★☆☆☆
Mélanie Edwards	*J'ai dû m'en aller*	Bayard Jeunesse	89	★★★☆☆
Caryl Férey, Tim Willocks	*Le Steve McQueen*	Points	78	★★★☆☆
Gabriel García Márquez	*Nous nous verrons en août*	Grasset	66	★★★★☆
Ilaria Gaspari	*Prendre l'amour avec philosophie*	Plon	96	★★★☆☆
Henry Gee	*Une (très) brève histoire de la vie sur Terre*	JC Lattès	100	★★★☆☆
Hélène Gestern	*Cézembre*	Grasset	74	★★★★☆
Karine Giebel	*Et chaque fois mourir un peu*	Récamier	78	★★★☆☆
Sylvie Goulard	*L'Europe enfla si bien qu'elle creva*	Tallandier	98	★★★☆☆
Nathan Harris	*La Douceur de l'eau*	Folio	88	★★★☆☆
Stéphanie des Horts	*Carolyn et John*	Albin Michel	74	★★☆☆☆
Zeljka Horvat Cec	*Scènes villageoises sans cochon*	La Peuplade	85	★★★☆☆
Aurélie Jeannin	*Au point du jour*	L'Olivier	73	★★★★☆
Simon Johannin	*Ici commence un amour*	Allia	76	★★★☆☆
Ana Johns	*La Femme au kimono blanc*	Charleston	77	★★★☆☆
Craig Johnson	*Dark Horse*	Totem	88	★★★☆☆
Reinhard Kaiser-Mühlecker	*Braconnages*	Gallimard	87	★★☆☆☆
Richard Krawiec	*Les Paralysés*	10/18	79	★★★☆☆
Bernardo Kucinski	*K.*	L'Antilopoche	88	★★★★☆
Denis Lafay	*Mal. Est-on seul coupable de ses crimes ?*	L'Aube	95	★★★★☆
Alexis Laipsker	*D'entre les morts*	Michel Lafon	52	★★★☆☆
Laëtitia Lambert	*L'Instinct maternel*	Fayard	97	★★☆☆☆
Nathalie Lancelin-Huin	*Le Choix d'être parents*	Dunod	97	★★★☆☆
Éric Laurrent	*À l'œuvre*	Flammarion	72	★★★☆☆
Titiou Lecoq	*Une époque en or*	L'Iconoclaste	76	★★★☆☆
Stanislas Lem	*Une enquête*	Actes Sud	88	★★★★☆
Patrick Lemoine	*À quoi servent les symptômes ?*	Odile Jacob	31	★★★★☆
Bernard-Henri Lévy	*Solitude d'Israël*	Grasset	99	★★☆☆☆
Ross MacDonald	*Argent noir*	Totem	79	★★★☆☆
Rebecca Makkai	*J'ai quelques questions à vous poser*	Les Escales	87	★★★★☆
Valérie Masson-Delmotte	*Face au changement climatique*	CNRS	100	★★★☆☆
Sara Mesa	*La Famille*	Grasset	87	★★★★☆
Narges Mohammadi	*Torture blanche*	Albin Michel	94	★★★★☆
Scholastique Mukasonga	*Julienne*	Gallimard	75	★★★★☆
Colin Niel	*Darwyne*	Livre de Poche	79	★★★★☆
Alex Norris	*How to Love*	Saltimbanque	89	★★★☆☆
Chris Offutt	*Les Fils de Shifty*	Gallmeister	79	★★★★☆
Janis Otsiemi	*Au ras des hommes*	Les Lettres mouchetées	78	★★★☆☆
Georges Perec, Jacques Bens	*50 choses qu'il ne faut tout de même pas oublier de faire avant de mourir*	L'Œil ébloui	93	★★★☆☆
Pascal Perrineau	*Le Goût de la politique*	Odile Jacob	98	★★★☆☆
Leslie Poles Hartley	*Eustache et Hilda*	La Table ronde	93	★★★★☆
Nicolas Rey	*Médecine douce*	Au diable Vauvert	74	★★☆☆☆
Charles Roux	*La Maison de jeu*	Rivages	74	★★★☆☆
María Sánchez	*La Terre des femmes*	Rivages Poche	100	★★★☆☆
Thomas Schlesser	*Les Yeux de Mona*	Albin Michel	6	★★★☆☆
Maurizio Serra	*Munich 1938*	Perrin	99	★★★★☆
Diane Seuss	*Frank: Sonnets*	Le Castor astral	92	★★★★☆
Wu Shih-hung	*Oken*	Le Lombard	91	★★★☆☆
Shumona Sinha	*Souvenirs de ces époques nues*	Gallimard	76	★★★★☆
François Sureau	*S'en aller*	Gallimard	96	★★★★☆
Jane Smiley	*Un métier dangereux*	Rivages	84	★★★★☆
Arpád Soltész	*Colère*	Agullo	79	★★★☆☆
Jordan Tannahill	*Infrason*	Seuil	85	★★★★☆
Minh Tran Huy	*Ton frère*	Nil	64	★★★★☆
Linn Ullmann	*Fille, 1983*	Bourgois	86	★★★★☆
Aurélie Valognes	*La Lignée*	Fayard	77	★★★☆☆
Sandrine Victor	*L'Esclavage au Moyen Âge*	Texto	100	★★★★☆
Walt Whitman	*Sur le vif*	Gallimard	92	★★★★☆
Rebecca Yarros	*Fourth Wing* (t.1)	Hugo Roman	89	★★★★☆
Firat Yasa	*Tepe, la colline*	Ça et Là	91	★★★★☆
Pierre Zaoui	*Beautés de l'éphémère*	Seuil	98	★★★★☆

AURÉLIE DUPONT

Danseuse étoile admirée dans le monde entier, celle qui fut à la tête de l'Opéra de Paris de 2016 à 2022 publie aujourd'hui une autobiographie passionnante, *N'oublie pas pourquoi tu danses*, pour les amoureux des entrechats et les autres. Elle évoque ici quelques ouvrages importants pour elle au long de sa vie.

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« Enfant, je ne lisais pas beaucoup, car j'avais l'impression qu'on allait s'ennuyer en plongeant dans un livre *[rires]*. Mais le texte qui m'a fait changer d'avis, c'est *Le Scarabée d'or* d'Edgar Allan Poe. On me l'avait offert, il n'était pas trop gros, donc pas trop "effrayant" pour moi. J'ai été fascinée par ce décor, cet imaginaire… »

VOTRE PLAISIR COUPABLE?

« Sans hésiter *Sur la route de Madison* ! Avant d'être le célèbre film de Clint Eastwood, rappelons que c'est un roman de Robert James Waller. Une pure fiction à l'eau de rose, et je dois avouer que c'est le premier ouvrage qui m'ait fait pleurer – et il y en a peu. J'en garde même des images en tête, et sans doute plus fortes que celles du film. C'est une émotion que je recommanderais à toutes les adolescentes… »

LE LIVRE QUE VOUS AVEZ AIMÉ ÉTUDIER À L'ÉCOLE?

« Encore une fois, j'étais un peu terrifiée à l'idée de me plonger dans les livres, et notamment ceux d'Hugo, Zola, et quelques autres.

Et j'ai de nouveau changé d'avis sur tous ces classiques, grâce à *La Parure* de Maupassant – là encore, c'était une nouvelle… J'ai été bouleversée par l'histoire de cette femme qui va perdre ce collier qu'elle croit luxueux, qu'elle va devoir rembourser toute sa vie avant d'apprendre, des années plus tard, qu'il s'agissait d'un faux. »

VOTRE OUVRAGE PRÉFÉRÉ SUR LA DANSE?

« C'est très certainement *Ma vie* d'Isadora Duncan. Déjà parce que c'est elle qui l'a écrit – comme moi, et sans me comparer à elle, avec *N'oublie pas pourquoi tu danses* ! Je suis très sensible au parcours de cette danseuse née à la fin du XIXe siècle, qui a imposé sa liberté, son côté rebelle et qui a su faire avancer l'univers de la danse, avec sa vision personnelle – sachant qu'elle n'avait pas les codes de la danse classique. Il y a quelque chose de tragique, de bouleversant, dans son destin. »

ENFIN, VOS TROIS DERNIÈRES LECTURES?

« Il y a tout d'abord *Triste tigre* de Neige Sinno, qui m'a profondément secouée, à la fois pour ce qu'elle raconte, ce qu'elle a vécu et la manière dont elle l'écrit. J'ai lu aussi récemment, dans un autre registre, plusieurs romans d'Agnès Martin-Lugand – dont *La Datcha*, qui est probablement mon préféré. Quand j'ai arrêté l'Opéra de Paris, c'est avec ses romans que je me suis véritablement remise à la lecture. Enfin – et c'est d'actualité –, je me suis plongée dans le discours du 26 novembre 1974 de Simone Veil, publié sous le titre *Les hommes aussi s'en souviennent*. Ce texte-là doit être lu et enseigné à l'école. »

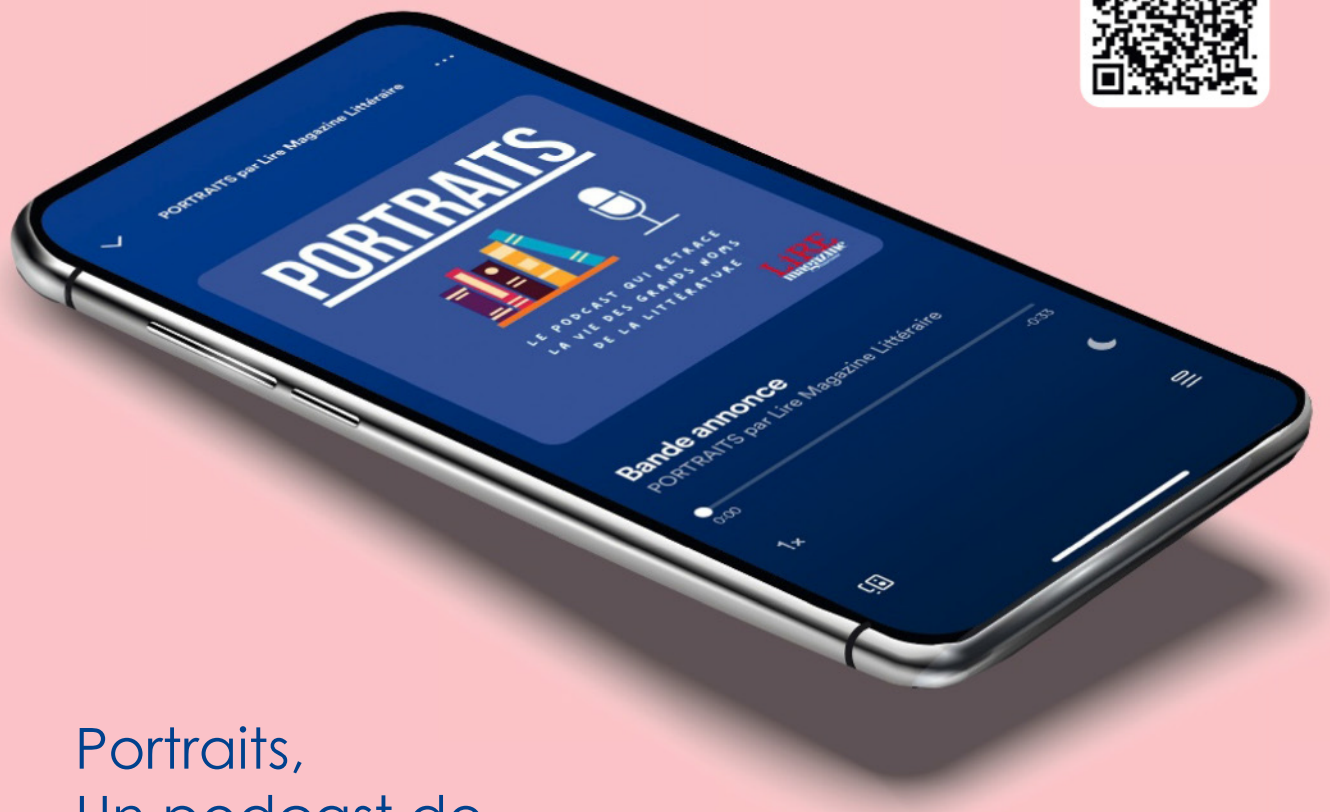
Propos recueillis par Baptiste Liger

N'OUBLIE PAS POURQUOI TU DANSES
AURÉLIE DUPONT
480 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 AVRIL.

MATTHEW BROOKES/ALBIN MICHEL

Shakespeare, Rousseau, Colette, Tolstoï...

Leurs vies comme vous ne les avez jamais entendues



Portraits,
Un podcast de

LiRE magazine

VOUS N'AVEZ PAS FINI D'EN PARLER !

CHARLESTON

Après *Désenchantées*,
le nouveau roman de
Marie VAREILLE

© Astrid di Crollalanza © Le Shack